

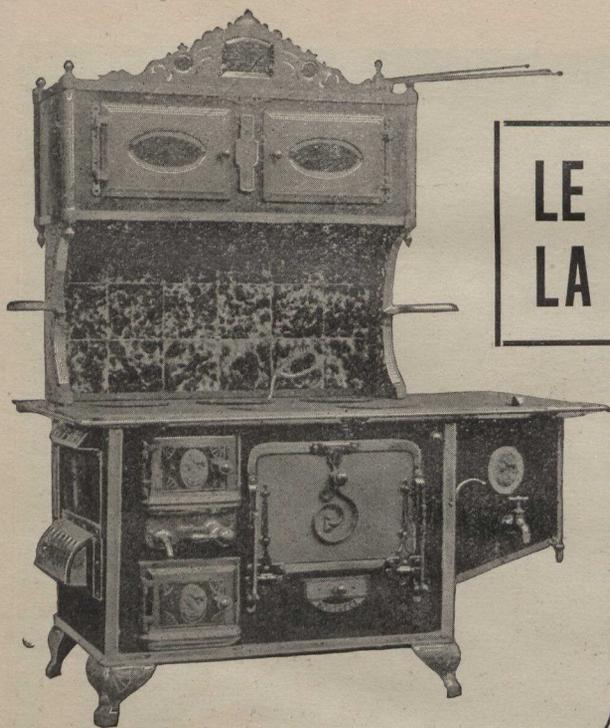
**PAGES
MANQUANTES**

Le Monde Illustré

Album Universel



T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs-Propriétaires, MONTREAL



LE PIANO DE LA CUISINE

Beauté
Élégance
Solidité

Poêles en acier

DE DIFFERENTS MODELES

Ne manquez pas de connaître au plus tôt la qualité et les avantages supérieurs de nos poêles en acier.

Demandez nos catalogues ou venez voir notre assortiment à nos magasins :

FONDERIE CANADIENNE
No 1544, rue Sainte-Catherine

J. RHEAUME, Propriétaire

MONTREAL



Pianos "PRATTE"

Sont excellents sous tous rapports. Le son est riche, plein, et possédant ce "velouté" si apprécié des musiciens. Le mécanisme est splendide, agréable, et la sonorité est belle. Les sons se prolongent avec intensité, ce qui est un rare mérite. La construction est des plus artistiques et d'une solidité à toute épreuve. Le piano "PRATTE" est l'instrument du "grand maître"

The Nordheimer Piano & Music Co. Ltd

2461 RUE SAINTE-CATHERINE,

L. E. N. Pratte Gerant.

MONTREAL



Sante,
Vie, Vigueur

Comme agent curatif et préventif puissant

Wilson's
Invalids'
Port n'a pas de
rival sérieux.

Chez tous les pharmaciens
Partout.

Grande bouteille d'une pinte,
\$1.00

LE.....

D & A

est un corset élégant
et hygiénique par
excellence. ❧ ❧ ❧

❧ C'est un moule
parfait dans lequel
se modèlent les for-
mes de la femme,
dont la santé n'est
pas compromise. ❧ ❧

❧ Il donne à la taille la sveltesse rêvée, et
fait que la femme qui le porte, possède toute
la grâce, et la souplesse qui sont les princi-
paux charmes de sa beauté. ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧

DOMINION CORSET M'F'G CO.

.....QUEBEC.....

MONTREAL

1802 rue Notre-Dame

TORONTO

78 Bay Street

Avis de l'administration

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

Coin de la rue St-Urbain

Prix de la revue

Par abonnements: \$3.00 par année, \$1.50 pour 6 mois, \$1.00 pour quatre mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 10 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$4.00 par année, ou 21 francs.

Un aperçu des sujets que contient ce numéro de la revue

Les amateurs de l'art et du beau, dans la note religieuse, ne resteront pas indifférents, croyons-nous, en présence de la superbe gravure, qu'aujourd'hui, nous offrons au public, au commencement de la revue. Elle est, en monochrome, la reproduction fidèle du fameux tableau "Les Communiantes", du maître Jules Breton; tableau que possède notre distingué et riche concitoyen, lord Stratheona. Pendant nombre d'années, le chef-d'oeuvre français dont nous parlons a, à Montréal, orné le grand salon de son propriétaire. Cette toile superbe, a coûté au noble lord, la somme de \$45,000; bien que ce prix semble considérable, on affirme qu'il n'en est rien. En effet, "Les Communiantes", de J. Breton, est une des oeuvres les mieux venues de l'école française moderne. De l'avis des connaisseurs, le mysticisme qui plane sur la campagne de France, que traverse une procession de communiantes, est ravissant, tout comme le détail et le coloris de cette célèbre composition picturale.

La Chronique de cette semaine, traite de quelques sujets d'intérêt général, tant pour le Canada, que pour l'univers pacifique.

A sa façon, Paul d'Esmorin montre le noble esprit d'entente qui, actuellement, pousse vers nous les Américains. Puis, la richesse du Dominion l'amène à dire quelques mots du philanthrope éclairé qu'est lord Mount Stephen. Enfin, Monsieur l'elcassé reçoit pour ses bons offices quelques compliments qu'il mérite; et, une variation sur la franchise des auteurs de jadis, termine la page que nous signalons ici.

Des échos de la semaine, nous ne dirons pas grand' chose; écrits au fil de la plume, "Touche-à-tout" les mène rondement, ainsi que, du reste, le requiert une aussi légère esquisse des événements du moment. Nous n'en conseillons pas moins la lecture, à tous ceux qui n'aiment pas feuilleter les grands journaux de toute une semaine, lorsqu'ils veulent se renseigner brièvement sur un fait capital.

Une consécration d'évêque étant une des cérémonies les plus solennelles de l'Eglise catholique, l'Album Universel, quoiqu'un peu tardivement, se fait un plaisir de donner à ses lecteurs anciens et nouveaux, quelques notes forcément brèves sur le nouvel évêque, et sur son intronisation.

En quelques lignes, après avoir montré la charité toute apostolique de Mgr Racicot, son activité, son dévouement pour la cause et la gloire de l'Eglise du Canada,

nous faisons connaître les différents titres que portent les évêques, la hiérarchie descendante dans l'Eglise catholique, etc...; enfin, nous publions une description très abrégée mais suffisamment claire de la cérémonie qui a eu lieu à la cathédrale, mercredi dernier, 3 du courant.

Vendeur de journaux est le titre d'une nouvelle canadienne, où l'auteur allie à la sentimentalité de ses héros un caractère moral qui n'est pas sans grandeur. Cette page, vécue dans la métropole canadienne, plaira, fort probablement, tant par l'exposition du sujet que par le fond même de la nouvelle. Car, ils ne sont pas rares, ceux des nôtres, qui, à force d'énergie et de savoir, arrivent à être un objet d'admiration, tout comme le héros de cette nouvelle.

A cette époque de l'année, partout sous le ciel canadien, un grand nombre de nos fillettes et de nos garçons accomplissent un des actes les plus solennels de la vie chrétienne, l'acte de la première communion.

Les lecteurs de l'Album Universel ne liront pas sans intérêt les lignes écrites à cette occasion, dans notre page religieuse.

Plus d'un sentira son coeur ému à l'évocation d'un souvenir relégué depuis longtemps peut-être, dans le domaine de l'oubli.

Au Canada, dans nos villes, à Montréal surtout, ne fait-on pas du jour de la première communion un jour d'"exposition" (qu'on nous pardonne le terme), où fillettes et garçons n'ont plus ni assez de parents, ni assez d'amis pour leur faire admirer leur toilette de circonstance?

Ce n'est pas une mince préoccupation pour la maman d'une petite communiant, que la toilette que sa fille portera, le grand jour venu. Aussi, croyons-nous que seront grandement appréciées les indications précises que notre collaboratrice Jacqueline donne à ce sujet. Le tissu à choisir pour robe et jupon, la façon de confectionner jupe et corsage, d'attacher le voile, la ceinture; comment choisir bas, souliers, gants, etc., de même que les diverses pièces du costume des petits communiantes, lequel costume varie moins que celui des fillettes, mais qui n'en subit pas moins quelques petites modifications chaque année, tout est indiqué d'une manière claire et précise. Nous croyons que cette page sera grandement appréciée des mères qui ont le bonheur d'avoir cette année un enfant parmi les élus de la première communion.

main, ces petits accessoires aussi coquets que commodés de l'élégance féminine. On peut dire qu'il n'y a pas de futilités dans le domaine de la mode, ce sont les riens, les objets qui semblent les plus superflus parfois qui ont le plus d'importance, attendu qu'ils donnent à eux seuls ce vernis, ce cachet qui caractérise la vraie élégance.

Un autre de ces minuscules appoints de la toilette de la femme, le réticule, nous fournira bientôt le sujet d'un article pour lequel nous possédons déjà nombre de données des plus intéressantes. On sait qu'il se fait maintenant des bourses ou des saccosches qui sont de véritables merveilles de maroquinerie ou de broderie. Des modèles de toute beauté, photographiés expressément pour l'Album Universel, illustreront l'article sus-mentionné et y ajouteront un intérêt de plus.

Aussi, pour tout prochainement, une page consacrée aux diverses plantes d'ornements qui mettent en toutes saisons une note printanière dans nos demeures. Il y sera traité des soins à donner à chacune de ces plantes, de leur arrosage, de leur transplantation, de la température qui leur convient, etc. Comme toutes nos autres pages, celle-ci sera illustrée de photographies prises spécialement pour notre journal.

D'Alger à Québec est une narration de voyage, où l'auteur, un de nos collaborateurs, montre qu'il sait voir et raconter ce qu'il a vu. Nous conseillons la lecture de ce récit, surtout aux personnes qui, n'ayant pas vu les côtes de la Méditerranée, désirent s'en faire une idée, qui, pour poétique qu'elle soit, ne le sera jamais plus que la réalité.

Nos amis des Etats-Unis, parcourront avec intérêt la page de ce numéro, concernant Lowell, "la ville aux fuseaux". Due à la plume d'un collaborateur au courant de ce dont il parle, l'esquisse que nous donnons sur Lowell est absolument d'actualité, et aussi complète que le permet le cadre que nous lui avons assigné.

Dans les notes scientifiques de cette semaine, outre divers sujets absolument du moment, on trouvera la description d'une installation électrique à domicile, qui, peut-être, inspirera quelqu'un. Très pratique, ce genre d'asservissement de l'électricité, n'est pas aussi coûteux qu'on le pense, et, il rend d'immenses services.

Dans ce numéro, nous donnons une intéressante étude sur la barbe et les barbiers. Nos lecteurs ne manqueront pas de s'instruire en lisant les différentes péripéties par lesquelles la noble tête de l'homme a passé depuis Adam jusqu'à nos jours. Après avoir passé en revue les diverses manières de tondre et de raser, à travers les siècles, chez les différents peuples de l'univers, nous comparons les méthodes en usage de nos jours, tant au Canada qu'aux Etats-Unis, avec les vieilles méthodes, établissant un parallèle entre les revenus des barbiers de l'Amérique et ceux de l'Espagne et de l'Italie.

Il y aurait, sans doute, encore beaucoup à dire sur cette branche de l'industrie humaine, malheureusement, le cadre restreint dans lequel nous évoluons nous condamne à être brefs.

Si les riches et somptueuses volières sont rares à Montréal, nombreuses sont les maisons où l'on garde en cage quelques oiseaux, canari, tourterelle, serin ou chardonneret, voire même un jaseur perroquet. Nous croyons donc être agréable à nos lecteurs en publiant une étude sur les oiseaux de maison, les soins à leur donner, leur alimentation, leur hygiène, etc.

Qu'on soit ou non amateur d'oiseaux, on ne lira pas sans intérêt une page inspirée d'un sujet si gracieux, et traitée de façon tout aussi littéraire que technique.

Les modes enfantines. Tel sera le sujet d'une de nos prochaines pages de mode. Elle plaira particulièrement aux mamans, toujours anxieuses à l'approche des vacances, de créer de frais et nouveaux atours pour leurs chéris. Notre chroniqueuse de mode ne manquera pas, selon son habitude, de donner, sur ce sujet, des conseils pratiques, que nos lectrices auront plaisir et profit à suivre.

Dans une de ses prochaines causeries de la "Vie au foyer", Colette nous promet de donner aux jeunes filles des indications sur les lectures qu'elles peuvent se permettre, et ce pour répondre à nombre de demandes qui lui sont faites à ce sujet. Notre collaboratrice est à dresser une liste des principaux ouvrages et des auteurs qui peuvent figurer dans une bibliothèque de jeune fille.

Une polka de deux pages, que tout le monde voudra jouer ou entendre jouer, sont sur le métier. Cette musique, triée sur le volet et d'une grande facilité d'exécution, fera les délices de nos lecteurs qui se livrent à l'étude, soit du piano, soit du violon, soit du chant.

Sur la question musicale, nous offrirons prochainement à nos lecteurs une étude de traitant de l'origine et la transfor-

Au moment où la vie aux champs reprend son activité, nous donnons dans notre page d'intérêt rural, une petite étude concernant le labourage. Ceux que ce sujet intéresse pourront suivre brièvement son évolution, depuis la charrue primitive, jusqu'à la charrue électrique à trolley mobile, et qui, coûtant une petite fortune, n'est en usage que dans les grandes exploitations agricoles.

L'histoire d'une des paroisses les plus prospères de nos campagnes canadiennes, Sainte-Anne des Plaines, dans le comté de Terrebonne, sera lue avec intérêt par nos lecteurs. L'Album Universel se fait un devoir d'adresser ici ses remerciements les plus sincères au digne pasteur de Sainte-Anne des Plaines, M. l'abbé J. E. Dugas, qui nous a fourni, avec la complaisance et la grâce dont il est coutumier, les documents nécessaires pour parler de la belle paroisse qu'il dirige avec un zèle tout apostolique depuis bientôt vingt ans.

En l'honneur de l'incomparable pianiste Paderewski, que nous sommes allés applaudir tout dernièrement, nous avons cru devoir remplacer dans ce numéro la cause musicale par un aperçu sur la méthode employée par Paderewski dans l'enseignement de la musique. Qu'on lise attentivement l'étude sommaire contenue dans ce numéro de notre Album, et on se convaincra aisément que, s'il y a peu de véritables pianistes canadiens chez nous, c'est que, généralement, on emploie dans la pratique ou l'étude du piano, une méthode toute de surface, c'est-à-dire beaucoup de temps, peut-être, mais pas assez de soin.

Au sujet des concours, peut-être nos aimables lecteurs ont-ils trouvé quelques petites difficultés dans le numéro précédent; nombreuses cependant ont été les solutions qui nous ont été envoyées.

Dans le numéro actuel, nous offrons un concours absolument nouveau et très facile à résoudre. Quelques minutes d'attention sur chaque partie qui le compose et l'on constatera que les objets représentés dans la vignette se changent aisément en personnages canadiens que tous, grands et petits, connaissent parfaitement.

Et, est-ce là tout? Non, certes. La somme de matière à lire qui entre dans un numéro de l'Album Universel, est trop considérable, et trop variée, pour que nous la présentions en détail. Feuilletez la revue, et, amis lecteurs, vous vous convaincrez de sa valeur, que nous signalons avec modestie, mais non sans fierté.

Quelques-unes des pages que nous comptons offrir au public

L'ENORME SUCCES qu'a remporté le premier numéro de l'Album Universel transformé, nous a considérablement flatté. Ce bon accueil nous prouve, qu'à peu de chose près, nous avons d'emblée touché la note convenable. Aussi, nous proposons-nous de ne rien épargner pour augmenter encore, si possible, l'intérêt qu'a soulevé l'apparition de cette revue tout à fait modernisée. Afin donc, que tout le monde se rende compte qu'il en sera bien ainsi que nous l'annonçons, d'ores et déjà, ci-après nous publions un petit aperçu de quelques sujets que nous traiterons très prochainement.

Des nouvelles canadiennes, illustrées, et dignes de notre public, trouveront bientôt ici une place régulière. Leur caractère moral élevé, le soin apporté à la description, et leur couleur locale, captiveront agréablement, croyons-nous, l'attention de nos milliers de lecteurs.

Quant à la production littéraire étrangère et de choix, elle ne sera pas non plus négligée. Tous trouveront dans l'Album de quoi satisfaire leur goût pour la lecture et les belles choses.

Nos lectrices trouveront, dans un de nos prochains numéros, une très intéressante étude sur les lorgnettes et les faces-à-

mation de la musique, des divers systèmes de notation suivis à différentes époques; puis des conseils très pratiques sur la manière de diriger les enfants dans l'étude d'un art si agréable, mais si difficile.

Une étude sur le bétail, et les différentes races bovines importées au Canada, sera d'actualité; lorsque dans quelques jours le gros bétail sera rendu aux passages.

Différentes inventions d'utilité journalière, et une étude sur l'eau potable des villes, seront aussi de circonstance, quand tout spécialement la venue des chaleurs nous obligera à faire un plus grand usage de l'élément que, dans nos pays, Dieu met libéralement à la portée du pauvre et du riche.

La fin de la charmante description du voyage d'Alger à Québec, ne saurait être retardée, nous la publierons donc incessamment.

La dévotion au Sacré-Coeur de Jésus: tel est un des sujets religieux à traiter dans une de nos pages. Les lecteurs y trouveront l'origine de cette dévotion, les apparitions du Sauveur à la Bienheureuse Marguerite-Marie; quelques notes sur Paray-le-Monial, où le Coeur du divin Maître s'est manifesté d'une manière toute particulière, etc.



LES COMMUNIANTES

Tableau appartenant à lord Strathcona. Reproduction autorisée, d'après une photographie inaltérable au charbon, provenant des collections de la Maison Morgan

D'après JULES BRETON

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique

Il y a quelques années, les journaux américains parlaient à qui mieux mieux de la prochaine absorption du Canada par les Etats-Unis. Ce langage, on s'en souvient, faisait peut-être l'affaire de la presse jaune des yankees, mais, invariablement, de part et d'autre de la frontière, il provoquait des protestations et des polémiques. Cependant, peu à peu, (soyons heureux de l'admettre) nos puissants voisins se sont apparemment assagis. Aussi, maintenant, n'est ce pas sans satisfaction que nous constatons qu'ils se résignent au "statu quo" géographique, et, de conserve avec nous, désirent travailler à la prospérité de ce continent.

Dire que les louables sentiments américains dont je vous entretiens sont généraux serait exagérer, néanmoins, depuis quelque temps ils se sont tellement répandus dans l'Union, que n'en point tenir compte, semblerait vouloir faire montre de mauvaise volonté, semblerait boudier mal à propos.

A ce sujet, qu'il me soit permis de donner "grosso-modo", quelques notes, que, dans leur sagesse toute vibrante d'espérance, j'emprunte à une des principales revues de la grande république. Même, ce n'est pas sans fierté que je les livre à l'appréciation des lecteurs de l'Album. A les lire, on ne pourra s'empêcher d'y répondre par un harmonieux écho, digne de la calme, ferme et progressive âme canadienne.

Voici, à peu près, et brièvement comment s'exprime mon confrère du pays de l'oncle Sam :

"Le Canada prospère à l'envi, et cela, parce qu'il a la bonne inspiration d'établir les fondements de sa prospérité sur ses immenses et libres terres de l'ouest. En effet, il est tangible que ce jeune pays vise à devenir le grenier du monde ; ce qui lui assurera une très longue existence nationale ; étant donné que l'homme ne pourra jamais éliminer la silhouette d'un garde-manger de ses perspectives d'existence.

"Si les Etats-Unis ont déjà montré quelques symptômes de décadence, ils le doivent à une population peu réfléchie, qui s'est portée en foule dans les grands centres et les a surpeuplés. En un siècle, les recensements faits dans les principales villes des différents Etats, accusent entre eux un écart énorme. De moins de quatre pour cent du total de la population qu'elles comptaient jadis, les grandes villes américaines ont absorbé, de nos jours, quarante pour cent de la masse des citoyens. Fort heureusement, une réaction commence à se produire, sur laquelle on compte pour augmenter la grandeur future de la république. Or, sous ce rapport, notre programme de développement national offre tant de similitude avec celui du Canada, que, sans cesse, il nous rapproche économiquement de la plus vaste des colonies anglaises.

"Comme surface et population, en moins d'un siècle, le pays découvert par Cartier fera équilibre au vieil empire des Czars ; et, il offrira à l'admiration des nations un bel exemple de démocratie britannique, exempte du fardeau du militarisme.

"Que, si l'on ajoute à ces données l'influence de l'expansion commerciale et industrielle américaine, on a quelque raison de penser que, par la force des choses, la nation canadienne deviendra plus puissante que l'Angleterre d'aujourd'hui. Or, l'augmentation des ressources canadiennes est de bon augure pour notre commerce, qu'elles favoriseront en raison directe de leur importance. On le constate de plus en plus, lorsque, à chaque appel que nous adresse le Canada, notre industrie répond avec empressement. De la sorte, se resserreront les liens moraux et financiers qu'une heureuse destinée fixe des deux côtés de notre frontière du nord.

"Du reste, pourrait-il en être autrement ?
"Les mêmes cours d'eau transportent et transporteront un volume sans cesse plus grand de la production des deux peuples les plus prospères de ce continent.

"A l'avenir, entre le Canada et les Etats-Unis, les rapports commerciaux ne sauraient donc que se multiplier ; car, il faut noter que Buffalo n'est qu'à soixante et dix milles de Toronto, tandis que Glasgow est à quinze cents lieues de cette même ville. La capitale du Dominion est à cinquante milles de notre territoire, les côtes de l'Angleterre, en sont, elles, à plus de quatre mille milles. Montréal est cent fois plus près de nous que les îles Bri-

tanniques ; quant à Winnipeg, la ville-pivot du Canada, elle est sise à cinq mille cinq cents milles de Londres, tout en étant à soixante milles de notre Minnesota.

"Partant, quelque différentes que soient les couleurs des cartes géographiques de nos deux pays, quelque différente que puisse être la phraséologie usitée par nos orateurs, le Destin tend à rapprocher les deux nationalités auxquelles il a confié la mission d'exploiter les richesses des deux puissantes sources d'activité de l'Amérique du Nord".

Certes, il y a quelque chose à reprendre aux vues de nos voisins, ou, pour le moins exigent-elles des réserves, cependant, comme ce serait sortir du cadre de cette revue que de les formuler, je glisse sur ce chapitre. Tout ce que je désire en exposant ces considérations extérieures, c'est de montrer le louable esprit qui les a inspirées. Aussi, je le répète, je crois qu'il est de notre devoir d'applaudir à de telles aspirations, et, surtout, de coopérer au succès de l'oeuvre grandiose à laquelle on souhaite que nous participions.

Il est évident que l'ordre d'idées dont je viens de vous entretenir, a surtout été inspiré par la richesse du Dominion, et par les hommes éminents qui orientent notre société. Lourde tâche, en vérité, que celle de diriger l'évolution des peuples, même, quand ceux qui l'assument le font sans ostentation et seulement dans l'intérêt du public. J'entends par là les personnalités qui s'étant créé une situation prépondérante, soit dans la politique, soit dans les affaires, se retirent un jour de l'arène et finissent leur carrière en philanthropes modestes et convaincus.

C'est certainement à cette classe d'hommes d'élite qu'appartient Lord Mount Stephen, dont les journaux signalent le don de \$1,000,000, qu'il vient de faire au fonds de l'hôpital Royal de Londres. Les louanges que ce "self made man" reçoit, à cette occasion, nous touchent d'autant plus qu'il a fait fortune dans ce pays. Et ce qu'il y a d'agréable pour les nôtres, c'est qu'il ne l'a pas oublié, puisque ses bonnes oeuvres son nombreuses au Canada, et que, parfois, le généreux lord se fait un plaisir de causer de ses modestes débuts, et du milieu où lui a souri l'aveugle déesse.

Faut-il rappeler ce que fut jadis l'auteur du cadeau princier dont bénéficie le grand hôpital londonien ?

Après une jeunesse très humble, lord Mount Stephen émigra au Canada en 1850, où, peu après, il entreprit la fabrication des lainages. Successivement, il devint directeur, vice-président et président de la très grande institution financière qu'est la banque de Montréal. Puis, il contrôla la fortune de la ligne du chemin de fer St Paul et Manitoba, et, finalement, devint chef du syndicat qui construisit le C. P. R. C'est cette dernière et très importante situation qui lui valut le titre de baron. Titre qu'il honore en se signalant par une générosité de Crésus ami des infortunés.

Aussi, quand le nom de lord Mount Stephen passera à la postérité, il est probable qu'il devra le plus clair de sa célébrité aux gestes tout de bonté et de charité que ce noble seigneur ne compte plus, ce dont tous le félicitent. Et, voilà où mènent le sens pratique et la ténacité anglo-saxonne, sagement compris par un citoyen intelligent et pas trop guignard !

Un autre personnage qui mérite bien, non seulement de sa patrie, mais aussi des chancelleries en général, c'est Monsieur Delcassé, ministre des affaires étrangères de France.

On n'ignore plus l'amour dont ce grand diplomate fait montre en faveur de la Paix ; aussi, lorsque ces jours derniers il voulut remettre son portefeuille au président Loubet, sous prétexte de raisons de santé, l'émoi fût-il grand en Europe et spécialement en Allemagne, où cette retraite eût été vue d'un bon oeil.

Car, il n'est pas douteux que les récents événements du Maroc suggérèrent à Monsieur Delcassé l'abandon du ministère du quai d'Orsay, qu'il occupa depuis sept ans. La chose est facile à concevoir, si on songe que cet illustre maître officiel de l'un des plus beaux palais de la république française, ne jouit pas précisément d'une sinécure.

Ce que, dernièrement, il a dû avoir de tintouin étant données les visées de Guillaume II, l'affaire de la baie Cochinchinoise de Camranh, et ce qu'on ignore, ce n'est rien de le supposer. Nul doute, il faut à ce ministre une mentalité extraordinaire, pour mener de front tant d'affaires internationales, parfois d'un intérêt vital pour notre ancienne mère-patrie.

Fort heureusement, il se trouve ainsi des cerveaux que les questions les plus abstraites n'effrayent pas. Quant à dire où on en trouve le plus, c'est une autre affaire.

* * *

Ce qui précède me remet en mémoire la visite qu'un brahmane au nom harmonieux de Narrayhn Martand Sukhatme fit à l'Europe il y a quelques années. Visite, durant laquelle il résolvait avec une rapidité vertigineuse les problèmes les plus difficiles. Oyez plutôt, amis lecteurs, car cet asiatique était capable de mener de front cinq à six travaux des plus divers.

C'est ainsi que, assis devant une table d'échecs, il jouait en même temps aux cartes avec un second partenaire, traduisait et expliquait à un troisième interlocuteur une page de sanscrit, comptait les grains de blé qu'un quatrième jetait sur la table, trouvait mentalement la racine cubique d'un nombre de trois chiffres, élevait un nombre de deux chiffres à la quatrième puissance, multipliait un nombre de 13 figures par un autre de 12, et résolvait une équation à deux inconnues. Et... était-ce tout ?

En moins de temps que j'en mets à énoncer ce programme très chargé, notre homme battait ses adversaires, trouvait et vérifiait les solutions de ces divers problèmes et combinait de nouvelles opérations aussi invraisemblables.

Depuis, ce merveilleux spécimen d'acrobatie cérébrale est retourné aux bords du Gange. Avait-il des aptitudes diplomatiques, y est-il devenu conseiller d'un rajah, je l'ignore ?

Si oui, ses adversaires seraient à plaindre.

Il m'est d'avis, toutefois, que le commun des mortels se sent fort petit à côté d'une telle capacité d'entendement. Au vrai, c'est aussi bien que, pour tous, il n'en soit pas autrement. Car, certaines personnes férues de chicane, ou d'entreprises sentimentales, (genre mélodrame), se payeraient probablement le luxe d'une vingtaine de procès, ou d'un nombre égal de flirts.

On m'accordera qu'une telle pratique serait excessive.

C'est donc pour le mieux, dans le meilleur des mondes, que, tous, nous ne puissions approfondir et entreprendre maintes choses à la fois.

* * *

A notre époque, cette question des connaissances humaines, offre très certainement plus de complexité que jadis. Et, pourtant, nos grand-pères étaient déjà fort rigoureux à cet égard. Ils ne se gênaient pas de mettre à leur place les pédants qui prétendent tout savoir. A l'occasion, ils n'étaient guère plus doux envers des spécialistes. C'est qu'ils y allaient de bonne foi, les braves gens du temps où se fonda cette colonie. Ils y allaient de tout coeur, et faisaient de l'art pour l'art, sans abuser des euphémismes que suggèrent les questions d'intérêt, et les susceptibilités que, pour cause, l'on doit ménager. Voulez-vous un exemple de cette franchise d'antan ? En voici un, non sans saveur.

Alors que Monsieur de Lauzon-Charny gouvernait le Canada, vivait à Paris le poète Santeuil, dont la réputation s'est presque éteinte avec les années. Un jour, Santeuil ayant consulté un M. de La Monnoye sur un de ses poèmes latins, ce littérateur lui fit observer que "mater puerpera", qu'il y avait employé, faisait un pléonasme. Santeuil demanda au P. Oudin si aucun poète ne s'était déjà servi de cette expression. Le P. Oudin la lui ayant montrée dans Vida, Santeuil se rendit aussitôt chez M. de La Monnoye et lui dit :

—Eh bien ! ignorant, grosse bête ! Tiens, voilà Vida qui a mis dans ses poésies "mater puerpera". Tu m'avais défié cependant de le trouver dans quel poète latin que ce fût.

—Allez, répondit M. de La Monnoye, je savais bien que Vida était un âne comme vous.

PAUL D'ESMORIN.

A travers le monde

(ECHOS DE LA SEMAINE)

26 Avril — INTERIEUR — En ce moment, notre administration fluviale fait des efforts, pour que les lacs et rivières soient très prochainement navigables. Dragues, bouées et tout l'attirail spécial sont mobilisés à cet effet.

—La Commission des parcs et traverses de Montréal vient de recevoir la demande d'établir un théâtre en plein air dans l'île Sainte-Hélène. Si la morale ne s'y oppose pas, cette offre de distraire le peuple, lorsqu'il va prendre l'air dans ce site charmant, sera soigneusement considérée. En somme, il est actuellement question de faire tout le possible pour tenir nos parcs publics dans le meilleur état possible.

27 Avril — ETRANGER — De nouveau, un journal de Bombay jette un cri d'alarme, et signale à l'Angleterre les visées de la Russie sur l'Afghanistan.

—D'après la récente révision du tarif américain, il appert que le trésor de l'oncle Sam accuse pour cette année un déficit de \$35,000,000. Révisionnistes et anti-révisionnistes suggèrent tour à tour la source où l'on pourrait se procurer ces fonds.

—Si, au Texas, E.-U., il se fait des progrès dans l'ordre matériel; l'ordre moral laisse encore beaucoup à désirer. Une assemblée politique, que l'on tenait ces jours derniers dans ce doux pays, s'est terminée par de multiples coups de revolver. Résultat: quatre citoyens tués et trois autres blessés.

—La lutte entre la Russie et le Japon se poursuit toujours au désavantage de l'empire moscovite.

INTERIEUR — L'immigration augmente sans cesse au Canada. Durant les neuf derniers mois, il est arrivé en ce pays 76,120 émigrants. 50,000 environ venaient d'Europe et le reste des Etats-Unis.

—Les accidents de personnes sur nos voies ferrées se multiplient d'effrayante façon. Evidemment, il y a négligence quelque part.

—Au Parlement de Québec, il y eut hier une séance du comité des "bills" privés. Les "bills" ont été classifiés et nos législateurs ont décidé de considérer les projets de loi devant régir les assurances. Le gouvernement Gouin est sérieusement à la besogne.

—Un groupe de journalistes américains se propose de visiter l'Ouest canadien, vers la fin-juin prochain.

—Les Célestes de Montréal, et leur société secrète, donnent en ce moment du fil à retordre à nos tribunaux.

—Les ouvriers demandent au conseil-de-ville de Montréal, de soumettre au peuple la municipalisation des services publics.

28 Avril — ETRANGER — La Russie vient de donner la commande d'une flotte formidable aux Etats-Unis. La France paiera-t-elle encore cette note ?

—Près le gouvernement de Berlin, l'ambassadeur américain a échoué dans sa tentative d'établir des traités de réciprocité commerciale, entre les Etats-Unis et l'Allemagne. On prévoit une guerre de tarifs entre ces deux pays.

—Quatre malheureux missionnaires français ont, ces jours derniers, été mis à mort par les Chinois, lors, avec zèle, ils défendaient la cause du catholicisme et de la civilisation.

—Aux Etats-Unis, le juge Terrell, un ami du président Roosevelt, vient de prononcer un grand discours en faveur des franchises à accorder aux nègres. Inspiré sans doute par le chef d'Etat que nous venons de nommer, le magistrat en question voudrait que l'on donnât le droit de vote aux sujets noirs de l'Union.

INTERIEUR — A Toronto, les commissaires des licences concernant la vente des boissons spiritueuses, ont entrepris une campagne contre les violateurs de la loi. Désormais, dans cette ville, il ne sera plus servi de rafraîchissements aux membres du beau sexe qui se rendent dans les salles publiques, restaurants, etc.

—Toujours dans la même province, l'Association des instituteurs réclame une augmentation de salaire en faveur de ces derniers.

—La Compagnie suburbaine du "Park and Island", n'a pas eu plus de succès cette année devant le comité fédéral des chemins de fer, que l'an dernier. Hier, le "bill" qu'elle présentait à la Législature a été défait par un vote de 60 contre 44.

—Prochainement, on inaugurera un service bimensuel de navigation entre le Canada et l'Afrique Australe.

29 Avril — ETRANGER — Le fameux nationaliste irlandais, John Rermond, vient de rendre visite à Sa Sainteté Pie X. Le Saint-Père a exprimé toute la sympathie qu'il ressent pour le parti nationaliste irlandais. A cette occasion, le distingué fils de la verte Erin a reçu le portrait du Pape, avec une dédicace des plus flatteuses.

—Au Parlement français, les déclarations du premier ministre Rouvier ont mis au point la situation marocaine.

—La tension qui existait entre les Etats-Unis et le Venezuela, au sujet de la fameuse compagnie américaine de l'asphalte, s'accroît de jour en jour. Le ministre américain Bowen serait compromis.

—Il est maintenant avéré que la bataille de Moukden a coûté 90,000 hommes aux Russes et un nombre égal aux Japonais.

L'amiral Rodjestvensky et le général Linievitch font tout leur possible pour relever le sort des armes russes. Y parviendront-ils? L'avenir garde le secret de cette réponse, si attendue.

INTERIEUR — Une compagnie américaine s'est formée, qui compte exploiter les dépôts considérables de gaz naturels, et d'eaux minérales, qui existent dans le sol des paroisses d'Yamachiche, Saint-Barnabé et Saint-Etienne.

—Un autre déraillement vient de se produire sur le chemin de fer du Lac Saint-Jean, près de la gare de Kikissing. Serait-ce réellement que nos voies ferrées sont mal entretenues? Sont-elles convenablement inspectées? On se le demande, en présence des nombreux accidents qui se produisent.

—Avec les beaux jours et la plus grande animation des rues de notre métropole, les accidents de tramways se multiplient aussi de fâcheuse façon. Le service de ces véhicules urbains est-il aussi bien fait que possible? Peut-être oui, peut-être non. En tout cas, le public est obligé d'être sans cesse sur le qui-vive.

1er Mai — ETRANGER — Un grand nombre de religieux ayant été expulsés récemment de Suisse par ordre du Conseil fédéral, le Saint-Siège a pris des dispositions pour assurer leur existence en Italie. Aucun ordre religieux ne sera plus reconnu en Suisse.

—En Italie, depuis quelques mois, on pille continuellement les églises des chefs-d'oeuvre de l'art qu'elles possèdent en grande quantité. On insinue que de riches collectionneurs sont la cause directe ou indirecte de ces vols sacrilèges.

—A Washington, il est maintenant décidé que M. Bowen, ministre américain à Carracas, devra expliquer sa conduite. On va procéder à une enquête, que le président Roosevelt suivra de près. M. Bowen a, paraît-il, porté des accusations très graves contre l'assistant-secrétaire Loomis.

—Le septième congrès des chemins de fer doit s'ouvrir le 3 du courant, à Washington. Cet événement est capital, car, c'est la première séance que ce congrès tiendra en Amérique. Le président du congrès est M. Dubois, un Belge, qui est célèbre comme expert en cette matière. Le vice-président, M. A. Picard, est Français, membre de l'Institut de France, et ancien commissaire général de l'Exposition de Paris, 1900.

—M. McCormick vient d'être nommé ambassadeur des Etats-Unis en France, en remplacement du général Porter, qui, en se retirant de ce poste diplomatique de premier ordre, recevra le grand cordon de la Légion d'Honneur, des mains du président de la République française. Cette dignité lui est conférée pour reconnaître les longs et bons services qu'il a rendu depuis nombre d'années en faveur de l'entente franco-américaine.

INTERIEUR — Ces jours derniers, mourait à Lévis, M. J. L. Demers, député de cette circonscription électorale. Depuis plusieurs mois, le défunt souffrait d'une douloureuse maladie, et sa fin, bien qu'attendue, cause d'unanimes regrets.

2 Mai — ETRANGER — C'est vraiment à sa demander si l'empereur d'Allemagne n'a pas dans la tête un hanneton quelconque? Après sa belle équipée du Maroc, ne voilà-t-il pas qu'il serait tout disposé à faire cadeau à la Russie de l'Archipel des Carolines. Cette dernière puissance s'en servirait comme base navale pour sa flotte d'Extrême-Orient. On voit tout de suite les complications qui pourraient résulter d'une telle action du Kaiser.

—A Paris, Sa Majesté Edouard VII prolonge sa visite. Après avoir été reçu très chaleureusement d'une façon officielle, notre roi doit séjourner incognito dans la capitale française. Il vient de décorer l'amiral Fournier pour les bons services qu'il a rendu comme président de la cour d'arbitrage dans la question de la mer du Nord.

—A Varsovie, l'émeute est à son comble. Très féroce, la troupe russe a chargé le peuple de l'infortunée capitale polonaise. Les victimes de la brutalité moscovite se comptent par centaines.

Hier, trente mille ouvriers carriers se sont mis en grève, à New-York. De son côté, l'Union internationale des couturières de la même ville prépare une grève à laquelle trente mille femmes prendront part.

INTERIEUR — Une tempête de neige pendant trente heures, à la fin d'avril, est certes une chose peu commune; elle vient pourtant d'être signalée de Winnipeg comme s'étant abattue sur le district de Lloyd-minster.

—La question des pêcheries de saumon de la Colombie Britannique, va être élucidée par une commission spéciale, que le ministre de la marine et des pêcheries du Canada vient d'instituer à cet effet.

—Le 1er mai, M. Eugène Lafleur, C.R., a été élu à l'unanimité bâtonnier du barreau de Montréal. Sincères félicitations au nouveau titulaire.

—La Commission des parcs et traverses est en ce moment en rapport avec la Commission du port, laquelle a décidé de construire à ses frais la passerelle qui, passant au-dessus des quais, faciliterait la marche des piétons dans ce quartier de la ville. Cette dernière devrait payer 5 pour cent du capital affecté aux travaux de construction de la passerelle.

3 Mai — ETRANGER — Tandis qu'on se bat en Extrême-Orient, les Bulgares envahissent la Macédoine. La chose ne va pas sans effusion de sang. Ce coin des Balkans est une menace continuelle pour l'Europe.

—Toute médaille a son revers. Après avoir été félicité au sujet de son expédition de chasse, voici que le président Roosevelt en est blâmé par le "Press" de Washington. En vérité, le rédacteur de ce journal n'est guère tendre pour l'officiel sportman.

—Un ex-sénateur de l'Etat de Californie a été, ces jours derniers, condamné à cinq ans de pénitencier pour avoir vendu son influence politique et son vote. Voilà certainement un exemple qui fera de l'effet en certain milieu!

—De ce temps-ci, les Etats-Unis envoient force locomotives au Japon. Pour les gens pratiques, la guerre a quelquefois du bon. Après avoir cassé bien des choses, il faut les remplacer, n'est-ce pas ?

INTERIEUR — C'est aujourd'hui qu'à Montréal le Vicaire-Général Z. Racicot est consacré évêque auxiliaire de notre diocèse. L'intronisation a revêtu un caractère grandiose. Toutes les sommités de notre clergé s'étant fait un devoir d'assister à cette imposante cérémonie.

—A Londres, on fait courir le bruit que Lord Strathcona va abandonner son poste de haut commissaire canadien près la métropole britannique.

—Au Parlement fédéral, l'honorable M. Brodeur a remporté hier un triomphe oratoire. Il s'agissait de défendre la politique du gouvernement au sujet de l'adoption du bill d'autonomie. L'honorable M. Brodeur a mené cette tâche à bonne fin avec une maîtrise et un succès incontestables. A la même séance parlementaire, M. Oliver, successeur de M. Sifton, a pris la place de ce ministre.

TOUCHE-A-TOUT,



L. Hon. Lomer Gouin



Lord Mount Stephen



Rodjestvensky



Liniévitch

La consécration de Monseigneur Racicot



U milieu d'un concours extraordinaire, mercredi, le 3 du courant, a eu lieu la consécration épiscopale de Mgr Racicot, Protonotaire apostolique, Vicaire-général du diocèse de Montréal, nommé en janvier dernier par le Pape Pie X, évêque auxiliaire sous le titre d'évêque de Pogle.

Il serait oiseux, croyons-nous, de répéter ici les détails de la cérémonie de la consécration. Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner plutôt quelques notes sur le nouvel évêque.

Monseigneur François-Théophile-Zotique Racicot est né au Sault-au-Récollet, le 13 octobre 1845, du mariage de feu M. François-Xavier Racicot, notaire, et de Léocadie Tremblay, de Contrecoeur. Six enfants naquirent de ce mariage, M. Ernest Racicot, avocat; Mlle Elmina Racicot, M. Albert Racicot, Mgr Z. Racicot, Mlle Elisabeth Racicot, décédée en 1874, et Mlle Aurélie Racicot, décédée en 1873.

Le père du nouvel évêque, mort en 1853, avait eu d'un premier lit une fille, qui épousa M. T. Langevin, notaire à Saint-Isidore. De ce mariage, naquirent sept enfants, dont Mgr Adélarde Langevin, archevêque de Saint-Boniface.

L'enfance de Mgr Racicot s'écoula paisiblement au milieu des siens, au Sault-au-Récollet. Après avoir suivi les cours de l'école du village, où il se fit remarquer par ses aptitudes et son intelligence, il fut mis au Petit-Séminaire de Montréal pour y faire ses études classiques. Entré au Grand-Séminaire en 1866, il fut ordonné prêtre en 1870, par Mgr Bourget, de sainte mémoire. Nommé successivement vicaire à Saint-Rémi, aumônier d'abord, puis supérieur ecclésiastique du couvent du Bon Pasteur; procureur à l'évêché de Montréal en 1860, chanoine de la cathédrale en 1891, vice-recteur de l'Université Laval à Montréal en 1895, il fut élevé par Mgr Bruchési à la charge de Grand-Vicaire du diocèse en 1897, et à la dignité de Protonotaire apostolique par Sa Sainteté le Pape Léon XIII en 1900.

Tout zèle pour la gloire de Dieu, et très charitable envers son prochain, Mgr Racicot, dont la devise épiscopale est "Caritas Christi", a rendu des services signalés à l'Eglise du Canada, et la dignité dont le Saint-Père Pie X vient de l'honorer, n'est que la juste récompense d'une vie pleine de mérites aux yeux de Dieu et des fidèles.

On se souvient encore avec admiration de l'énergie, de l'activité, du zèle, du dévouement infatigables que Mgr Racicot déploya pour mener à bonne fin la construction de la cathédrale de Saint-Jacques-le-Majeur. Cette église, miniature exquise de Saint-Pierre de Rome, fait aujourd'hui l'orgueil de la métropole et l'admiration de tous. Monseigneur Racicot se consacra tout entier à cette oeuvre éminemment chrétienne et sacerdotale.

Commencés en 1870, sous l'administration de Mgr Bourget, les travaux furent arrêtés en 1870. Les fonds faisaient complètement défaut, et la piété généreuse des fidèles semblait épuisée, lorsque Mgr Racicot, au moyen de quêtes, de dons sollicités, de bazars organisés coup sur coup, du petit sou des familles, et de différents moyens que sa grande charité pouvait seule lui inspirer, vint donner une impulsion énergique à la reprise des travaux, qui se continuèrent presque sans interruption jusqu'en 1894. Le jour de Pâques de cette année, Mgr Fabre célébra dans la nouvelle cathédrale l'office divin pour la première fois.

Mgr Z. Racicot a été nommé évêque de Pogle "in partibus infidelium". C'est sous cette rubrique

que l'Eglise désigne les prêtres qui, ayant été sacrés évêques, ne sont titulaires d'aucun évêché existant, mais promus à un évêché situé dans les pays infidèles, dans des contrées occupées par les infidèles. L'origine de ces évêchés paraît dater du VIIe siècle. Les musulmans, disciples de Mahomet, s'étant emparés alors de plusieurs villes d'Orient et d'Afrique, on continua à nommer des évêques dans ces villes, mais ils ne pouvaient y exercer leurs fonctions et résidaient dans les pays catholiques.



Photo. Laprés et Lavergne

Au commencement de l'Eglise, les évêques étaient indifféremment appelés "apôtres", "anges des Eglises", papes ou pères, pontifes.

Durant les premiers siècles de l'Eglise, l'évêque était élu par les fidèles, sous la sanction des évêques de la province. Peu à peu, le choix fut laissé tantôt aux chapitres, tantôt aux princes séculiers, Après la réception des bulles pontificales qui lui confèrent l'institution canonique, le nouveau titulaire doit, dans l'espace de six mois, se faire sacrer par trois évêques, dont un consécrateur et deux as-



Scène du Sacre de Monseigneur Racicot à la Cathédrale.

sistants. Les ornements distinctifs qu'il reçoit à son sacre sont la crosse, l'anneau, la croix pectorale et la mitre.

Au point de vue de l'ordre, les évêques sont égaux; sous le rapport de la juridiction, il y a entre eux une hiérarchie dont les différents degrés sont en descendant: le pape, les patriarches, les primats, les métropolitains ou archevêques, les simples évêques.

Mgr Racicot a été nommé évêque auxiliaire de Sa Grandeur Mgr Bruchési. Auxiliaire ne veut pas dire coadjuteur. L'évêque coadjuteur est un prélat adjoint à un autre prélat pour l'aider dans ses fonctions, le plus souvent, — et non nécessairement — avec future succession.

Aussi, dès les premiers temps de l'Eglise, celle-ci, qui, toujours a favorisé tout ce qui pouvait aider au maintien de l'évêque sur son siège, a-t-elle accepté que des évêques, pour des raisons d'âge, de maladie ou d'un surcroît d'administration, fussent suppléés ou aidés par un autre évêque partageant leur autorité et leur juridiction.

L'évêque auxiliaire, tout en partageant l'autorité et la juridiction du titulaire dont il a été nommé l'auxiliaire, n'en est pas le successeur, et cela explique le fait qu'un évêque déjà âgé peut être donné comme auxiliaire à un évêque plus jeune.

Au sacre de Mgr Zotique Racicot, les fidèles ont pu se rendre compte, sinon du sens profond des cérémonies de l'Eglise catholique, du moins de la pompe solennelle qu'elle déploie dans de telles circonstances.

Dix-sept prélats, tant des Etats-Unis que du Canada, plus de trois cents prêtres, des religieux Sulpiciens, Pères Jésuites, Dominicains, Franciscains, Rédemptoristes, Trappistes, ont rehaussé par leur présence l'éclat de cette cérémonie, la plus belle et la plus imposante que l'on ait vue à la cathédrale depuis le sacre de Mgr Bruchési, il y a huit ans.

Après la lecture faite en chaire par M. le chanoine Roy, des brefs pontificaux nommant Mgr Z. Racicot évêque de Pogle et auxiliaire de Montréal, eut lieu le serment prêté par Mgr Racicot entre les mains de Mgr Bruchési, l'évêque consécrateur, puis l'examen. A toutes les prescriptions recommandées et signalées par l'évêque consécrateur, l'élu répond, debout, la tête nue: "Je le veux ainsi de tout mon coeur."

Après ces trois cérémonies préliminaires, les deux évêques commencent à célébrer la messe, l'évêque consécrateur au grand autel, l'évêque élu à un autel plus petit, placé à l'entrée du chœur, du côté de l'Evangile. C'est là que l'on procède à la toilette du nouvel évêque, qu'on lui met les sandales, la croix pectorale et les vêtements sacrés; car c'est un chevalier qu'on arme pour le plus glorieux des combats.

Avant de lire l'Evangile, on chante, pendant que l'évêque élu est à genoux, avec ses deux assistants, devant l'évêque consécrateur, les litanies des Saints, puis on place sur les épaules de l'évêque élu le livre ouvert des Evangiles, et sous cette égide a lieu l'imposition des mains de la part de l'évêque consécrateur, qui, en vertu du pouvoir qu'il tient de Jésus-Christ lui-même, comme successeur direct des apôtres, prononce ces grandes paroles: "Recevez le Saint-Esprit", et entonne le "Veni Creator".

L'effet est très grand et vraiment solennel. Viennent ensuite successivement l'onction de la tête, l'onction des mains, souvenir de l'Ancien Testament: "Que l'huile Sainte consacre ces mains, comme Samuel sacra David roi et prophète; la remise ou tradition de l'anneau, et enfin, des saints Evangiles, avec ces mots: "Recevez l'Evangile, allez, prêchez au peuple qui vous est confié: Dieu est assez puissant pour augmenter sa grâce."

Et alors, Mgr Bruchési, évêque et consécrateur, donne le baiser de paix au nouvel élu, puis la messe continue.

A la fin de la messe, l'évêque consécrateur bénit la mitre et les gants du nouvel évêque, sur la tête duquel il place la mitre; et alors a lieu l'intronisation: Mgr Bruchési, sans mitre, conduit Mgr Racicot au trône placé dans le chœur, du côté de l'Evangile, lui met le bâton pastoral à la main gauche et entonne le chant solennel du "Te Deum".



Vendeur de journaux

Nouvelle canadienne



À la queue leu leu, des équipages et des autos rasaient la chaîne du trottoir, côté nord, du square Philippe, et venaient se ranger devant l'unique petit musée, qu'en cet an de grâce 19... possède Montréal.

De ces véhicules qui charroyaient avec ostentation une bourgeoisie cossue de rentiers apoplectiques et de commerçants surmenés, sortait une multitude de dames en toilettes de soirée et de gentlemen guindés.

Tout ce monde, riant et papotant, s'engouffrait dans le modeste corridor de l'immeuble dont nous avons parlé et que, ce soir-là, la "Art Association of Montreal", avait exceptionnellement éclairé à giorno, à l'occasion de l'ouverture du Salon. Le vernissage battait son plein.

Devant quelques centaines de toiles passablement brossées, et un petit nombre d'aquarelles, pour la plupart enlevées de chic, des snobs ignorants des mystères de la palette, vidaient leur sac de vocables élogieux, tandis que le beau sexe, armé de faces-à-main et passablement décolleté, minaudait conventionnellement.

Un psychologue, spectateur de cette scène, aurait éprouvé autant d'intérêt à étudier les gestes de cette humanité en mal de beau, qu'à analyser les oeuvres causées de tant de remue-ménage.

Pour être franc, disons que le public était digne des tableaux que lui servaient des peintres raisonnablement sûrs d'eux-mêmes, et d'autres, à la touche enfantine.

Cependant, les échos insolitement réveillés de trois salles exigues, chantaient en majeur la gamme du merveilleux.

"Charming"; magistral; "lovely indeed"; "sweet my dear"; c'est épatant; délicieux ma fois; étaient des bouts de phrases laudatives qui s'entrechoquaient dans ce milieu bilingue, où tout ce monde s'était réuni pour brûler de l'encens sur l'autel de la flatterie.

Pour ces profanes, l'art et la notion de justice ne devaient être que des concepts vagues, sans aucune corrélation.

Or, parmi tous ces montréalais huppés, un couple se faisait surtout remarquer par son originalité de bon aloi.

Elle, une parisienne, c'était évident; non pas belle, mais très jolie, exhibait une toilette du meilleur goût, faite pour rehausser sa grâce juvénile de brune piquante.

Lui, à peine la quarantaine, la taille bien prise dans une redingote de bon faiseur, portait beau et avait l'air heureux. Dans ce déballage social, où la gêne semblait de rigueur, seul cet homme était à son aise.

Mais, soyons indiscret, la chose est parfois permise.

Pierre Marrien, tout jeune, s'était lancé dans les affaires. Admirablement loti de ce sens pratique qui caractérise nos financiers canadiens, vite il s'était taillé un bel avenir dans le haut négoce du Dominion. La trentaine venait à peine de sonner pour lui, qu'orphelin, il tablait pour ses spéculations sur un fonds de cent mille dollars, qu'il avait bel et bien gagnés. Dès lors, comme il se plaisait à le dire à des intimes, la plus rude étape de la course au dollar était faite.

Huit ans après, son bilan atteignait le million. Le dernier étant assez beau pour permettre à notre homme de prendre haleine; un beau jour, dans la fleur de l'âge, il débarqua à Paris, histoire d'y parfaire un peu son éducation mondaine, et de voir la vie autrement qu'à travers les grillages d'un comptoir de banque.

Au début de cette émigration, habitué qu'il était aux rudesses des transactions hardies du nouveau monde, Pierre Marrien se trouva dépaysé outre mesure sur les bords de la Seine, parmi les raffinements de la Ville Lumière.

Il avait beau dépenser son or sans compter, notre canadien sentait qu'il lui manquait ce quelque chose, mal défini, qu'on appelle: le vernis des salons. Mais, comme il avait de l'étoffe, et que, son sens du "business" l'avait accoutumé à saisir les situations et à avoir du nerf dans les moments les plus difficiles, promptement, il se mit à la coule des détails d'ambiance, comme disent nos cousins de France.

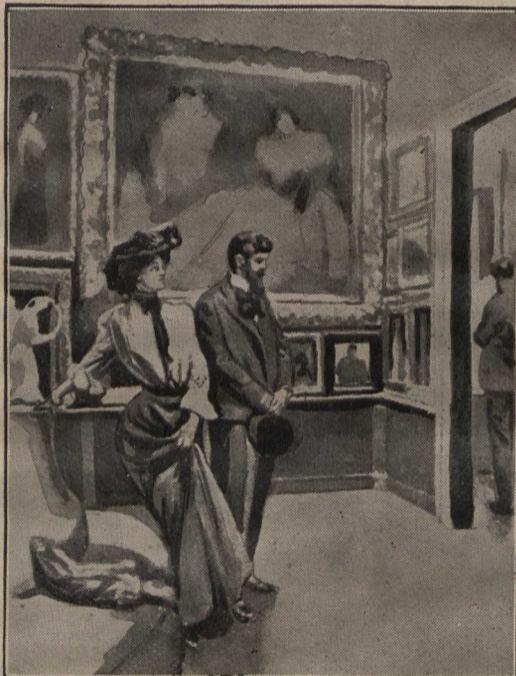
Un an ne s'était pas écoulé depuis son départ de Montréal, que, Pierre Marrien avait conquis son droit de cité dans la capitale française, tant par

ses manières affables, que par les solides qualités de son esprit et de son coeur.

Un peu à l'américaine, à la suite d'une visite de civilité où il avait fait des connaissances; par une splendide journée de mai, notre voyageur s'était fiancé à une charmante enfant de Paris. La dot de la belle était maigre, toutefois, comme les affaires allaient bien à Montréal, et que Pierre avait des revenus de grand-duc, ceux-ci suffiraient amplement pour deux.

En un rien de temps, le mariage fut bâclé. Et, voilà pourquoi, parisienne et montréalais, s'aimant à l'adoration, histoire de passer une soirée qui leur rappelât un peu Paris, s'étaient rendus au vernissage du Salon Canadien.

Au moment où nous les y voyons, Pierre, par une manoeuvre préméditée, a conduit sa femme dans la section des Portraits. Soudain, celle-ci, apparemment surprise, s'arrête devant une toile de belle venue, où un petit vendeur de journaux partage un croûton de pain avec un toutou, aussi crotté que les souliers éculés de son bienfaiteur.



Soudain, celle-ci, apparemment surprise....

Interloquée, la jeune femme croit s'être méprise. Sans doute elle a mal vu, du moins elle le pense, car, en tapinois, elle s'éloigne un peu de son seigneur et maître et, sous un jour meilleur, va étudier l'oeuvre qui l'intéresse.

Pierre lui, joue l'indifférence. Il laisse sa compagne à sa petite analyse personnelle. Finalement, notre française n'y tient plus, et ses traits reflètent la plus vive curiosité, lorsqu'elle revient auprès de son mari et lui parle:

—Mon ami, c'est vraiment étonnant, mais, dans son cadre, ce petit débitant de nouvelles te ressemble.

—Comment? Tu crois?

—Qu'il est gentil!... Non, non, je ne me trompe pas, tu as dû avoir des yeux et un sourire comme ça, à son âge?

—Ma mie, tu as des facultés divinatoires peu communes... mes compliments.

—Qu'est-ce à dire? aurai-je touché juste?

—.....

—T'es-tu déguisé jadis? As-tu posé pour un artiste ami de ta famille?

—Peut-être ma chérie... Sais-tu que tu feras un bon juge d'instruction; et ces malotrus qui nous écoutent un fameux personnel de policiers.

—Tiens, c'est vrai, parlons d'autre chose. Mais, tu m'expliqueras, n'est-ce pas?

—Volontiers. Dans cinq minutes, si tu y tiens, tu possèderas le seul secret que je me reproche d'avoir gardé envers toi. Si nous rentrons...

Sans plus tarder, à l'anglaise, le couple élégant fait sa retraite au travers des salons où l'animation est à son comble. Sur son passage de ci de là on chuchotte un brin.

Ostensiblement, un reporter effronté, note au crayon, et en détail, la toilette de la jeune épouse. Celle-ci s'en aperçoit, et hâte le pas, répondant gracieusement de droite et de gauche, aux salutations que de nombreux amis et connaissances adressent aux Marrien, tandis qu'ils quittent ce monde select.

—Maintenant, suivant les rues qu'un dégel hâtif n'a pas trop abîmées, l'auto du millionnaire canadien roule à petite allure vers Westmount. Au ciel, la lune brille, accrochant des reflets opalins à la neige d'un paysage à l'aspect boréal. Enveloppés dans leurs fourrures, de temps en temps, Marrien et sa femme se serrent les mains, sous une chaude pelletterie de grizzly.

Entre ces deux êtres plane un aveu dont, peut-être, dépendra leur bonheur à venir.

—(Notre parisienne curieuse): Ainsi, mon Pierre, ce vendeur de journaux ami des caniches du ruisseau, c'était toi?

—Oui, très chère, tout simplement, tel que peint par Harvey, dont l'oeuvre est exposée pour rendre un hommage posthume à son grand talent.

—Et tes parents te laissaient faire ce métier?

—Pourquoi pas? Ce premier gagne-pain n'a rien de déshonorant. Fils unique de parents pauvres, il me fallût gagner ma vie bien jeune. Et puis, tu sais, ma belle, dans ce Canada le travail honnête est respecté. Ici, nous n'avons pas vos fausses idées françaises, à cet égard...

—Cependant, tu étais si frêle alors, et ton petit métier avait tant de dangers... Des promiscuités!

—Voyons, amie, serait-ce que j'ai perdu quelque valeur à tes yeux? Tu me fais ces remarques d'un air drôle... Pourtant, en connais-tu beaucoup de tes français très instruits, très chic, qui auraient pu me suivre dans ma chasse à la fortune, au bien-être? Est-ce ma faute, si j'ai fais du journalisme à ma façon, et... si j'en suis sorti?

En entendant ces mots, articulés d'une voix douce, mais énergique, la sémillante parisienne a compris qu'elle commet une gaffe impardonnable. Avec cette émotivité que les femmes possèdent à un si haut degré, et qui, à l'occasion, leur donne des facultés de prescience; telle une sensitive meurtrie par une soudaine rafale, un instant elle se fait petite au fond de l'auto, et réfléchit. Cela lui suffit pour prendre une résolution irrévocable et sensée, une résolution à la mode américaine, qu'elle s'assimile chaque jour davantage, presque à son insu.

Aussi, les lèvres encore rouges d'une légère morsure qu'elle leur a infligée dans l'ombre, pour se mater, elle ajoute:

—Pierre, tu as raison, je t'admire et t'aime plus que jamais. Tes concitoyens peuvent, parfois manquer de vernis; ils n'en sont pas moins remarquables. Je l'ai déjà écrit à maman, je crains fort d'avoir à me répéter. Ton pays m'enthousiasme. Néanmoins, je ne parlerai pas de ma découverte du salon de Montréal. Mon Pierre, ils sont si drôles en France, avec leurs idées du dix-septième siècle!

—Merci, amie, je suis heureux que tu aies pris la chose de cette façon, puisque le hasard, un hasard que j'ai un peu voulu, nous a mené devant la toile de mon secret.

—Vilain, va, je vois que tu ne connais pas encore bien ta petite femme. Sache, que si la française a assez souvent de l'esprit, elle a toujours du coeur. Si j'ai un peu grondé c'est de ce que tu te sois permis cette cachoterie envers moi.

A ce moment, l'auto entre sous le porche d'une résidence seigneuriale, Monsieur et Madame mettent pied à terre. Lentement, et se tenant par la taille, ils pénètrent dans un hall somptueux.

Amortie par des tentures d'Orient, c'est à peine si un indiscret eut pu entendre la voix de Madame Marrien, lorsque, échangeant un long baiser avec son mari, elle lui dit avant de regagner ses appartements:

—Chéri, le cadeau dont tu me parlais est tout trouvé... Ton portrait à dix ans, par Harvey, fera très bien dans notre salon. N'est-ce pas?

LOUIS D'ORNANO.

La première Communion

DE tous les souvenirs, de toutes les impressions que les divers événements de la vie laissent dans l'esprit, dans l'âme, dans le coeur de l'homme, nul n'est assurément plus tendre et en même temps plus vivace que celui de la première communion.

Ah ! c'est qu'en ce jour le coeur détaché complètement des choses matérielles, est tout entier au Dieu de l'Eucharistie, et jouit sans arrière-pensée, sans entraves, sans restriction, d'une partie, oh ! combien faible pourtant, du bonheur qui inonde les élus dans le Paradis.

On l'a redit bien des fois : Le jour de la première communion est le plus beau de la vie ; oui, parce que c'est le seul que l'on a complètement vécu ici-bas comme si l'on n'eût point appartenu à la terre, terre de misères, de souffrances et d'épreuves, sur laquelle péniblement l'âme humaine, traîne le boulet de l'esclavage et souvent, hélas ! succombe sous le poids de la chaîne du déshonneur, de l'infamie.

Comprendrons-nous jamais tout le bonheur d'une âme créée à l'image de Dieu, et qui, libre du boulet la rivant à la terre, libre des chaînes l'attirant vers la fange, se donne tout entière à son Créateur qui, lui, à son tour se donne tout entier à elle. Peut-il exister un bonheur comparable à celui que donne l'union parfaite de la créature avec son Créateur, du Créateur avec sa créature ? "Ce n'est plus moi qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en moi". C'est la vie du nouvel Adam dans l'âme du chrétien, cette vie dont parlait l'illustre martyr et évêque saint Ignace d'Antioche lorsqu'il disait de lui-même et des autres chrétiens amis de Dieu : Nous sommes des porte-Christ, parce que Jésus-Christ vit en nous. N'est-ce pas en cette union parfaite que consiste, en effet, tout le bonheur des élus ? bonheur inondant l'âme tout entière, remplissant le coeur jusqu'au bord et laissant l'esprit dans un repos, un contentement parfait.

Le vrai bonheur n'est point bruyant ; aussi les joies mondaines ne sont-elles point le bonheur ; le bonheur remplit l'âme, les joies, les plaisirs de la terre, ne laissent après eux qu'un vide affreux.

De quelle douce et vive émotion ne sommes-nous pas saisis en considérant les "chérubins" de Jésus au retour de la table sainte ; l'aurole du bonheur le plus pur rayonne autour de leur jeune front et leur visage porte quelque chose de vraiment céleste qui nous va droit au coeur et commande tout à la fois le respect et l'admiration ; puis, brusquement le bonheur goûté par nous autrefois, nous envahit et, malgré nous, d'abondantes larmes tombent de nos yeux, larmes de joie et de regrets tout à la fois. Oh ! le beau jour de notre première communion. Combien heureux nous fûmes ce jour-là où, comme aujourd'hui dans le coeur de ces enfants, Dieu lui-même, sous les espèces eucharistiques, descendait tout entier dans notre coeur. A Jésus nous jurions amour et fidélité ! Et depuis ? Depuis, hélas ! à quelle incalculable distance n'avons-nous pas relégué parfois et le Dieu et le bonheur inénarrable de notre première communion. Oh ! combien malheureux ne sont-ils pas ceux qui, oubliant le plus beau jour de leur vie, foulent aux pieds les serments solennels faits à Jésus, et confiants en eux seuls, deviennent une proie facile des néfastes embûches de ce monde. Eux seuls savent ce que leur coûte, par la suite, une telle conduite.

* * *

"C'était vers les derniers temps du premier empire, il y avait fête aux Tuileries.

"Formidables et superbes, allaient, venaient et parlaient ces hommes de bronze qui avaient vaincu l'Europe et contre lesquels l'Europe se levait. Parmi eux rayonnait d'un feu sombre la figure césarienne et terrible de Napoléon. On causait, et ce qui s'agissait dans cette causerie, c'était le sort même du monde.

"Sur un vaste tapis brodé par les mains exquises de l'art, entouré de merveilles dont il faisait ses jouets, l'enfant impérial était à demi couché. Des femmes dont les pierreries brillaient comme des étoiles, des reines assises dans des nuages de dentelles, des jeunes filles d'une grâce enfantine écoutaient ou s'amusaient à lutiner le petit prince, celui qu'on appelait le Roi de Rome.

Par un pé avec ces splendeurs, on apercevait à travers la fenêtre un groupe hideux de malpropreté. C'étaient des gamins sordides qui s'amusaient à se vautrer dans la boue du quai, de Paris. Le Roi de Rome était triste, inattentif, agacé, mécontent. Il repoussait toute caresse et sembla tout à fait malade.

L'empereur s'approcha : — Qu'as-tu mon fils ? — Tout cela m'ennuie, dit l'enfant en montrant d'un geste les statues, les tableaux, les chefs-d'oeuvre, qui peuplaient le salon.

— Tout cela c'est l'art, dit Napoléon. — Tout cela m'ennuie, répéta l'enfant, en désignant les hommes d'Etat et les généraux, et faisant sans doute allusion à ces conversations trop élevées pour lui, à ces gigantesques plans de bataille, à ces idées d'où dépendait le sort de la terre.

— Tout cela, c'est le génie et la gloire, dit l'empereur.

— Tout cela m'ennuie, répéta l'enfant une troisième fois en indiquant le cercle charmant de jeunes femmes au milieu desquelles il était placé.

nible contraste deurs, on apercevait à travers la fenêtre un groupe hideux de malpropreté. C'étaient des gamins sordides qui s'amusaient à se vautrer dans la boue du quai, de Paris. Le Roi de Rome était triste, inattentif, agacé, mécontent. Il repoussait toute caresse et sembla tout à fait malade.



voir, le coeur toujours en haut et l'esprit toujours sérieusement occupé. Ce n'est qu'à cette condition que vous resterez dignes et libres.

Rappelez-vous qu'on glisse encore plus facilement qu'on ne tombe et que le vice tue ceux qui ne le tuent pas.

La maladie de notre siècle, c'est le rationalisme, c'est-à-dire la confiance sans bornes dans la puissance et les lumières de la raison. Bon nombre d'écrivains, je ne dis pas impies ou philosophes, mais soi-disant catholiques, mesurant la puissance divine à l'étroitesse de leur raison, ne craignent pas d'accuser nos pères de puérile crédulité parce qu'ils ont ajouté foi aux actions merveilleuses racontées dans la vie des Saints. Or il est de vérité catholique que les miracles sont essentiels à la véritable Eglise, qui, elle-même, n'est pour ainsi dire qu'une succession de miracles ininterrompue dans le cours des siècles. Quoiqu'il en soit je livre à la méditation de tous, le récit suivant rapporté par l'historien Evoque le Scholastique, et dont la véracité ne saurait être mise en doute.

Un enfant préservé des flammes d'une fournaise

Sous le pontificat de saint Agapit et le règne de Justinien, Mennus, patriarche de Constantinople, avait introduit parmi son peuple la pieuse coutume de communier souvent, et quand il restait dans le vase sacré quelques fragments ou parcelles d'hosties, on faisait venir des enfants de l'école voisine, dont l'innocence était bien connue, puis on distribuait ces précieux restes à ceux d'entre eux qui étaient à jeun.

Or, il advint qu'un jour parmi ces jeunes écoliers se trouva le fils d'un juif, vitrier de profession, laquelle consistait à cuire et à façonner le verre dans une grande fournaise. Ce jeune enfant alla avec les autres à l'église, s'approcha comme eux de l'autel avec une simplicité tout enfantine, et reçut les précieux fragments de la sainte Eucharistie ; mais, comme la cérémonie fut assez longue, il rentra à la maison plus tard que de coutume. Son père, irrité, lui en demandant la cause, il répondit ingénument et raconta ce qui s'était passé. Le juif ne se possédant plus de fureur et oubliant tout sentiment humain saisit l'innocent enfant et le jette au milieu de la fournaise incandescente, afin de l'y brûler vif.

Cependant la mère attendait toujours le retour de son fils : inquiète elle se mit à parcourir la ville afin de savoir ce qu'était devenu son enfant. Peine inutile : après trois jours de recherches, le coeur gros de soupirs et les yeux pleins de larmes, elle se retira dans un coin de la maison contiguë à la fournaise. Dans son désespoir, elle appelle son fils d'une voix plaintive et désolée. Quelle ne fut pas sa stupéfaction, lorsqu'elle entendit distinctement une voix sortant du milieu de la fournaise qui lui disait : "Ma mère, ma mère, me voici". A l'instant même elle court à la fournaise, l'ouvre et voit son fils debout au milieu des brasiers ardents, tout entouré de flammes, mais sain et sauf.

L'enfant interrogé, au sortir de la fournaise, comment il se faisait qu'il fut demeuré au milieu du feu un si long espace de temps sans en ressentir aucun dommage, répondit avec candeur : "Une grande dame vêtue d'un manteau d'azur et d'une robe de pourpre, la tête ceinte d'un diadème de gloire, est venue plusieurs fois me rafraîchir en répandant autour de moi une eau délicieuse, puis elle éloignait les flammes qui m'entouraient.

Le bruit de ce miracle, ajoute l'historien témoin oculaire, se répandit comme un éclair, par toute la ville. L'empereur Justinien et le patriarche Mennus voulurent connaître cet enfant béni et son heureuse mère. Quelque temps après ils furent tous deux admis au saint baptême et se consacrèrent au service de Dieu. Toute la ville s'unit à eux pour rendre mille actions de grâce à la très sainte mère de Dieu, qui protège si miséricordieusement et délivre de tous maux ceux qui reçoivent son divin Fils dans le très saint sacrement avec un coeur pur et orné d'innocence.

A. LUCINDE.



La communion de la Sainte-Vierge

— Tout cela, c'est la beauté... Que veux-tu donc, ambitieux terrible ? fit alors le César tout-puissant en se penchant vers ce blond visage qui brillait de quelque désir inconnu.

— Père, dit l'enfant en étendant son petit bras vers la fenêtre, je voudrais, moi aussi, aller me rouler dans cette belle boue.

Hélas ! ne sommes-nous pas devenus insensibles à la beauté à l'art et au génie, et n'avons-nous pas laissé les splendeurs de la Foi pour aller nous rouler dans la boue.

L'immonde ne nous a-t-il pas manqué ; n'avons-nous pas eu la nostalgie de la fange ?

O vous qui entrez dans la vie, le coeur et l'âme si pleins de sentiments élevés, prenez garde, il y a de la boue autour de vous. Restez attachés au Dieu de votre première communion, c'est-à-dire au de-

Toilettes de première Communion



TOILETTE DE COMMUNIANTE



TOILETTE DE COMMUNIANTE

liberty nouée de place en place, à la façon d'une corde à noeuds.

L'aumonière devient de plus en plus à la mode ; ce petit sac, où la fillette enferme mouchoir, paroissien et chapelet, est des plus commodes en même temps qu'il est élégant. L'aumonière se fait de genres très divers, en satin, en faille, en moire, en peau brodée ou perlée ; la broderie sans perles est cependant plus élégante.

Gants de peau ou de fil, souliers blancs et bas blancs de fil ou de soie.

Le voile couvre le visage en se retirant de chaque côté des oreilles, afin d'éviter l'encombrement des plis. Sous le voile, bonnet de tulle garni de petits choux de satin blanc disposés en couronne, ou bien, sur le voile, couronne de roses blanches, sans feuillage.

Pour les garçonnets, c'est toujours l'habit dit "Quartier-maître", à petits plis et ceinture, ou la veste "Eton", toute unie. Le costume est noir ; petite culotte, quelquefois le pantalon, mais celui-ci est moins joli. Bas noirs et bottines également noirs. Petit chapeau de feutre noir, mou ou dur. Faux-col de lingerie et mignonne boucle blanche. Gants blancs en fil ou en peau. Le brassard peut être



Un jour dans la vie, celui de la première communion, trouve tout l'essaim des communiants et des communiantes, riches et pauvres, confondus par la même mise, dans la joyeuse solennité, sous les mêmes

vêtements symboliques. Simplicité absolue, pas de fanfreluches, pas de bijoux ! Des détails de forme différencient seuls les vêtements des communiants et des communiantes.

Il ne devrait donc pas être question de mode pour ces blanches toilettes. Il serait bien que toutes les robes fussent en claire mousseline, simplement cerclées de plis, corsage froncé "à la vierge", manche un peu bouffante à poignet, longue ceinture, voile gracieusement drapé et — là où l'autorité le permet — couronne de roses blanches. Ni volants ni broderie.

C'est la toilette idéale. Mais la mode se mêle de tout. Elle crée des formes nombreuses, façonne des détails qui mettent de la fantaisie dans le costume classique. Il n'y a guère que le voile qui ne change pas d'aspect.

La mousseline ou le linon d'un blanc de neige sont les seuls tissus employés pour les toilettes de communiantes. La robe de soie ou de lainage est de très mauvais goût pour cette circonstance, qu'on ne l'oublie pas.

Voici quels sont les genres en faveur cette année :

La jupe est froncée ou montée à plis fins, arrêtés au bas des hanches. Elle est cerclée de plis lingerie (remplis) plus ou moins larges. On peut, au-dessus de l'ourlet, poser un entre-deux entre trois ou cinq petits plis, entre-deux de mousseline ou de broderie très ajourée, selon le goût. Le volant en forme se fait aussi surmonté d'un entre-deux, avec ou sans plis. Le volant froncé, la disposition de plusieurs volants sont moins usités. Les corsages sont ornés absolument et façonnés comme les blouses d'été, garnis de plis en long, en travers, en diagonale, alternés avec des entre-deux ; les manches sont à deux ou trois bouffants, à poignet haut, etc. La note caractéristique de l'ensemble est la sobriété ; la minutie des détails est permise.

Les dessous de taffetas blancs ne sont pas d'un joli effet sous la mousseline ; ils ne sauraient être recommandés. Il est d'ailleurs très remarquable que les jeunes filles appartenant à des familles de train élégant et riche, sont ordinairement les plus simplement mises, le jour de la première communion.

Pour que la robe ait bien son allure vaporeuse, si charmante, il importe que le jupon de dessous soit lui-même en tissu léger. La ceinture est en moire, en taffetas ou en liberty blanc. La mousseline de soie ruchonnée est d'une note moins sérieuse. La vogue ira, cette année, à la ceinture de



TOILETTE DE VISITE POUR COMMUNIANTE

Pour les visites que la petite communiante doit rendre avec sa maman, quelques jours après la cérémonie, cette jolie toilette blanche sera très convenable. Elle est en mousseline organdie blanche très légère, ornée de valenciennes. Empiècement rond et berthe en pointe toute garnie de dentelle. Corsage bébé blousant dans une ceinture de ruban fermée de côté par un choux. Jupe garnie de point Vandiko et d'une petite ruche. Bas de soie noirs et souliers de chevreau noirs.

orné d'une frange dorée ou être tout blanc, la frange dans ce cas étant formée par l'effilé du ruban.

L'usage tend à se généraliser de faire porter au petit communiante une insigne formée d'un bout de ruban blanc sur lequel est peinte ou brodée une scène religieuse en rapport avec la cérémonie de ce grand jour.

La première communion n'est pas seulement un jour de joie pour les enfants, mais aussi pour les mamans et les soeurs, grandes ou petites.

Il ne faut rien exagérer dans la toilette, cependant, la robe de ce jour de gala est la robe de visite moyennement élégante. Il est excessif de porter la robe de visite très élégante. Un costume-tailleur chic est admis. Les grandes soeurs en robe claire ; les petites soeurs, en robe blanche. Il ne faut pas oublier que la fillette ne porte aucun bi-

jou, si l'on en excepte peut-être une chaînette retenant une médaille de la Vierge ou de l'Ange-gardien. D'autres bijoux seraient une coquetterie inutile et malséante. Pas de montre, ni de chaîne, de broches, de bagues, de bracelets.

Il est excellent d'ailleurs d'éviter à la jeune fille toute préoccupation exagérée de parure, de ne point l'entretenir, comme d'une chose capitale, de sa toilette. Mieux vaut lui donner une idée sérieuse de cette phase de sa vie. Elle passe de l'enfance à l'adolescence ; c'est une véritable évolution dans son esprit et dans son coeur.

A la mère bien avisée d'en tirer parti pour le plus grand avantage moral de sa fille et pour l'orientation de toute cette jeune vie, qui ne fait que commencer, et dont la suite entière se ressentira à coup sûr des influences heureuses qu'elle aura subies au temps béni de la première communion.

L'usage veut que la première communiante, une quinzaine de jours après la cérémonie, rende visite, accompagnée de sa maman, à toutes les personnes qui lui ont offert des cadeaux. Pour cette visite, elle pourra revêtir une toilette un peu moins simple que celle de la première communion ; celle que représente notre illustration est des plus jolies. Pour cette toilette, il convient de suivre la mode, tandis que pour le grand jour, nous ne saurions le redire assez, il est superflu de s'attacher à la mode, qui, outre qu'elle peut donner à l'enfant des idées trop profanes, ne peut avoir aucun succès.

A l'heure des cérémonies, les enfants sont toujours placés en rangs serrés, surtout dans les grandes villes, où elles sont très nombreuses, et, au grand dommage de leurs fraîches toilettes, elles sortent de ces rangs plus ou moins froissées, et d'autant moins que les toilettes sont plus simples et conviennent mieux à la circonstance.

Les robes à jupes longues, que nous avons vues quelque peu à Montréal les années dernières, ne sont guère jolies, et ne peuvent avoir qu'une durée bien éphémère, puisqu'elles ne sont plus de mise une fois que les cérémonies de première communion et de confirmation sont passées ; il est donc bien préférable de ne pas sortir du genre simple et en quelque sorte traditionnel parmi nous. Cette mode des robes longues nous vient d'Europe, où les jeunes filles communient plus tard que chez nous. Elle n'est nullement gracieuse pour nos mignonnes de dix ans.

La confirmation a lieu ordinairement le jour même de la première communion, dans l'après-midi. L'enfant porte sa toilette du matin. A la campagne, là où les enfants ne sont confirmés qu'un an ou deux après qu'ils ont communiqué pour la première fois, la toilette de la jeune confirmante doit être égale de simplicité à celles de ses compagnes communiantes.

JACQUELINE.

Adieu, mon enfant !

CONTE DE PREMIERE COMMUNION



DES années ont passé. Dans la petite maison de famille, si grande maintenant, je me retrouve seul.

J'ai parcouru la France au hasard des garnisons, accepté ce que le sort m'a dévolu ici-bas, toute la Destinée, et eu des luttes intimes où l'être se hausse, goûte le charme triste, indicible des sensations rares exacerbées par le rêve. Ainsi faisant j'ai appris durement non seulement mon métier de soldat et de chef, mais mon métier d'homme, d'être vaincu, condamné par la fatalité des origines premières. J'ai vérifié à mes dépens, connu largement cette lâcheté individuelle et cette lâcheté collective dont Alexandre Dumas fils a si bien écrit la tristesse dormante qu'elles laissent au fond des êtres honnêtes et délicats.

* * *

J'ai aimé... Pourquoi pas ? — J'ai fait comme les autres. Les seules choses bonnes de la vie je les ai voulues. Maintenant en le reposant silence de cette demeure je reviens les des efforts accomplis. Loin de la trop grande lueur du dehors, ici, comme en le recueillement des sanctuaires oubliés, je m'enferme en un passé qui fut le mien, — le nôtre, à Cousinette et à moi, — et pieusement je m'abandonne aux si lointains et si bleus souvenirs. Veillées d'hiver, soirées solitaires, heures d'extase et de foi, tous les débris de ma vie sont là, dressés à mon appel, surgis en le rayonnement d'un solennel ex-voto. C'était le temps où nous étions trois, deux enfants et une bonne grand-mère, tous les trois s'aimant fort bien !

Grand-mère dort maintenant là-bas, dans le petit cimetière de notre village. Quant à Cousinette, au chevet des malheureux, des abandonnés, des soldats souffrants, où elle porte la douceur de ses beaux yeux, le rayonnement chaste de son âme, on ne la connaît plus que sous le nom de soeur Marie des Anges. Dans la chambre blanche si modeste qu'elle habitait quand elle vivait parmi nous j'ai souvent, évoquant sa chère vision, prononcé ce nom aux sonorités lentes d'orgues invisibles, très idéales, mais jamais comme ce soir, le coeur tremblant, écoutant tomber les syllabes dans le grand silence de cette heure inoubliable, je n'ai connu tant d'émotion respectueuse et désolée.

C'est qu'à travers les meubles, dans les tiroirs, sur tous les objets épars qui furent sa vie, j'ai osé porter la main — ô le grave et langoureux pèlerinage de mon coeur ! — et sous la double tablette à secret du petit secrétaire Louis XV, un cadeau de moi, j'ai trouvé ces feuillets où sa grande écriture droite, sévère, limpide comme son âme fière et généreuse, a attiré de suite mes regards. Et j'ai lu ceci :

« Toute petite je l'ai aimé.

Quand je songe aux infinis détails de notre vie d'enfants, je me demande même si ce pauvre mot si couramment employé peut rendre toute ma pensée, si je ne dois pas dire : adoré. C'est réellement l'expression qui fera le mieux comprendre cette sorte d'affection que j'ai toujours eue pour ce grand garçon aux si douces manières qui me prenait sur ses genoux, me berçait et de sa belle voix grave, émue, me disait de si jolies choses. Comme un grand frère très bon il suivait ma vie, épiait chacun de mes pas, développait en moi tout ce que j'ai de noble et de sincère. On voyait que je représentais beaucoup plus à ses yeux que la petite fille espiègle et folle que j'étais. En lui, l'idée de la femme que je serais un jour me grandissait et ses façons en prenaient un respect touchant, une délicatesse de mère, une affection sérieuse et profonde dont je n'ai pas su alors toujours bien apprécier les actes les plus ordinaires, mais dont le souvenir me met au coeur une palpitation étrange, glisse au long des cils quelques larmes silencieuses qu'il ne verra jamais...

Allons, Cousinette, du courage !... Ne pleure pas. Il faut aller jusqu'au bout puisque tu as commencé.

... Et puis, ai-je jamais été pour lui autre chose réellement que l'amie d'enfance plus jeune, la pe-

tite cousine qu'il faut aimer, simplement parce que l'usage le veut ainsi, la petite poupée qu'on attife et promène avec orgueil ?... Qu'as-tu à répondre à cela, Cousinette ? — Rien... rien de très précis. Mon Dieu, c'est péché de vouloir trop approfondir les choses... cependant il me semble qu'au cours des années écoulées, en y regardant bien, je lui ai donné l'éveil de sensations plus fortes, que sans le vouloir j'ai eu mes instants de muette poésie, comme toutes les créatures, même les plus sacrifiées ici-bas.

Ainsi je me revois, par une après-midi ensoleillée, en robe blanche de première communiant, très sérieuse, très émue encore du grand acte accompli le matin, me promenant à son bras dans le parc. Grand-mère nous avait suivis quelque temps. Bientôt sous l'allée silencieuse, dans l'ombre verte légère qui nous enserrait tous les deux, nous nous retrouvâmes seuls. Je l'écoutais parler. Il me disait que la vie d'enfant était finie, qu'à partir de ce jour une orientation nouvelle de ma personnalité s'imposait, qu'en moi peu à peu allait se dé-

velopper une âme plus forte, âme de celle qui serait femme un jour. Etre femme !... Avec quel trouble cela me pénétrait !... Oui, je serai l'être qu'il évoquait à mes yeux, celle toute modeste qui vit dans l'ombre de la famille, celle qui est la joie de tous et qui console les chers êtres groupés autour d'elle.

Ah ! mon cher Jean, comme délicatement, en des mots purs et élevés vous m'avez éveillée à des devoirs nouveaux si grands ! Comme vous me l'avez donnée large et sereine cette vision bienfaisante du rôle que je dois prendre dans mon intérieur, hélas ! que j'aurais tant aimé !...

Parfois je levais les yeux vers lui. Alors, par crainte de m'avoir trop profondément touchée en les voyant songeurs, étonnés, il souriait et murmurait :

— N'aie pas peur, Cousinette... laisse aller le temps — et n'oublie pas ce que je te dis là.

Puis il se reprenait, achevait :

— Quelle petite femme délicieuse tu feras !

Ce qu'il m'a dit ce jour-là, il me semble l'entendre encore, et je constate que la métamorphose annoncée s'accomplit peu à peu telle qu'elle était prévue. Je me forçai d'abord à un maintien plus digne je m'astreignis à mille petits détails de notre vie commune. Je devins sérieuse. Je m'imposais des tâches, une foule de devoirs que je poursuivais scrupuleusement et puis, c'est vrai, je me voyais devenir tout autre. Sous les éclats de rire de Cousinette s'ébauchait la petite Cendron, celle qui, la dernière, devait se trouver au foyer abandonné, seule, sans sourires et sans chansons...

Tout en pensant au bien à faire, au mieux à édifier, mon pauvre Jean, vous avez négligé l'enfant. Pendant que vous lui donniez un caractère nouveau, façonnez l'âme, avez-vous pensé un seul instant au coeur de la jeune fille ? Ce qu'il advint devait se prévoir. Le but rêvé, de quel nom le parer ? quelle forme lui donner ? Vers qui tout naturellement s'exhaleraient ces tendresses secrètes, inquiètes, qui naissent en moi parfois avec tant de violence que j'en gardais des langueurs pleins les yeux, des tristesses dont s'alarmait grand-mère...

— Tu n'es pas malade, petite ?

Quand elle me voyait trop absorbée en quelque ouvrage, devinant une simple contenance :

— A quoi rêves-tu, mon enfant ?

Et ses bons yeux semblaient me dire :

— Tu es trop jeune encore... Ne rêve pas... Cela fait tant souffrir !

Oui, vers qui monteraient tous ces efforts, se précipiterait l'idée, s'affermirait le désir, s'orienterait mon âme si ce n'est vers vous vous... mon cher Jean ?... Ah ! comme rien qu'à l'écrire, ce nom,

mon pauvre coeur se serre, comme ma main tremble !... Mes yeux se voilent... Allons, Cousinette, courage !... Ne pleure pas... Où donc en étais-je ? Je me passionnai pour l'étude.

Jean me paraissait tellement au-dessus de moi, si instruit, et Cousinette si ignorante, que j'eus un soir cette perception très nette, très cruelle, qu'il n'aimerait jamais qu'une femme digne de lui et non la petite sotte que j'étais malgré tout mon coeur tendu vers lui. Alors je résolus de lutter. Je passais des nuits à travailler, car grand-mère ne voulait pas me voir trop longtemps dans mes livres pendant le jour.

Quand il était là nous parlions poésie, histoire, littérature, grands maîtres. Il m'élevait sans cesse au-dessus de moi-même, m'entraînait à sa suite, me créait une atmosphère nouvelle, des horizons larges, merveilleux où des apothéoses étincelaient. Ah ! le bon temps où chaque jour apportait sa pierre à l'édifice, où le rêve s'affermissait dans les beautés découvertes !

* * *

J'ai passé mes examens. J'ai là tous mes parchemins roulés ensemble, errant au fond d'un tiroir. Le dernier conquis, il y eut grande fête. Grand-mère donna un dîner. On y vint des environs, et au dessert le plus vieil ami de la famille fit un discours. Quant à moi, une fois les lumières éteintes, quand je me suis retrouvée seule en ma chambre, agenouillée, pour faire ma prière devant le portrait de ma chère maman, j'ai été prise d'une crise de larmes. Oui, j'ai pleuré, ayant subitement peur, une très cruelle détresse.

Très faible, j'ai dit, joignant les mains :

— Qu'il soit heureux, mon Dieu... et pour moi... que votre volonté soit faite !

A quoi bon rappeler d'autres incidents. J'ai assez pleuré, étalé ma faiblesse, ma dernière... Dieu seul verra les autres.

Il m'en coûtera beaucoup de quitter tout ce qui m'entoure, ces choses que j'aime parce que d'autres qui ne sont plus et nous ont aimés tout petits les ont maniées et soignées en pensant à nous. Mais je ne peux plus vivre au milieu de sa pensée constante qui me heurte et me brise. Et puis, il me l'a appris, toute existence ici-bas, même la plus chétive, a un but dans la vie, des devoirs à remplir, du bien à faire... Adieu, Jean, mon cher Jean !...

Vous n'avez pas pensé que cette affection naïve d'enfant pourrait un jour se développer, s'épanouir en une tendresse plus vivante, plus forte. Au moment de me séparer du monde, croyez que je ne vous en veux pas. Il y a des choses qu'on ne force pas. Le rêve de la fiancée doit éclore librement comme les plantes rares en la tiédeur des serres...

Maintenant Cousinette s'en va... est partie... n'est plus !

Je m'efforcerais d'être, je vous le jure, dans ma nouvelle existence, la femme forte et miséricordieuse que vous avez voulu créer en moi. Je n'ai eu ni foyer, ni famille, ni amour... et j'irai parler de joies, d'espoirs à d'autres plus déshérités, plus éprouvés que moi. En aurai-je toujours la force ? Il le faut.

Mais j'espère que Dieu, qui voit toute chose, ne m'épargnera pas les épreuves pour cela, car je lui offre d'avance, et de grand coeur, comme je le ferai chaque jour en une ardente prière pour vous, mon cher Jean,

pour vous... et celle que vous aimerez, celle qui entrera à votre bras dans cette demeure, ayant un vague émoi à remuer toutes ces poussières et ces silences de nos chers morts, qui passera dans cette chambre blanche de jeune fille où Cousinette est morte pour avoir trop rêvé...

Où suis-je ?

Je pleure comme un enfant...

A la maison-mère de l'Ordre on m'a dit qu'elle avait été à la Réunion, puis à Madagascar. Et puis, c'est tout...

O la torture horrible, le crucifiement de tout ce qui peut palpiter et souffrir en moi !...

Soeur Marie des Anges, chère petite martyre bien-aimée, vous dont l'âme sereine et forte m'écoute, suivant votre promesse dernière, ayez pitié !... pitié de tous les malheureux, de tous les misérables sans en excepter un seul. — un seul ! — de peur que je sois celui-là...

JEAN SAINT-YVES.



Il me disait que la vie d'enfant était finie.



.. Elle prie pour moi... moi qui ai fait ça...

Croquis de voyage

d'Alger à Québec



LA-BAS, Alger disparaît dans la brume toujours grandissante qui s'élève de la mer bleue... Il est cinq heures du soir. En ce temps d'automne, c'est l'heure où, aux rayons du soleil couchant succède la

tremblante clarté des gaz... et à mesure que notre masse noire s'enfonce à l'horizon, Alger ne nous apparaît plus que comme un immense rayonnement de clartés boréales... Alger ! la vision de la cité blanche qui vient de disparaître est encore bien vivante en moi... Alger ! avec son brouhaha indésirable, son monde affairé, se heurtant dans différents costumes, depuis le complet "up to date" du jeune sportman jusqu'au sale burnous du montagnard Kabyle perché sur sa bourrique. Tout ce peuple s'interpellant dans des langues impossibles ; au milieu du bruit assourdissant des charriots, des fiacres et des omnibus roulant sur la chaussée pavée. Alger !... Octobre, le mois des crépuscules embrumés que traversent des sanglots, le mois des buissons dépouillés, le mois d'agonie où les grands arbres grelottent aux fraîcheurs de l'aurore, où les nids violés font de rondes taches dans l'entrelacement violet des branches nues... octobre pourtant, partout accompli son œuvre. A Alger, c'est l'éternel mai... Hier encore, de la chambre de mon hôtel, tout près du parc Bresson, j'avais la douce sensation du soleil entrant par la fenêtre, en ondes tièdes. Des mouches bourdonnaient et se heurtaient aux plis des rideaux... les branches des tilleuls et des palmiers, au dehors, dans le parc s'agitent comme des éventails qui bouchent l'horizon... les appels amoureux des oiseaux vibrent sous les feuilles. L'air est doux, trempé comme les fraîcheurs de l'aube... Alger ! et tandis que le vaisseau fuit maintenant dans la nuit scintillante, je plonge plus loin, sur cette terre merveilleuse et étrange d'Afrique, mon regard éperdu. Et, dans mon beau rêve, je vois les montagnes bleues et vertes disparaître par delà toits et collines, vaguement ensevelies dans les pâleurs bleutées du ciel... Puis cette plaine qui se déroule comme une mer profonde, c'est l'infini des sables. C'est la terre rougeâtre et terne sur laquelle se détachent comme des îles de vertes oasis, tandis que de longues bandes sablonneuses semblent les grèves endormies d'un rivage inconnu. Cette surface unie qui s'en va jusqu'à la ligne violette ou noire de l'horizon, est-ce la terre encore ?... Est-ce de l'eau ?... et voici des forêts de palmiers qui balancent lentement leurs hautes cimes empanachées au vent rafraîchi du soir.

Mais, en effet, la brise fraîchit. Les petites lames de fond qui viennent clapper aux flancs de notre "Djurjura" m'avertissent que je suis au milieu d'une autre immensité. La Méditerranée ! Merci aux petites lames de fond... je suis bel et bien sur la mer que Veillot appelait : "la mer des idées, de la civilisation et des arts, la mer épique".

Bref, c'est un sujet épuisé qu'un voyage sur ces flots azurés ; rien à signaler du reste ; pas la plus petite barque, pas le moindre navire à l'horizon. Et silence profond ; les preux Romains et "les lurons de Carthage" ne se reconnaîtraient plus sur ce champ de leurs exploits. Et si ce n'eût été les bêlements plaintifs et étouffés des dix-huit cents moutons renfermés dans les flancs du navire, les sons fêlés de la cloche du bord et les sifflements irréguliers de la brise dans les cordages, je me serais cru, durant toute la traversée, bercé par le silence des grèves endormies.

Donc, après une heureuse traversée de vingt-huit heures, en bon état, je me trouvai, un beau matin, sur les quais de Marseille... hum ! quelqu'un a déjà osé dire : de Marseille "odorante". Je lui laisse toute la responsabilité du mot. Pour ma part, je ne le risque pas, et je dis : de Marseille, tout court. Que voulez-vous, on a ses scrupules. Je dirai bien : "Alger la blanche", ou "la bien gardée" ; Carthage "la grande" abstraction faite du petit mensonge

que l'on ferait en ajoutant aujourd'hui cette épithète à la ville déchue d'Annibal ; Rome "l'invincible" ; Paris... tout ce que vous voudrez ; mais Marseille "l'odorante" !... Très bien si vous trouvez "odorantes" les senteurs du poisson, des moules, des marons cuits, de la friture et de la bouillabaisse...

Durant l'aller de mon voyage, j'avais déjà eu l'occasion de passer six jours à Marseille. Je passe une journée au retour.

Sur Marseille, il y aurait tant à dire qu'il vaut mieux, je crois, n'en rien dire du tout.

Pourtant, dans cette ville il y a de si belles choses que je ne puis, vraiment, m'abstenir d'en signaler quelques-unes.

Ce dont tout le monde a entendu parler et que l'on voit, en premier lieu, c'est l'imposante église Notre-Dame de la Garde, la Sainte-Anne de Beauré des navigateurs méditerranéens, qui domine toute la ville et d'où le panorama est incomparable.

A signaler encore le Palais de Longchamps qui, dit-on, avec l'Opéra de Paris, est regardé comme l'un des plus magnifiques monuments élevés dans



Le quai d'Alger, près de la gare

le cours du dernier siècle et qui contient un très intéressant musée. Inutile de dire que Marseille possède aussi sa Bourse, sa Chambre de Commerce, son Hôtel des Postes. Je n'oublierai pas, non plus, le Pharo, l'abbaye de Saint-Victor, la Major dont l'intérieur est décoré de la plus merveilleuse façon et qui font l'admiration du visiteur. Et que d'autres choses encore : les splendides grèves du Prado et de la Corniche. Il y aurait bien encore à signaler les grèves des débardeurs et de tous les employés du port, mais n'en parlons pas, elles sont finies, bien finies, paraît-il.

Et la Cannebière ? Troun de l'air ! j'allais la passer sous silence : un vrai boulevard parisien bordé de ses luxueux édifices et de ses brillants ca-



Famille de Maures, à Alger

fés ; belle et originale avec, au bout, la forêt de mâts que bercent les eaux du Vieux Port...

Mais, adieu Marseille ; valait-il bien la peine de dire que je n'en parlerais pas.

Bien entendu, quand on est à Marseille et que l'on veut se rendre de là à Paris, c'est le P. L. M. qu'il faut prendre : c'est-à-dire le chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée qui doit nous conduire à la Ville-Lumière. C'est ce que je fais en versant consciencieusement les 42 francs qui me mettront en possession du petit billet bleu sans lequel, jamais, avec la meilleure volonté du monde, je ne verrais Paris, à moins de me résigner à m'y rendre sur la "piste à Pataud".

Je n'ai pas besoin de dire que le chemin de fer Paris Lyon-Méditerranée est un des plus importants du monde, qu'il traverse de grands centres, qu'il est en communication avec les bateaux de tous les grands

ports du Vieux et du Nouveau Monde. C'est le cas, paraît-il, de tous les chemins de fer existants. Voir les prospectus...

Donc, comme je me rends à Paris, et directement, à 9 heures du soir, je suis commodément installé dans une boîte à surprise à quatre places : premier arrivé ; qui va suivre ?... Le cliquetis d'un sabre-baïonnette ne me laisse pas de doute, je vais me trouver en l'aimable et rassurante ou... peu rassurante compagnie d'un disciple de Mars : figure réjouie ; c'est un piou-piou d'Aix, en convalescence, il va voir maman, là-bas, en Bretagne...

Deux minutes : autre cliquetis, autre militaire. Le compartiment va donc se transformer en chambrée ? Celui-ci — le 2ème militaire — a bien soin de nous avertir en entrant qu'il arrive, ni plus ni moins, du Tonkin... Il me fait passablement l'effet de Chapuzot arrivant de Madagascar ; il soutient, en effet, durant tout le voyage, le rôle de l'ineffable héros de Jean Drault.

Encore le quatrième, et nous pourrions afficher : complet. Il ne tarde pas ; un vulgaire pékin cette fois, figure des moins belliqueuses. Quelque commis de magasin, garçon de café ou employé d'administration, je crois ? En France, qui n'est pas employé d'administration ?...

Voyageurs pour Paris, en voiturre ! chante un employé de l'administration du chemin de fer.

Un coup de sifflet strident, et la machine s'ébranle... et nous emporte là-bas, en déployant derrière elle son long panache de fumée.

Il est maintenant dix heures du soir. La lune éclaire blafardement la campagne, estompant les arbres dans une lumière fine et crue ; et le paysage qui tremblote dans le cadre de la portière se déroule comme un long ruban de cinématographe. De temps en temps, un nuage passe sur la lune, engraisillant les choses... Des lumières brillent aux fenêtres des maisons qui bordent le chemin de fer, d'autres passent vite... pendant que le bruit de ferraille du train traversant un pont semble donner plus de vitesse encore au monstre de fer qui court vers Paris.

Dans la boîte, silence complet à présent. Le piou-piou nous a parlé de la caserne ; des commandements que scandent la voix rude des galonnés, des cris des sous-offs... Grâce à Chapuzot, nous savons maintenant notre Tonkin sur le bout du doigt. Il rêve qu'il est en Corée, au pays du Matin-Calme. Gare ! pauvres Japonais... Le commis, le garçon, ou l'employé d'administration s'est endormi, lui aussi du sommeil du juste, après m'avoir demandé, entre autres choses, si je savais l'anglais, me disant qu'il avait grand besoin d'apprendre cette douce langue d'Albion, que c'est indispensable pour... tout le monde, et, là-dessus, me demande comment on dit : oui et je vous remercie en anglais ?... "Yes... I thank you... thank's"...

Et puis, pour ma part aussi : "good night" !... je m'endors, et, aux conversations succèdent des ronflements de chantres honnêtes.....

Un arrêt du train me réveille bientôt. C'est Avignon.

En plein jour, je me casserais le cou dans la portière, pour essayer de voir, quand même de loin, l'antique cité des Papes ; voir au moins le fameux palais... le légendaire pont de Benezet, le pont "Where they dance round dances".

Sur le pont d'Avignon,
Tout le monde y passe.

Nous y passons probablement comme les autres et je me tourne sur un autre côté.

(A suivre)

D. P.

Lowell—“ La Ville aux Fuseaux ”



VANT tout, Lowell est un des centres canadiens de la Nouvelle-Angleterre, franchement patriotique, au point de vue canado-américain.

Nos premiers compatriotes à aller s'y établir, il y a déjà une quarantaine d'années, ont eu de grandes difficultés à surmonter, et les rares survivants de cette immigration première ont eu raison de se féliciter de leur esprit de persévérance et d'entreprise, car Lowell peut être

aujourd'hui avantageusement comparée à Fall-River, Woonsocket, Manchester, Worcester et autres centres franco-américains de la Nouvelle-Angleterre.

L'histoire rapporte qu'en 1652, une vingtaine de personnes de Wolbrun et de Concord présentèrent à la législature du Massachusetts, — appelée alors, comme aujourd'hui, la “General Court”, — une requête pour obtenir la permission d'examiner un certain terrain “partant de la rivière Merrimack, et un bras de terre près de la rivière Concord, s'étendant au sud et à l'ouest de ladite rivière sur une étendue de six milles carrés.” La plantation ainsi décrite fut accordée le 18 mai 1653; ce dut être là l'origine de Lowell.

Lowell a obtenu son indépendance municipale le 1er mars 1826. Le village comptait alors deux mille habitants.

Dix années plus tard, le village devint ville, et le 1er avril 1836, le gouverneur Everett signa sa charte municipale. C'était la troisième ville de l'Etat, venant après Boston, érigée en ville en 1822, et après Salem, admise au rang de cité une semaine seulement avant Lowell.

Francis Cobot Lowell, dont cette ville porte le nom, est né à Newburyport le 7 avril 1775; il est mort le 10 août 1817. Il fit beaucoup pour le développement de l'industrie du coton. D'après les statistiques recueillies, Lowell n'a probablement jamais vu le territoire où s'élève la ville qui porte son nom. De fait, toutes



LE RÉV. P. GARIN
Fondateur de la paroisse canadienne de Lowell

les autorités de l'époque s'accordent à dire que “Lowell n'a jamais vu Lowell”.

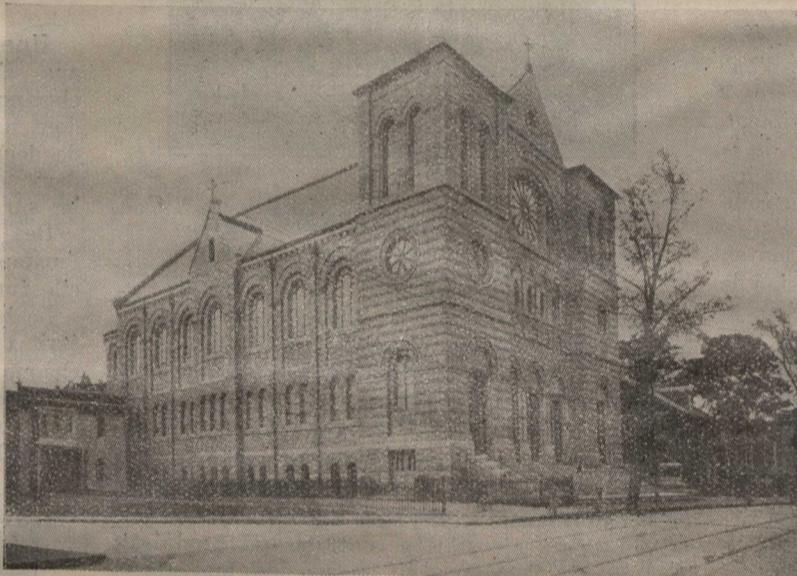
Lowell est aujourd'hui une ville florissante et populeuse. D'après le dernier recensement officiel, sa population était d'environ quatre-vingt-quinze

mille âmes. Les propriétés foncières y sont évaluées à plus de \$70,000,000.

Il est bon de remarquer ici que nos compatriotes ont leur bonne part des taxes immobilières à payer, et que le chiffre de la population canadienne varie de vingt à vingt-cinq mille.

Le développement de Lowell a été tellement merveilleux depuis sa fondation, que bien téméraire serait celui qui entreprendrait de prédire ce que lui réserve un avenir plus ou moins rapproché. Dans le dernier quart de siècle, sa population et sa richesse ont augmenté de plus de cent pour cent. La bonne ville de Lowell a su prouver la vérité de la devise qu'on lui a donnée: “Art is the handmaid of human good.”

La position de Lowell est unique parmi les centres manufacturiers des Etats-Unis. On l'a surnommée à bon droit la “Ville aux Fuseaux”, car, bien que l'importance proportionnée de la manufacture textile comparée à la vie industrielle de la municipalité, prise en son ensemble, ait diminué d'une manière remarquable pendant le dernier quart de siècle, au fur et à mesure que les autres industries sont venues s'y établir, ce fut à Lowell que le coton fut en premier lieu manufacturé sur ce continent, d'une manière systématique, et, sur une assez vaste échelle. Il est vrai que, si l'on veut être plus précis sur ce point, c'est bien Waltham qui a été la scène des premiers travaux des hommes qui ont plus tard fondé Lowell; mais cette entreprise de Waltham doit être considérée plutôt comme un essai comparée aux efforts plus sérieux faits quelques années plus tard à Lowell.



Rue Merrimack, l'église St-Jean Baptiste

Lowell a toujours tenu la tête comme centre manufacturier. Ce sont les filatures qui l'ont créée, qui l'ont fait grandir graduellement et qui sont encore aujourd'hui la base de sa prospérité remarquable, et le gage de son développement et de son progrès.

La paroisse canadienne de Lowell date du mois d'avril 1868. On ne comptait alors qu'environ 1200 Canadiens, mais aujourd'hui il y en a au delà de 20,000.

Trente-sept ans se sont écoulés depuis l'arrivée du fondateur, le Rév. Père Garin, O.M.I; trente-sept années de labeurs incessants de la part de ces prêtres, qui se dévouent à la cause tant nationale que religieuse de leurs concitoyens. Qu'en est-il résulté. L'étranger n'a qu'à visiter les églises et les écoles, qu'à assister aux assemblées des diverses sociétés d'amusement ou de secours mutuel, pour se rendre compte du progrès étonnant qu'ont fait les Canadiens de Lowell.

Ce n'était pas assez de favoriser le culte si bien conservé des Canadiens, il fallait plus. Il fallait des institutions où les enfants pussent recevoir l'éducation, tant religieuse que profane, et conserver leur langue et leur foi. A cet effet, le couvent Saint-Joseph, rue Moody, fut construit en 1883. Les révérendes Soeurs-Grises de la Croix ont, depuis sa fondation, la charge des nombreuses élèves qui, répondant à l'appel de leurs pasteurs, remplissent les vingt classes que comprend ce couvent.

Sur la rue Merrimack, tout près de l'église Saint-Jean-Baptiste, s'élève un édifice majestueux, bâti en briques, avec splendide façade en pierre, et servant à l'enseignement des jeunes garçons cana-

diens. Fondé en 1891, et construit au coût de \$15,000, le collège Saint-Joseph est sous la direction des Frères Maristes. Plus de mille enfants suivent annuellement les cours de ce collège.



LE RÉV. P. JOSEPH CAMPEAU
Curé de Lowell

Nos compatriotes ont à Lowell un excellent journal, “L'Etoile”, publié tous les jours à huit pages, et qui leur fait honneur. Les propriétaires actuels sont MM. Maxime Lépine, Clovis Bélanger et Fred. Dupont, trois patriotes dévoués et convaincus.

Dans le commerce, mentionnons entre autres: MM. J.J. L. Chalifoux, qui s'est en vingt années amassé près d'un million; Parthenais Frères, aussi marchands de vêtements d'hommes; Elzéar H. Choquette, du Lowell One Price; Frank Ricard, bijoutier; H. Toupin, C. Roussin, P. Bourgeois, N. Brunelle, H. Turcotte, pharmaciens; Sam. Renaud, épicier en gros, rue Middlesex; Roy et O'Heir, merciers; Elie Delisle, P. Z. Hébert, Jos. Marin, Grégoire Frères et Wilfrid Cado-

rette, marchands de meubles; S. Marion, artiste-photographe; Alphonse Bibeault, entrepreneur en constructions; Jacques Boisvert, J. B. Penault, boulangers; F. L. Richard, L. P. Turcotte et A. Poissant, commerçants de liqueurs; Thomas Goyette et Philéas David, peintres décorateurs.

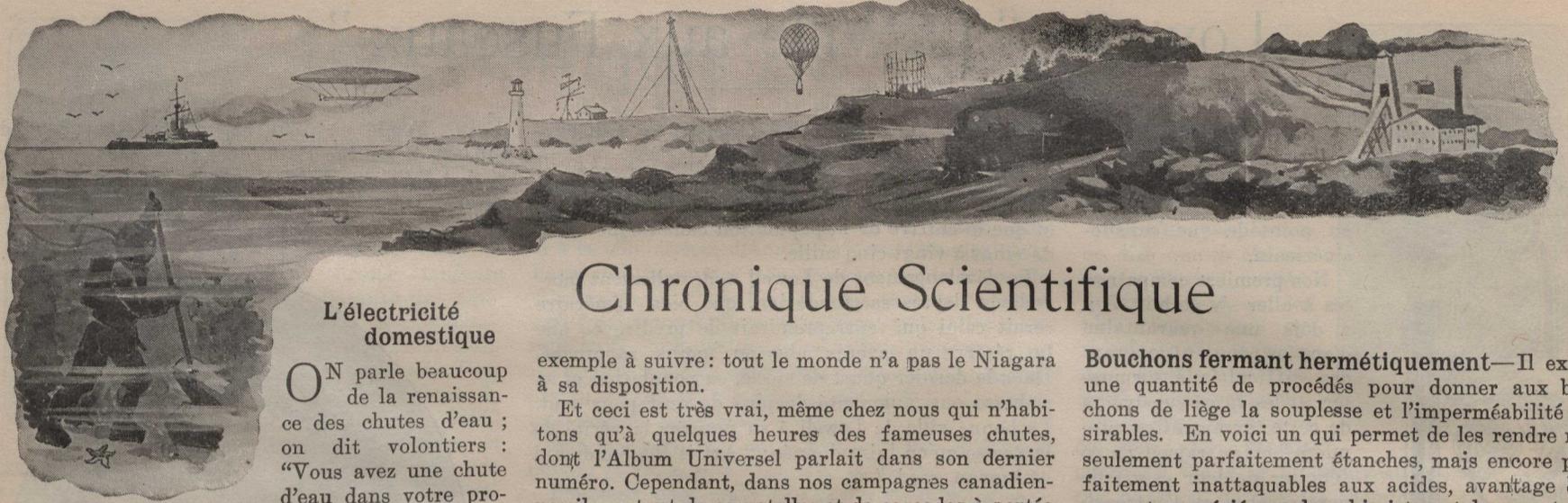
Il y a aussi quatre avocats canadiens distingués: MM. J. H. Emillet, P. L. Rivet, A. O. Hamel et A. Blazon; plus de vingt médecins canadiens et une foule d'autres compatriotes dans les différentes branches du commerce et de l'industrie.

Mentionnons aussi les sociétés de secours mutuels et de bienfaisance: la Société Saint-Jean-Baptiste, l'Union Saint-Joseph, l'Association Catholique, deux succursales des Artisans Canadiens-Français, deux Cours des Forestiers d'Amérique, les Forestiers Catholiques, le Royal Arcanum, le Cercle d'Youville, l'Association Notre-Dame de Bonsecours.

Clubs d'amusements: Choeur Rossini, Cercle Albani, Club Fleur de Lis, Club Richelieu, Club Passe-Temps, Club Papineau, La Matinée, Citoyens Américains, Club Social de Pawtucketville, Club Frontenac, etc., etc.

Nos compatriotes de Lowell ont cru devoir, dès les premiers temps de la colonie, se faire naturaliser citoyens américains, dans le but de se protéger et, au besoin, de mieux défendre leurs droits.

Somme toute, les Canadiens de Lowell vivent heureux et prospères, unis par les liens du véritable patriotisme, et, catholiques pratiquants, ils font honneur à notre race en restant fidèles à la vieille devise: “Notre foi, notre langue et nos droits”.



L'électricité domestique

ON parle beaucoup de la renaissance des chutes d'eau ; on dit volontiers : "Vous avez une chute d'eau dans votre pro-

priété, eh ! bien, vous avez économiquement à votre disposition la force et la lumière !"

Assurément ! Mais, comment installer cela ? N'est-ce pas chose fort malaisée que de devenir ainsi électricien et de faire, en quelque sorte, "du courant électrique" comme le M. Jourdain de Molière faisait de la prose, sans le savoir ?

Il y a mieux à faire pour convaincre les innombrables intéressés que de discourir : cela consiste à prêcher d'exemple. C'est ce qu'a fait un aimable vulgarisateur, M. Bresson, habitant à Chandai, dans le département de l'Orne. Et comme il n'a aucunement l'intention de tirer un profit extérieur de sa petite installation, il nous a gracieusement autorisé à la décrire comme exemple, car il s'en déclare fort satisfait, dit M. Max de Nansouty.

Parmi les innombrables chutes d'eau inutilisées, ou abandonnées, du département de l'Orne, M. Bresson en possédait une dans son habitation, avec une vieille roue hydraulique pouvant fournir environ dix chevaux.

Il a capté cinq chevaux sur ses dix au moyen d'une turbine hydraulique à axe vertical et d'une petite machine dynamo électrique de 17 ampères à 120 volts. Cela tient dans un tout petit bâtiment, et le jardinier n'a qu'à tourner la manivelle de la turbine pour lâcher deux, trois ou cinq chevaux hydrauliques dans la dynamo où ils vont tourner comme des écureuils dans leur cage.

Le courant électrique produit est mené, au moyen de fils, à 300 pieds de distance... dans la cuisine de l'habitation. Là est le tableau de distribution, et



L'électricité, au moyen d'une petite transmission, scie la provision de bois de chauffage : elle fait aussi le beurre, presse les pommes à cidre, et permet de faire la cuisine électrique.

c'est la cuisinière de M. Bresson qui est l'électricienne de ce séjour.

Il en sort, tout d'abord, le courant nécessaire pour bien éclairer toute l'habitation et ses dépendances. Il y a des lampes à incandescence fixes, mais il y en a aussi de mobiles, installées sur de vieilles lampes et des candélabres hors d'usage, même sur des bouteilles vides. Veut-on éclairer le couloir, la cave, le grenier ? On relie la lampe portative à la prise de courant dans le mur, et voilà la lumière. Rien de plus original que cette lampisterie de M. Bresson. Il fait aussi travailler son électricité. C'est elle qui fabrique le beurre, qui scie le bois de chauffage, et qui presse les pommes à cidre lors de la récolte. Dame ! On est dans le département de l'Orne, et le cidre y est bon.

L'essentiel à noter, puisque c'est un exemple que nous voulons citer, c'est que toute cette petite installation a été faite par des ouvriers quelconques, qu'elle est mise en oeuvre par un jardinier et par une cuisinière, et que son auteur n'a jamais eu aucun accident ni même aucune difficulté de fonctionnement. Une petite batterie d'accumulateurs électriques lui permet, d'ailleurs, de laisser de temps à autre, la turbine hydraulique se reposer.

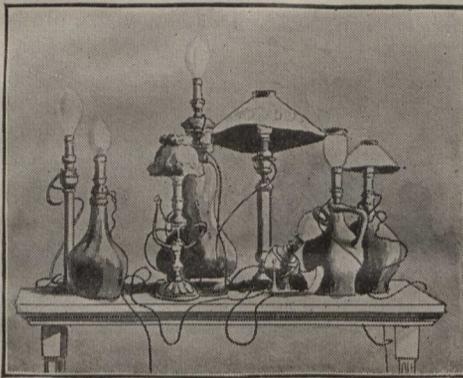
Pour un grand nombre de propriétaires de petites chutes d'eau, c'est un agréable et excellent

exemple à suivre : tout le monde n'a pas le Niagara à sa disposition.

Et ceci est très vrai, même chez nous qui n'habitons qu'à quelques heures des fameuses chutes, dont l'Album Universel parlait dans son dernier numéro. Cependant, dans nos campagnes canadiennes il y a tant de cascades et de cascades à portée des fermes, et que l'on n'utilise pas, qu'il nous a semblé intéressant de donner publication aux notes ci-dessus ; dans l'espoir qu'elles pourront donner à quelques-uns de nos lecteurs l'idée d'asservir à merveilleuse fée électricité.

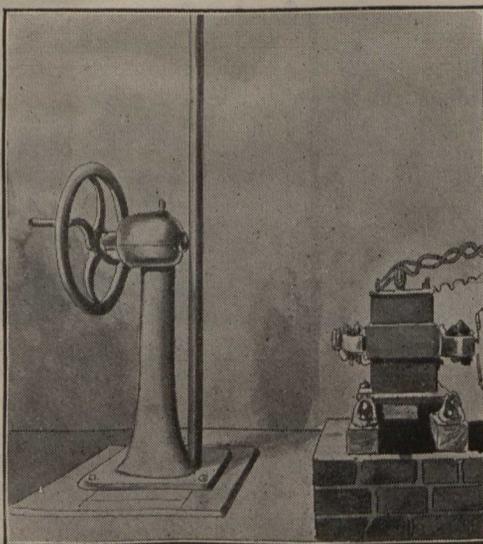


Les gaz des hauts fourneaux et les stations centrales électriques. — On a souvent montré tout le parti avantageux que l'on sait maintenant tirer, à l'intérieur des gran-



La lampisterie électrique de l'habitation. Tout est utilisé au moyen de lampes à incandescence, vieilles lampes à huile, chandeliers hors d'usage, même de simples bouteilles vides.

des usines métallurgiques, des gaz ci-devant "perdus" des hauts fourneaux : on s'est aperçu convenablement épurés, ces gaz peuvent alimenter des moteurs tonnants fournissant la force motrice dans les diverses parties des usines. Mais souvent les hauts fourneaux sont assez importants pour débiter plus de gaz qu'il n'en faut pour les besoins intérieurs des établissements métallurgiques dont ils dépendent. Et l'on s'est dit qu'alors on pourrait complètement utiliser ces sous-produits en installant une vraie station centrale, qui produirait de l'énergie électrique au moyen de moteurs et d'une installation convenable, et la vendrait dans toute la région environnant les usines. C'est l'idée qu'on vient de réaliser aux usines d'Ilse, en Allemagne, situées au coeur d'une région où abondent les usines, les établissements métallurgiques divers et où l'on trouve aussi la ville de Peine, qui ne pouvait manquer de fournir des consommations de courant électrique. On a donc créé une station



La petite usine hydro-électrique : à gauche le volant au moyen duquel on donne l'eau à la turbine, qui produit la force motrice ; à droite, la petite machine dynamo-électrique qui va répandre dans toute l'habitation la force et la lumière.

centrale d'une puissance qui est actuellement de 6,000 chevaux, et qui pourra être ultérieurement portée à 12,000 chevaux ; cette station comporte uniquement des moteurs à gaz à 2 cylindres, alimentés par les gaz des hauts fourneaux.

Bouchons fermant hermétiquement. — Il existe une quantité de procédés pour donner aux bouchons de liège la souplesse et l'imperméabilité désirables. En voici un qui permet de les rendre non seulement parfaitement étanches, mais encore parfaitement inattaquables aux acides, avantage largement apprécié par les chimistes et les amateurs photographes. Après avoir choisi de bons bouchons de liège, on les plonge pendant quelques heures dans une solution de 15 grammes de gélatine ou de colle ordinaire et de 21 grammes de glycérine pour un demi-litre d'eau ; la solution est chauffée à 44-48° centigrades. Après avoir retiré les bouchons, on les fait sécher à l'ombre. Ils sont alors parfaitement étanches. Pour leur donner la seconde qualité, c'est-à-dire leur permettre de résister aux acides, on les baigne dans une mixture de vaseline (2 parties) et de paraffine (7 parties) chauffée à 40°. On pourrait toutefois, il semble, supprimer cette seconde opération en ajoutant à la solution de glycérine-gélatine un peu de bichromate d'ammoniaque et en exposant à la lumière les bouchons ainsi traités. La glycérine bichromatée, une fois exposée, étant insoluble dans l'eau chaude et demeurant inattaquée par les acides, on aurait d'excellents bouchons pour les laboratoires.

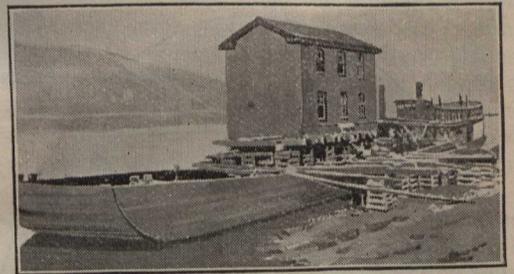


Une maison transportée par eau. — C'est aux Etats-Unis, sur l'Hudson, tout près de chez nous, que s'est opéré l'étrange transbordement dont nous publions la photographie. Une maison de deux étages, vieille de soixante ans et pesant deux cents tonnes, a fait un voyage de quatre milles sur un bateau.

Des difficultés sans nombre s'élevèrent, depuis l'instant où la maison fut soulevée jusqu'à celui où elle fut placée sur ses nouvelles fondations.

La bande de terre qui la séparait de la rivière était à ce point marécageuse qu'on craignait, à chaque minute, un effondrement.

Lorsque la maison fut assujettie sur l'embarcation, un torrent violent enraya la marche et il fallut alléger des pièces les plus lourdes.



Une maison voyageuse

Enfin, le courant étant devenu moins intense, on put mener à bonne fin cette périlleuse traversée, et après bien des efforts dont nous abrégons le détail, la maison voyageuse fut triomphalement placée sur ses bases nouvelles.



L'industrie du corindon au Canada. — Le corindon minéralogique tend à prendre, comme matière usante et polissante, la place de l'émeri commercial, qui, dans la pratique, renferme souvent une forte proportion de magnétite. On exploite, de puis 1900, au Canada, dans l'est de la province d'Ontario, des filons minces de syénites et anorthosites à corindon, dans lesquels les cristaux de corindon peuvent atteindre un décimètre cube. La production a été de 351 tonnes en 1901, 697 en 1902 et 1000 en 1903.



Meubles d'acier. — Dans leur désir de prévenir les incendies qui ravagent parfois de façon si terrible leurs grandes agglomérations, nos voisins et nous-mêmes cherchons à supprimer tout aliment au feu dans l'intérieur des bâtiments : et c'est ainsi qu'on vient de commander, pour une série d'édifices officiels de Washington et d'une ville du Massachusetts, un nombre considérable de meubles d'acier, tables, pupitres, casiers, bibliothèque, bureaux de toute espèce, tables de dactylographes, armoires, etc.

Nos Figaros Canadiens

L'ART de raser les autres, physiquement, remonte à la plus haute antiquité, et l'on peut dire que depuis lors, les "Figaros" sont et furent en honneur sur notre planète. Et la raison en est que les races humaines, plus ou moins barbues, plus ou moins chevelues, ont éprouvé un secret plaisir à cultiver les innombrables fils soyeux et ténus dont la nature a orné les têtes et les mentons des fils d'Adam.



La tonte

Sans doute les méthodes, les outils ont varié suivant les différentes époques, et chez les divers peuples de l'univers et en ce point, comme en chiffons, la mode fut, dans l'antiquité comme de nos jours, sujette aux variations du caprice ; mais il est un fait certain, c'est que le rasoir en coquillage, en fer ou en pur acier ne s'est pas toujours promené avec complaisance sur la figure des hommes ni les ciseaux sur leur chef chevelu.

Quant à l'épilation nous aurons peut-être l'occasion de vous en dire un mot, un jour ou l'autre.

Du reste, cette délicate opération du rasoir n'est pas indifférente quant au caractère comme un vain peuple se l'imagine, car, selon Eterne, les idées d'un auteur qui s'est fait la barbe différent essentiellement de celles qu'il avait auparavant. Ne riez pas : rien n'est plus vrai. En voulez-vous une preuve péremptoire ? Voici : Un quidam quelconque est-il aux mains des sombres furies, qu'il se rase ou se fasse raser et je vous garantis que toute sa colère s'écroulera dans le plat à barbe. Et puis, ne voit-on pas aussi tous les jours certains individus absolument calmes, maîtres d'eux-mêmes devenir à peu près enragés après avoir subi les caresses plus ou moins tendres du rasoir.

Ah ! pourquoi les belles-mères ne sont-elles point barbues ?

* * *

Les Egyptiens, à une époque très reculée, ne portaient ni barbe, ni cheveux, et nombre de papyrus trouvés dans les sarcophages des momies ou autres lieux, mentionnent les barbiers.

Chez les antiques nations de l'Orient, chez les Chaldéens, les Assyriens, les Hébreux, parmi les philosophes de l'Inde, de la Grèce, le culte de la barbe fut très en honneur. Chez eux, cependant, le vaporisateur était inconnu.

Les Persans eux ne se coupaient la barbe que sur le menton. Les Romains n'avaient-ils pas leurs "tonsores" pour les raser fort proprement et habilement et l'histoire rapporte que l'odieux Caligula, craignant de se voir couper la gorge par son barbier, se faisait brûler la barbe avec des coquilles de noix rougies au feu.

Pindare le poète lyrique par excellence, le prince des poètes grecs, qui vivait en l'an 550 avant Jésus - Christ, n'a-t-il pas écrit quelque part que le barbier est une chose de tous points excellente mais pas fort estimée, sans doute parce qu'elle est trop commune.

Chez nos ancêtres les Gaulois, la mode sur ce point fut assez capricieuse ; et nous voyons dans l'histoire que chez les Francs, portant moustache, la chevelure longue était le signe distinctif de la royauté. (Rois chevelus).

Les Turcs de nos jours, comme les Chinois de temps immémorial, se rasent la figure et une partie de la tête, sur le sommet de laquelle croît plus ou moins longue une touffe de cheveux qui après leur mort, leur procurera la douce béatitude de se sentir enlever vers les régions paradisiaques.



Un figaro à l'œuvre

Au VI^e siècle l'histoire nous dit qu'une nouvelle manière de porter la barbe fut introduite à la cour de France : les poils du menton se taillèrent en pointe et les favoris encadrèrent le visage.

* * *

Mais parlons des manipulations faciales auxquelles on est soumis de nos jours, si l'on entre dans un salon de barbier.

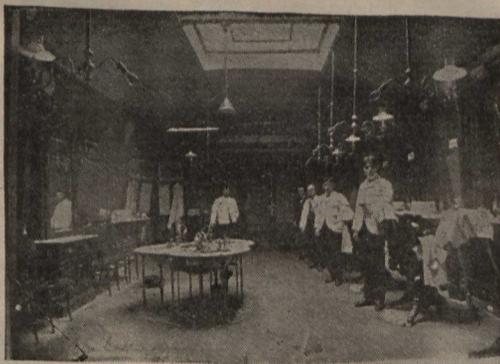
Hâtons-nous de dire que les nouveaux procédés de massage du visage mis en vigueur actuellement, tant en Europe qu'en Amérique, en souvenir des préceptes de Ninon de Lenclos, laissent loin derrière eux les massages primitifs. Déjà l'électricité, en cela comme en bien d'autres choses, menace de jouer un rôle prépondérant dans les somptueux salons de nos barbiers modernes, à la plus grande satisfaction du sexe barbu.

Ajoutons, pour terminer cette étude forcément restreinte, quelques mots sur le soin des cheveux.

L'entretien de la tête, la propreté des cheveux, appartiennent à l'hygiène la plus élémentaire, et leur négligence est une source de désordres, de maladies plus ou moins graves, plus ou moins repoussantes. Ici, plus qu'ailleurs peut-être, la coquetterie joue un rôle des plus bienfaisants, chez la femme surtout.

Quant aux hommes d'affaires qui, non contents de se soumettre aux lois de la plus stricte propreté, ont recours aux mille petits artifices de toilette pour faire leur cour au beau sexe, je n'en dis rien, de crainte d'en dire trop ou trop peu.

Existe-t-il au Canada une mode pour la coupe des cheveux ? Oui et non, car c'est le caprice de chacun qui fait la mode. Cependant, vous entendrez parler de coupe à la "française", à l'américaine, à l'anglaise... et même, encore de nos jours, à la Pompadour..., oui, à la Pompadour !... Vous savez, cette coupe qui vous retrousse les cheveux et donne à votre tête la physionomie d'une brosse "sui generis" ou celle d'un porc-épic. Ah ! combien il serait plus naturel, ce me semble, de tailler, chez



Un salon de barbier

nous, barbe et cheveux à la mode canadienne !

—Mais elle n'existe pas, cette mode !...

—Messieurs nos barbiers, inventez-la.

* * *

Si nous considérons un instant l'évolution de la barbe, des barbiers au Canada, de leurs instruments et des divers accessoires que demande le noble état de raser les autres, nous constatons avec satisfaction, que cette évolution a eu pour résultat l'agrément, le bien-être, le bonheur des citoyens.

On ne songe guère au simple tabouret ou à la grossière chaise en bois des temps passés, quand on se voit mollement installé dans un luxueux fauteuil à bascule et à pivot, sur lequel on peut, si le besoin s'en fait sentir, se livrer aux délices d'une

somnolence bienfaisante, sous les ciseaux ou le rasoir de l'opérateur.

Les grossiers savons d'antan ont cédé la place à la savonnette parfumée à l'iris, à la violette, et cette dernière s'est vue détrôner à son tour par la poudre impalpable, moussant presque instantanément au contact d'un blaireau qui ne laisse plus rien à désirer sous le rapport de l'élégance et du velouté. Une vraie caresse, quoi !

Où est-il, l'antique plat à barbe dans lequel les anciennes générations, l'une après l'autre, venaient se débarrasser des restes, poils et mousse, laissés sur l'épiderme par un rasoir d'une trempe douteuse et d'un fil plus douteux encore ?

Voyez ces bassins élégants creusés dans le marbre avec : sources d'eau froide et d'eau chaude. Ce sont de véritables fontaines de Jouvence, qui rajeunissent les épidermes les plus ridés, les plus réfractaires. Ah ! il est loin, le pauvre vieux plat à barbe de nos pères !

C'est bien le cas de dire avec un barbier facétieux : Ici on embellit la jeunesse et on rajeunit la vieillesse.

Admirez ces gigantesques miroirs sans défaut, tapissant les murailles de la salle, dans lesquels on peut suivre, ligne par ligne, la marche de l'instrument presque silencieux, et prévenir une catastrophe au cas où, par suite d'un faux mouvement le rasoir menacerait de couper la gorge du client.

Quant à la lingerie, elle a suivi le mouvement vers le progrès. Une serviette plus ou moins maculée, repoussante quelquefois, servait à tout le monde. Aujourd'hui, chaque "patient" a son linge à lui, et même, s'il le désire, son jour et son heure fixés chronométriquement.

Mais, nous n'en finirions pas si nous voulions entrer dans tous les détails du travail des coiffeurs et des perruquiers. Cependant, nous ne terminerons pas cet article sans signaler, ne serait-ce que brièvement, ce que nous sommes tentés d'appeler un abus de manipulation de la part des barbiers américains.

Malheur à l'homme pressé qui, voulant hâtivement se soumettre à une bonne mais simple opération de toilette, tombe — c'est le cas de le dire — entre leurs mains.

Il n'est pas d'offres que ces gens-là ne vous fassent : la coupe ordinaire des cheveux est pour eux une bagatelle. Pour que l'opération soit parfaite, il faudrait, à leur avis, subir le tripotement d'un shampoing, le roussissage de l'extrémité des cheveux, le massage systématique du cuir chevelu, et bien d'autres opérations largement rémunérées. Quant à la toilette de la face proprement dite, elle ne comporte pas seulement la "barbification" ; nos braves barbiers se livrent, sur demande, au massage facial, à l'atténuation des rides, et presque, si on les laissait faire, à un "grimage" total des mieux conditionnés.

Mais, il est vrai, chacun de ces petits travaux a un tarif spécial qui, lui, n'est pas toujours petit ; et, comme nous sommes au Canada, c'est-à-dire à deux pas des Etats-Unis, il ne faut pas trop s'étonner si une toilette complète de la tête revient à la somme de deux piastres, ce qui est peut-être excessif par rapport au gain des barbiers et perruquiers espagnols et italiens, qui font un travail similaire pour la somme de quatre sous.



Le Massage



Shampoing



Vaporisation

Nos petits amis les oiseaux



Un perroquet

LES beaux jours viennent de nous ramener les oiseaux et les fleurs bientôt pareront les champs.

Déjà, les gens de la campagne, à l'heure du crépuscule, peuvent voir planer toute une gentille ailée qui, par-dessus lacs, rivières et forêts, s'en va librement percher parmi les hautes futaies où l'homme n'égare point ses pas.

Ce sont les hôtes de nos bois, de retour au pays où ils nichèrent peut-être l'an dernier, qui s'en viennent construire un nouveau nid non loin de celui qu'ont détruit les tourmentes de l'hiver.

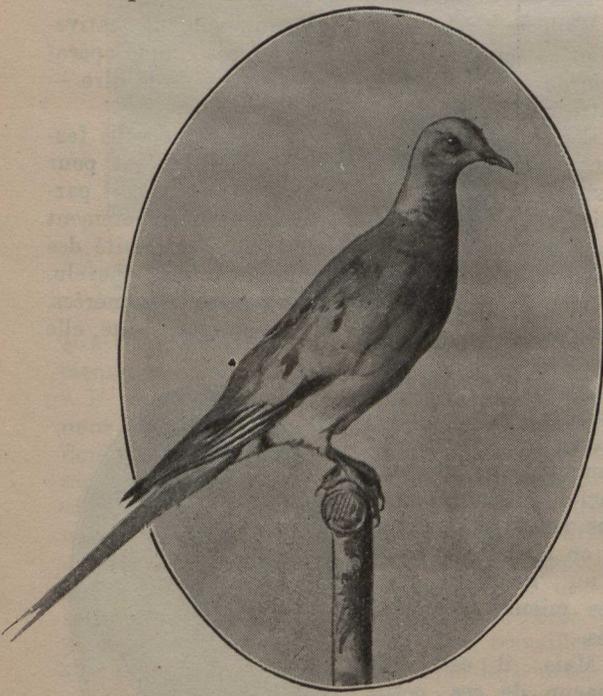
Parmi ce peuple ailé et jaseur, le corbeau et le robin sont les premiers à nous revenir comme aussi les derniers à s'en aller, l'automne venu. Aussi avec quel plaisir ne les revoit-on pas, ces chers oiseaux, au début du printemps ?

Et pourtant, en suivant leur vol rapide et libre, par un de ces retours communs à notre pensée, il nous arrive parfois de revivre les longues et tristes journées d'hiver, alors que, confinés en nos demeures, nous souhaitons le retour de l'oiseau des bois et de la fleur des prés.

Heureux encore si nous avons la fortune de nous consoler en respirant le parfum d'une fleur de serre, tandis que derrière un buisson artificiel — et combien coûteux ? — roucoule dans l'appartement une tourterelle luxueuse ou un canari virtuose.

Ah ! combien nous les aimons, ces charmants compagnons de notre oisiveté "at home", malgré tous les soucis qu'ils nous donnent et tous les soins qu'ils requièrent journellement car, nul n'en ignore, s'ils nous donnent quelques satisfactions par leur ramage étudié et par leur plumage exotique, ils exigent de grands soins sans lesquels nous ne pouvons jouir longtemps de leurs services de musiciens sur commande.

Notez que nous parlons ici tout spécialement des hôtes des volières de luxe ; vous savez, de ces grandes machines grillées qui occupent la moitié d'un appartement et où la perruche émeraude du Brésil voisine avec le cardinal à la tête ensanglanté et nous assourdissent de ses cris perçants cependant qu'un serin passionné trille à n'en plus finir. De ces



Tourterelle

grandes habitations seigneuriales pour oiseaux de maître, toutes dorées, toutes bichonnées par un personnel employé à cet effet, nous ne dirons pas grand-chose d'autant plus qu'elles sont très rares à Montréal, mais laissez-nous avoir le plaisir de vous entretenir en ami des petits chanteurs modestes qui charment tour à tour et la jeune fille mélancolique de la bourgeoisie, et la petite ouvrière qui peine devant sa machine à coudre.

Y a-t-il quelque chose de plus délicieux au monde, par exemple, que de voir par une radieuse matinée de printemps une cage se balançant parmi les frondaisons d'une fenêtre fleurie, pendant qu'une

jeune fille, caline son minuscule et aimé petit pensionnaire ailé.

Faut-il vous parler de la nourriture des oiseaux ? Elle doit être appropriée à chaque espèce et nul ne vous informera mieux à ce sujet que le marchand d'oiseaux lui-même. Le millet, le chènevis, la graine de chanvre, de l'eau fraîche et un os de sèche suffisent à composer le menu ordinaire de la plupart de nos petits oiseaux de cage. Pour les repas d'extra, et selon la saison, on pourra leur donner du mouron, du plantin, des bonnets d'évêque et de la vulgaire salade, fut-elle très coûteuse au moment de l'année où on la leur offre. Certes ! nous ne pouvons rentrer ici dans les détails minutieux de l'entretien des oiseaux, il y a sur ce chapitre des livres spéciaux que les amateurs des deux sexes feront bien de consulter. Cependant, la moindre réflexion nous dit que l'oiseau de cage, soit-il canari, serin, tarin, ou chardonneret demande pour se maintenir en bonne santé une propreté irréprochable. La cage de ces petits amis devra donc être lavée tous les jours ainsi que les récipients où ils boivent et ceux où ils se baignent. Le fond de la cage devra invariablement être recouvert d'une mince couche de gravier. Quant au bâtonnet sur



Jeune fille calinant un charmant pensionnaire ailé.

lequel l'oiseau se perche il doit être lui aussi scrupuleusement nettoyé. Si l'on prend ces précautions on aura des oiseaux qui ne se "peignent" pas tout le temps comme dit le vulgaire et cela parce qu'ils seront exempts de toute vermine.

Et à ce sujet d'oiseaux d'appartement, disons que bien qu'ils soient aimés à Montréal, le commerce qu'on en fait n'est pas aussi considérable qu'on pourrait s'y attendre. A peine, avons-nous dans notre métropole 3 ou 4 marchands qui importent et vendent des oiseaux. Même, les variétés de ces derniers sont plutôt limitées. Un peu au hasard nous citerons les noms des espèces suivantes : les canaris d'abord, les "scotch fancy", les "norvège", les "Gold finch", les "japonais" et les "Trush". Puis les serins, les tourterelles, les perruches et les perroquets des vieilles demoiselles.

Qui n'a éprouvé un sentiment de profonde pitié en voyant dans des cages toujours trop étroites des couples de serins traîner leur existence partagée entre le sommeil et le soin de leur nourriture ? Abrutis, alourdis, gros et gras, ces pauvres oiseaux sont en général peu intéressants et l'on ne comprend pas qu'ils puissent être gardés autrement que pour leur plumage soyeux et leurs brillantes couleurs.

Or il est un moyen de donner à ces petites bêtes une allure charmante et de développer chez elles l'intelligence et l'activité. Il suffit pour cela de les élever en liberté. Liberté relative bien entendu. Nous parlons surtout ici des serins puisque ce sont les oiseaux de maison les plus communs et les seuls qu'on puisse élever facilement en cage.

Après leur naissance les serins doivent être laissés à leur mère quatre ou cinq jours, passé ce délai il faut les enlever sans pitié à leur mère et s'occuper exclusivement de leur nourriture jusqu'à ce qu'ils puissent manger seuls. Lorsque ce résultat est obtenu, les oiseaux sont mûrs pour la liberté et peuvent vivre sur le perchoir.

Pour les nourrir on fait une pâtée composée de grains mélangés moulus, dans un petit moulin à poivre neuf de mie de pain frais trempée dans du lait, et d'un peu de sucre. Le tout soigneusement mélangé est renouvelé tous les jours. Pour administrer cette pâtée aux jeunes oiseaux on se sert

d'une paille de balai aussi flexible et aussi fine que possible. L'opération est renouvelée avec chacun des oiseaux que l'on a à nourrir et l'on recommence la tournée jusqu'à ce que les oiseaux gavés refusent d'ouvrir le bec. Il est bon de faire boire l'oiseau après la déglutition de chaque boulette et pour cela il suffit de tremper le gros bout de la paille dans l'eau bien propre et d'introduire la goutte minuscule ainsi obtenue dans le bec du serin.

Et maintenant, tout en félicitant les personnes qui aiment les chanteurs ailés de la maison, qu'il nous soit permis de citer pour finir ce petit sujet, la magistrale page dans laquelle Chateaubriand décrit le chant de Philomèle :

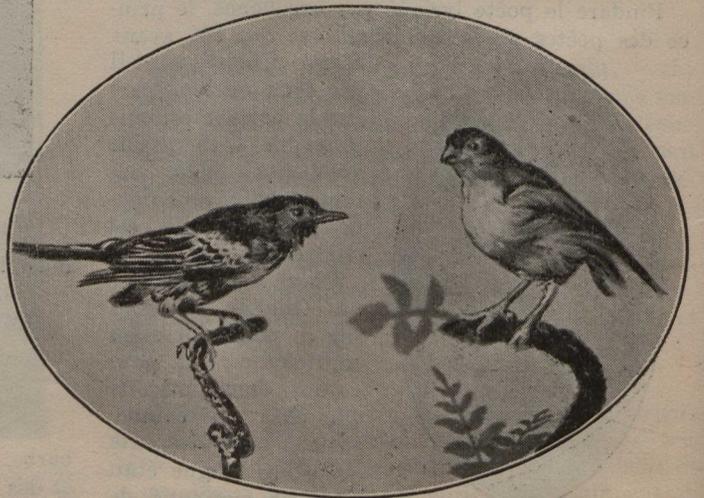
La nature, dit-il, a des temps de solennité, pour lesquels, elle convoque des musiciens de différentes régions du globe.

Alors on voit accourir de savants artistes avec des sonates merveilleuses, des vagabonds troubadours qui ne savent chanter que des ballades à refrain, des pélerins qui répètent mille fois les couplets de leurs longs cantiques. Le Lorient siffle, l'Hirondelle gazouille, le Ramier gémit, le premier perché sur la plus haute branche d'un ormeau,

défie notre Merle, qui ne le cède en rien à cet étranger ; la seconde, sous un toit hospitalier, fait entendre son ramage confus ainsi qu'au temps d'Évan-dre ; le troisième, caché dans le feuillage d'un chêne, prolonge ses roucoulements, semblables aux sons onduleux d'un cor dans les bois ; enfin, le Rouge-Gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange où il a placé son gros nid de mousse. Mais le Rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie ; il attend l'heure du recueillement et du repos et se charge de cette partie de la fête qui se doit célébrer dans les ombres.

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux au bord des fleuves dans les bois et dans les vallées ; lorsque les forêts se taisent par degrés, que pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le premier chanteur de la création entonne ses hymnes à l'Éternel. D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plaisir : le désordre est dans ses chants, il saute du grave à l'aigu, du doux au fort ; il fait des pauses, il est lent, il est vif ; c'est un cœur que la joie énerve, un cœur qui palpète sous le poids du bonheur. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait. Il recommence. Que ses accents sont changés ! Quelle tendre mélodie ! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées ; tantôt c'est un air un peu monotone, comme celui de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie ; l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore ; c'est encore l'air du temps, du bonheur qu'il reedit, car il n'en sait qu'un, mais par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur.

Rien n'égale, dans la langue factice de l'imita-



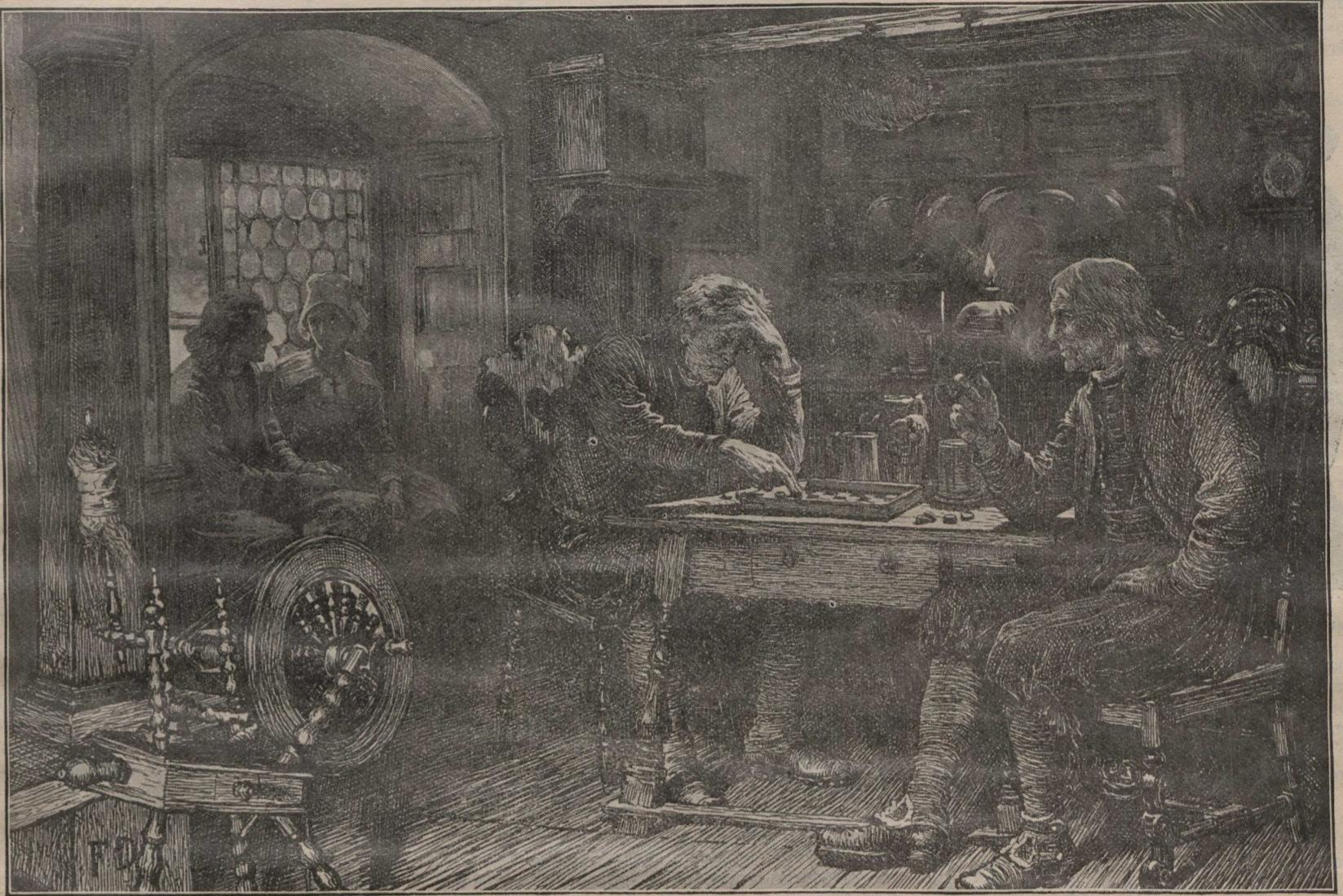
Serin et chardonneret

tion, le tour de force du savant ornithologiste Bechatein, qui est parvenu à exprimer assez heureusement, avec les signes usuels de notre langue parlée, toutes les modulations de la voix du Rossignol.

On peut compter jusqu'à vingt-quatre strophes ou couplets différents dans le chant d'un Rossignol.

Evangéline

Par H. W. LONGFELLOW



(Suite)

III

Brisé, non point ; mais courbé par l'âge, penchant ainsi qu'une laborieuse rame aux prises avec le houle de la mer, — tel était, dans son extérieur l'officier public. Des touffes de cheveux, jaunes comme la soie du maïs tombaient sur ses épaules. Il avait le front élevé, des lunettes de corne à cheval sur le nez, et la sagesse d'en haut s'exprimait dans son regard. Il avait engendré vingt enfants ; mais au nombre de cent et davantage étaient les enfants de ses enfants qui chevauchaient sur ses genoux écoutaient sa grande montre faire tic tac. Au temps de la guerre, il avait langué en prison quatre dures années, très maltraité, dans un vieux fort français, comme partisan de l'Angleterre. A présent, devenu plus malin, sans ombre d'artifice suspect, il était d'une prudence accomplie ; mais rempli de patience, simple et l'âme d'un enfant. Tout le monde l'aimait et principalement les petits qui se plaisaient à lui entendre raconter l'histoire du Loup-Garou dans la forêt ou celle du lutin qui venait la nuit apporter de l'eau aux chevaux. Il leur disait aussi l'aventure du blanc Létiche, fantôme d'un enfant mort sans baptême et condamné à hanter, invisible, les chambres des enfants ; il leur disait comment, la nuit de la Nativité, les boeufs parlèrent dans l'étable, comment se guérit la fièvre par le moyen d'une araignée dans une coquille de noisette, et la puissance merveilleuse du trèfle à quatre feuilles et des fers à cheval... et tout le reste enfin de ce qu'on trouve dans le savoir du village.

A cet instant, le forgeron Basile se leva de son siège au coin du foyer, secoua les cendres de sa pipe, et avec lenteur étendant la main droite.

—Père Leblanc, s'écriait-il, tu as dû entendre les dires du pays, et peut-être pourras-tu par aven-

ture, nous donner des nouvelles de ces vaisseaux et de leur mission.

A ces paroles le notaire public fit, d'un maintien modeste, la réponse que voici :

Sans doute, j'ai entendu pas mal de bavardages, mais je n'en suis pas mieux instruit pour cela, et j'ignore tout autant que les autres la mission dont tu parles. Au reste je ne suis pas de ceux qui croient qu'un méchant dessein les amène ici car nous sommes en paix, et pourquoi nous tracasseraient-ils ?

—Sacrebieu ! tonne le vif et quelque peu irritable forgeron, devons-nous en toutes choses chercher le comment, le pourquoi et le donc ? Chaque jour voit une injustice et le pouvoir est le droit du plus fort.

Sans s'offenser de cette vivacité, le notaire public poursuivit : Injuste est l'homme, mais le Seigneur est juste et le triomphe final est pour la justice. A ce propos il me souvient d'une histoire qui me reconfortera souvent, quand je gisais captif à Port-Royal, dans la vieille forteresse française.

Quand ses voisins se plaignaient d'être victimes de quelque iniquité, le vieillard aimait à leur redire cette histoire pour laquelle il avait un faible.

Jadis, dans une ville ancienne dont j'ai oublié le nom, debout au sommet d'une haute colonne, une statue en bronze de la Justice se dressait sur une place publique, de la main gauche tenant les plateaux, et dans la droite un glaive, comme emblème que la Justice avait sous sa garde les lois du pays, en même temps que les coeurs et les foyers des habitants. Même les plateaux de la balance avaient servi aux oiseaux pour y construire leurs nids, tant leur inspirait peu de crainte le glaive resplendissant au-dessus d'eux, dans la clarté du soleil. Dans la suite des temps, la corruption se mit dans les lois de ce pays ; le droit vit régner à sa place la force, on opprima les faibles et les puissants gouvernèrent avec une verge de fer. Il advint

alors qu'un collier de perles fut perdu dans le palais d'un gentilhomme et presque aussitôt les soupçons tombèrent sur une pauvre orpheline appartenant à la domesticité de la maison. Après un semblant de procès, condamnée à mourir sur l'échafaud, elle attendait résignée, le coup fatal, au pied de la statue de la Justice. Tandis que son âme innocente s'élevait vers le Père céleste, voyez, une tempête gronde sur la ville. Le tonnerre frappa la statue de bronze et dans sa fureur arracha de la main gauche de cette statue et lança sur le pavé tout en bas, avec grand tapage, les plateaux de la balance. Au creux de ces plateaux on trouva le nid d'une pie et dans l'argile qui formait la bâtisse de ce nid le collier de perles... le collier de perles, tissu dans le trame intérieure.

Ce conte fini, le forgeron se taisait, mais non convaincu, avait l'air d'un homme qui voudrait bien parler, mais ne trouve pas de paroles. Ses réflexions étaient pour ainsi dire gelées en traits différents sur son visage, ainsi que durant l'hiver on voit sur les vitres des croisées la glace se fixer en dessins fantastiques.

A ce moment, Evangéline ayant allumé la lampe de bronze sur la table, remplit, jusqu'à le faire déborder, le grand pot d'étain d'une ale domestique de couleur châtaigne, renommée par sa force dans le village de Grand-Pré ; tandis que le notaire ayant tiré de sa poche les papiers et l'écritoire, inscrivait à main posée la date, l'âge des parties et mentionnait la dot de la mariée en troupeaux de moutons et en bétail.

Toutes choses marchèrent dans un ordre parfait et lorsqu'elles furent dûment achevées et dans les règles, on apposa le grand sceau de la loi comme un soleil sur la marge de l'acte. Alors le fermier tira de son sac de cuir et jeta sur la table, en solides pièces d'argent, trois fois les honoraires du vieil homme. Le notaire, après s'être levé et ayant béni les jeunes fiancés, leva haut le pot d'ale et but à

leur félicité. Après avoir nettoyé ses lèvres de la mousse écumante, il salua en cérémonie et prit congé. Cependant les autres, silencieux, étaient assis pensifs au coin du feu, jusqu'à ce que, Evangéline ayant été prendre le jeu de dames à sa place ordinaire, on commença bientôt une partie. Les deux vieux dans cette lutte amicale, riaient lorsqu'un homme était couronné ou une brèche faite dans la rangée du roi.

Pendant ce temps-là, dans la brume crépusculaire d'une embrasure de croisée, nos amoureux, assis à l'écart, se murmuraient de douces paroles, regardant se lever la lune sur les blancheurs de la mer ou sur la brume argentée des prairies ; tandis que dans les prairies sans bornes du ciel, silencieusement l'une après l'autre fleurissaient les étoiles charmantes, les myosotis des chérubins.

Ainsi la soirée s'écoula. Et puis neuf heures sonnèrent au clocher de la tour, le couvre-feu du village. Sur le champ les hôtes se levèrent et prirent congé et la maison devint toute silencieuse. Evangéline sentit longtemps son cœur redire les paroles d'adieu et les tendres "bonne nuit" répétés sur le seuil de la porte et qui la remplissaient de joie. Alors, on couvrit soigneusement les cendres encore brûlantes du foyer et le pas du fermier fit retentir les marches de l'escalier de chêne. De son pied léger et sans bruit Evangéline ne tarda pas à le suivre. L'obscurité de l'escalier vit alors se mouvoir une trace lumineuse, venue moins de la lampe que du rayonnant visage de la jeune fille. Silencieuse, elle traversa le Hall et franchit la porte de sa chambre. Rien de plus simple que cette chambre aux rideaux blancs, aux grandes



La statue de la Justice

et larges armoires dont les vastes planches étaient couvertes d'étoffes, de linge et de laine, pliées avec soin, ouvrage de la main d'Evangéline. C'était là le précieux douaire, bien préférable aux troupeaux, qu'elle apporterait en mariage à son époux, car ce douaire-ci attestait son talent de ménagère. La lampe fut bientôt éteinte ; la lune inondait la fenêtre de sa clarté moelleuse et rayonnante qui illuminait bientôt toute la chambre et, soumis à son influence, se gonflait le cœur de la jeune fille comme les ondes frémissantes de la mer. Ah ! quel spectacle charmant, trop beau même, la vierge debout sur le parquet reluisant de sa chambre, les pieds nus, ses pieds blancs comme la neige ! Elle ne songeait point qu'en bas son fiancé, dissimulé par les arbres du verger, guettait et contemplait le rayon de sa lampe et de son ombre. Elle ne pensait qu'à lui cependant et parfois une impression de tristesse venait sur son âme, de même que l'ombre flottante des nuages traversant la lumière de la lune, errait sur le parquet et pour un instant remplissait la chambre d'obscurité. Tandis qu'elle regardait à la fenêtre, elle vit émerger des voiles d'un nuage la lune sereine escorté aussitôt d'une étoile pareille au jeune Ismaël sortant de la tente d'Abraham pour suivre l'errante Agar.

IV

Par un radieux soleil éclairé, le village de Grand-Pré s'éveilla le matin suivant. Une douce et clémence atmosphère réjouissait le bassin de Minas où l'on voyait flotter l'ombre des bâtiments à l'ancre. Le village était depuis longtemps tout éveillé et en mouvement et le travail, retentissant de clameurs, frappait de ses cent mains aux portes d'or du jour naissant. A cette heure arrivaient, dans leurs habits de fête, les gais paysans acadiens venus du pays environnant, venus des fermes et des hameaux voisins, à mesure que des nombreuses prairies où pas d'autre sentier n'existait que le creux des roues dans le gazon, un groupe après l'autre apparaissait et fusionnait ou bien prenait par la grande route, les joyeux bonjours et les rires enjoués de la jeunesse ajoutaient encore à la clarté de l'air. Tout bruit de travail s'éteignit dans le village longtemps avant midi. Les rues regorgeaient de monde ; assis dans le réjouissant soleil, aux portes des maisons, des groupes animés échangeaient des plaisanteries et des histoires. Chaque maison était devenue une hôtellerie où tous étaient bienvenus à se régaler ; car, chez ces bonnes gens qui vivaient ensemble ainsi que des frères, tout était en commun et l'on ignorait le tien et le mien. Mais c'était sous le toit de Bénédicte que l'hospitalité paraissait vaincre les autres en largesse, car

Evangéline était là parmi les hôtes de son père. Sa figure souriante rayonnait et de sa belle bouche tombaient des paroles de bon accueil et de joie qui bénirent la coupe quand elle la passa.

Le repas des fiançailles avait lieu à ciel ouvert, dans l'air parfumé du verger ployant sous les fruits dorés. Dans l'ombre de la porte on voyait assis le prêtre, le notaire, le bon Bénédicte et le robuste forgeron Basile. Non loin de ces derniers, tout contre la presse à cidre et les ruches d'abeilles, on voulait placé Michel le violoneux, dont le cœur et le gilet éclataient pareillement de la plus vive gaieté. Comme sa blanche chevelure flottait au vent, l'ombre et la lumière des feuilles y promenaient leurs jeux alternés, et la face réjouie du ménestrier resplendissait comme un rouge charbon dont on a secoué les cendres. Au son vibrant de son instrument, le vieillard chantait d'une voix hilare : "Tous les bourgeois de Chartres" et le "Carillon de Dunkerque", de ci de là, battant la mesure avec ses sabots. Sous les arbres du verger, et le long du sentier des prairies, joyeusement tourbillonnaient les rondes des danses qui tournent la tête ; jeunes et vieux confondus ensemble, et les enfants comme les autres. Entre les jeunes filles, la plus belle était Evangéline, la fille de Bénédicte ; parmi les garçons, Gabriel, le fils du forgeron, était le plus vaillant.

La matinée s'écoulait ainsi quand, soudain, un appel sonore de la cloche dans sa tour vint à retentir, et sur les prairies on entendit battre le tambour. Aussitôt les hommes allèrent s'entasser dans l'église. Les femmes attendaient, au dehors, dans le cimetière. Debout près des tombeaux, elles suspendirent aux pierres funèbres des guirlandes de feuilles d'automne et des evergreens, fraîchement cueillies dans la forêt. Elles virent alors s'avancer d'un pas fier, au milieu d'elles, la troupe débarquée des vaisseaux et qui franchit le seuil sacré. L'écho des voûtes et des fenêtres renvoya avec un éclat dissonnant et brutal, le bruit de leurs tambours d'airain ; mais cela ne prit qu'un instant ; le lourd portail se ferma lentement et, dans le silence, la foule attendit pour savoir ce que voulait les soldats. Alors, le chef de ces hommes se leva et parlant des marches de l'autel, tandis qu'il élevait dans ses mains la commission royale avec son sceau.

Vous êtes ici convoqués ce jour, dit-il, par ordre de Sa Majesté. Le roi s'est montré bon et clément ; c'est à vos cœurs de dire comment vous avez répondu à sa bienveillance. La tâche que je remplis est pénible à ma nature et à mon caractère, et je sais qu'elle va vous être dommageable. Malgré tout, je dois obéir en m'inclinant et publier la volonté de notre prince ; à savoir que toutes vos terres, demeures, troupeaux de toutes sortes, sont confisqués par la couronne et que vos personnes seront transportées de cette province, sous d'autres cieux. Dieu vous accorde de vivre là, désormais, en fidèles sujets, nation prospère et pacifique. A présent, je vous déclare prisonniers, car tel est le plaisir de Sa Majesté.

Comme on voit dans le brûlant solstice d'été, la sérénité de l'air brusquement troublée par l'orage qui se forme, et la grêle, de ses frondes mortelles, renverser le blé du fermier dans les champs, ébranler ses fenêtres, et le soleil voilé, et le sol jonché du chaume des toits, et les troupeaux qui s'enfuient en mugissant et cherchent à briser leurs clôtures... ainsi tombaient les paroles du chef des soldats sur le cœur des Acadiens. Atterrés par la stupeur, ils demeurèrent un moment silencieux ; alors s'éleva, sans cesse croissante, une lamentation de deuil et de colère, et, comme poussés par une même impulsion tous se précipitèrent vers la porte de l'église. Devant la vanité de cette tentative de libération, les clameurs et les imprécations farouches retentirent dans la maison de prière. Alors, de même que sur une mer orageuse, une mâture est soulevée par les vagues, ainsi, la personne de Basile le forgeron les bras levés en l'air, apparut au-dessus de tous les autres. La figure enflammée et décomposée par la fureur, il s'écria d'une voix tonnante :

A bas ces tyrans d'Angleterre ! Ils n'ont jamais reçu notre serment de fidélité. A mort ces vicaires de l'étranger qui s'emparent de nos foyers et de nos moissons !

Il en aurait dit davantage, mais l'impitoyable main d'un soldat lui ferma la bouche d'un coup brutal et l'étendit sur le pavé de l'église.

Au fort de la lutte et du tumulte de cette bataille exaspérée, voici que la porte du sanctuaire s'ouvrit et livra passage au Père Félicien, qui, la face grave, monta les degrés de l'autel.

D'un geste de sa main vénérable, il changea en silence les clameurs de cette foule frappée de respect et de crainte. Alors il s'adressa à ses paroissiens. Sa voix profonde et solennelle, ses paroles modérées et tristes, rappelaient le son distinct de l'horloge sonnante l'heure à coups mesurés, après le tapage du tocsin.

Que faites-vous là, mes enfants ? Quel délire vous a surpris ? J'aurais peiné parmi vous, quarante ans de ma vie, vous enseignant non seulement en discours, mais en actes, à vous aimer les uns les autres... et voilà ce qu'ont produit mes efforts et mes veilles, voilà le résultat de mes privations et de mes prières. Avez-vous sitôt oublié toutes mes leçons de miséricorde et de tendresse ? Voudriez-vous profaner ainsi, avec des actes de violence et la haine débordant de vos cœurs, cette maison qui est celle du Prince de paix ? Quoi ! Là même où le Christ vous regarde de la croix où il est attaché ! Voyez ! quelle douceur et quelle compassion sainte dans ses regards douloureux ! Oyez ! comme ses lèvres redisent la prière : Oh ! père pardonnez-leur ! Répétons-la nous-mêmes cette prière, à l'heure où les méchants fondent sur nous ; à présent même, répétons-la, disons : Oh ! père, pardonnez-leur.

Ces paroles de blâme, si courtes qu'elles fussent, pénétrèrent avant dans le cœur des Acadiens, et l'explosion furieuse de tout à l'heure fit place à des sanglots de contrition, et tous répétèrent, après lui, la prière disant : Oh ! père, pardonnez-leur !

Puis le service du soir commença. L'autel resplendit de cierges allumés. A la voix profonde et ardente du pasteur répondait toute l'assistance non pas des lèvres seulement, mais d'un cœur pénétré. Ils chantaient l'"Ave Maria" et, tombés tous à genoux, ils sentaient leurs âmes transportées de fervent s'élever sur la flamme de la prière, ainsi qu'Élysée montant au ciel.

Cependant le message de malheur s'était répandu par tout le village, et de toute part on voyait errer de maison en maison les enfants et les femmes se lamentant.

Evangéline attendit longtemps à la porte du logis paternel, sa main droite protégeant ses yeux contre le soleil éblouissant à l'horizon, et qui, dans son déclin, éclairait d'une splendeur mystérieuse la rue du village, semait d'or le toit de chaume et armoriait les fenêtres de chaque cabane. La nappe, blanche comme la neige, avait depuis longtemps été mise sur la table où apparaissaient à la fois le pain de froment, le miel encore tout imprégné de senteurs sauvages, le grand pot d'ale et le fromage tout frais venu de la laiterie. Au centre de la table, le vaste fauveau du fermier. Donc, Evangéline attendait à la porte du logis, comme le soleil projetait l'ombre allongée des arbres sur les larges prairies savoureuses. Mais une ombre plus épaisse encore venait de descendre sur elle, sur son âme. Du champ de cette âme s'éleva un parfum céleste ! votre parfum, oh ! charité, douceur, tendresse, espérance, longanimité et miséricorde ! Oubliant tout d'elle-même, elle parcourut alors le village, réconfortant du regard et de la parole les cœurs désolés des femmes, comme elles s'en allaient d'un pas traînant, par les champs devenus sombres, à la fois poussées par les soins domestiques et la fatigue de leurs enfants.

Le grand soleil écarlate descendait toujours et voilait sa face dans un nuage de lueurs dorées, comme le prophète descendant du Sinaï. Le doux appel de la cloche de l'angelus résonna sur le village. Cependant, près de l'église, dans l'obscurité lugubre, Evangéline attendait hésitante. A l'intérieur, profond silence. En vain elle s'arrêta à la porte et aux fenêtres, l'oreille et l'œil attentifs... Alors, vaincue par l'inquiétude ! Gabriel ! lança-t-elle tout haut d'une voix qui trahissait sa crainte ; mais

il ne vint aucune réponse du tombeau des morts, ni de cette tombe plus lugubre encore des vivants. A la fin elle retourna d'un pas lent vers la maison, désormais sans maître, de son père. Le feu couvrait encore au foyer et le souper intact était demeuré sur la table. Dans chaque pièce abandonnée et morne on croyait voir errer un fantôme d'épouvante. Son pas résonnait tristement sur l'escalier et le parquet de sa chambre. Elle entendit, dans cette mortelle nuit, le fracas de la pluie tombant avec violence sur les feuilles flétries du sycomore, près de la fenêtre. Un perçant éclair vint à briller, et les échos multipliés du tonnerre vinrent lui dire que Dieu était au ciel et gouvernait le monde créé par lui. Il lui revint alors le conte souvent entendu, touchant la divine justice ; son cœur agité se calma et elle s'endormit jusqu'au matin d'un sommeil paisible.

(A suivre)



Le père Félicien

Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

—Mme de Miniac, la plus noble et la plus malheureuse des créatures, répondit Jean. Son mari, chirurgien distingué, parti à bord du "Phénix", a été fait prisonnier par les Turcs, ainsi que les matelots et les officiers du navire. Mme de Miniac habitait près de Saint-Servan une petite propriété; elle l'a quittée pour vivre à Saint-Malo, et se trouver plus à portée d'interroger ceux qui reviennent de longs voyages. Elle espère toujours apprendre quel est le sort de son mari. Certes, elle n'est pas folle, mais sa douleur intense brûle sa vie, et l'enfant que tu vois à ses côtés ne tardera pas à rester orpheline.

—Elle est bien belle! dit le capitaine.

—Et meilleure encore que belle! Jocelyne est une sainte. Ces deux femmes sont ici l'objet d'une admiration et d'une pitié générales.

—Possèdent-elles au moins quelque fortune?

—Elle vivent d'un travail mal rétribué, sur lequel elles réalisent encore des économies, afin d'arriver à payer la rançon de M. de Miniac.

—Tu as raison, Jean, ce sont d'admirables femmes.

Jocelyne avait réussi à rendre un peu de calme à sa mère. Celle-ci se leva, et se laissa emmener. Puisqu'on ne savait rien! rien! sur celui qu'elle pleurait, que ferait-elle désormais sur le port, où, par toutes les portes ouvertes des cabarets, arrivaient des chansons de buveurs, des éclats de voix, l'exubérance d'une joie qui lui serrait davantage le cœur.

Jocelyne et Mme de Miniac quittèrent donc le port, et se dirigèrent vers un endroit de la grève où elles étaient certaines de trouver une solitude en harmonie avec leurs chagrins.

II

LA MAISON DE BOIS

En ce moment le rocher du Grand-Bé, complètement découvert, permettait un libre passage. La marée était basse, et l'endroit désert. Qui donc aurait songé à venir s'asseoir sur cette roche battue du ressac des tempêtes, sinon des créatures frappées au cœur, fuyant le tumulte de la ville, le coudoisement des gens heureux, l'ivresse communicative de ce retour des corsaires qui mettait en liesse la cité tout entière.

Jocelyne et sa mère venaient souvent sur ces rochers noirs passer les heures de repos qu'elles s'accordaient. En face de l'Océan elles parlaient de l'absent bien-aimé, se berçaient de l'espérance de le revoir, et calculaient, devenues saintement avaries, comment il leur serait possible à la fois de gagner davantage et de dépenser moins.

M. Robert de Miniac, né de parents peu riches, mais qui gardaient un blason au pignon de leur habitation modeste, se sentit dès son enfance entraîné vers la science par les tendresses de son esprit, et poussé à travailler au soulagement de l'humanité par les instincts de son cœur. Il apprit la médecine avec ardeur, la pratiqua avec succès, puis, entraîné par le besoin de voir des ciels nouveaux, il s'embarqua pour les Indes, et en revint plus passionné qu'auparavant pour les grandes courses.

Dès lors il navigua à bord de bâtiments corsaires, estimé, aimé de tous, trouvant la vie belle, et ne rêvant rien de plus que de continuer ses excursions sur des bords lointains, avec la perspective de se retirer un jour assez riche pour ne manquer de rien, fier d'une vie bien employée, d'amitiés loyales, et laissant derrière lui une longue suite de bienfaits. Orphelin depuis plusieurs années, il ne semblait point songer à fonder de famille, quand le hasard le rapprocha de Blanche de la Huchère. Très belle, mais paraissant l'ignorer, elle séduisait surtout par l'expression d'une physionomie exprimant à la fois la bonté et la franchise. Simple de manière, sans affectation de langage, elle cachait des vertus exquises, comme une autre aurait dissimulé ses défauts. Robert de Miniac quitta cette année-là avec peine; cependant, il n'osa point faire sa demande, désireux d'éprouver son propre cœur, et de permettre à Blanche d'écouter le sien. La jeune fille songea plus d'une fois au beau jeune homme, dont le

regard la suivait avec la persistance de la sympathie; quand il revint, elle en ressentit une joie qu'elle analysa mal, mais qui éclaira soudainement son visage, et mit sur sa lèvre des chansons nouvelles.

Quant à Robert de Miniac, durant ce voyage, le plus court qu'il eut jamais fait, et qui, cependant, lui parut d'une longueur interminable, l'image de Blanche le suivit sans trêve. Il croyait la voir émerger des flots bleus, se balancer sur la crête des vagues au milieu de l'écume argentée. D'autres fois, Séléne mystérieuse, elle glissait à travers les nuages, sous les reflets de la lune, qui l'habillaient d'argent. Le doux timbre de sa voix restait dans son oreille. Il comptait les jours de la traversée, et à peine fut-il débarqué qu'il courut chez Mme de la Huchère. Blanche était sortie. Le premier mouvement de Robert fut de s'en attrister; le second de s'en réjouir.

Avec une franchise spontanée il raconta à la mère de Blanche ce qui se passait dans son cœur, et lui demanda sa fille en mariage. Mme de la Huchère lui tendit les mains.

—Je vous la donne, répondit-elle, oui, je vous la donne de grand cœur; et cependant, votre profession est dangereuse; il vous arrive souvent de traverser des pays ravagés par la peste ou la fièvre jaune. Votre femme restera durant des mois seule à vous attendre au foyer désert... Rares seront les jours de joie, et longs les mois de l'absence... Mais tout ce que je sais de vous me rend si facile la confiance, l'estime, l'affection, que je vous appellerai mon fils avec bonheur.

—Mais Blanche? demanda timidement Robert.

—Vous lui demandez vous-même son consentement. Dans notre famille, toutes les jeunes filles sont modestes, toutes les femmes sont chastes; les mariages se contractent avec l'entière liberté du cœur.

—Madame, vous êtes bonne comme une mère.

—A propos, Blanche est pauvre!

—Qu'est-ce que cela me fait!

—Nous vivons toutes deux d'une pension que me paie le roi sur sa cassette.

—Je gagne assez pour deux. Quand mes parents moururent, le peu qu'ils possédaient fut abandonné à mes sœurs, afin de leur aider à trouver un établissement. Jusqu'à présent, j'ai fait peu de cas de l'argent, j'y tiendrai davantage afin d'assurer le bien-être de ma femme.

Alors tous deux parlèrent de Blanche: l'un avec l'enthousiasme d'une passion naissante, l'autre avec la profonde tendresse d'une mère. Ce furent des complots charmants pour la splendeur de la corbeille, l'élégance du mobilier. Il semblait à Robert qu'une baguette de fée lui permettait de réaliser subitement tous ses rêves. Il dut abandonner les hauteurs de ses projets pour calculer le chiffre de ses économies. Le peu qu'il possédait le stupéfia et l'humilia.

—Ne vous attristez point, mon cher enfant, lui dit Mme de la Huchère, entre vos fiançailles et votre mariage, vous ferez un voyage, et le bénéfice de cette course sera consacré à ma fille. Soyez du reste complètement tranquille, ses goûts sont modestes; jugez-en par notre intérieur.

Un moment après, Blanche rentrait. Elle parut plus joyeuse que surprise de la présence de Robert. Pendant que toute la famille se promenait dans le petit jardin, M. de Miniac se trouva un moment seul avec elle. Alors il eut peur. Si Blanche le refusait? Mais Blanche le regarda si doucement que le courage rentra dans son âme. Tandis qu'elle effeuillait un bouquet de roses, il effeuilla son propre cœur, et les confidences se terminaient au moment où le dernier pétale s'échappait des doigts de la jeune fille.

—Je serai votre femme, lui dit-elle.

—Vous m'aimez donc?

—J'ignore si ce que je ressens s'appelle l'amour; mais je suis certaine de faire mon bonheur du vôtre, de vous chérir dans la joie, de vous consoler dans la douleur, de n'avoir rien de plus précieux en ce monde que votre félicité.

Ce fut la main dans la main qu'ils rentrèrent au logis.

Malgré le sincère attachement qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, ils furent d'accord pour accéder

au désir de Mme de la Huchère, qui souhaitait les soumettre à l'épreuve de l'absence. Elle dura quatre mois, pendant lesquels Blanche et sa mère travaillèrent au trousseau. Le plus beau linge fut mis de côté pour le jeune ménage; la veuve chercha ses anciennes dentelles, ses derniers bijoux. Désormais tout ce qui pouvait être élégant et riche devait appartenir aux enfants. La chambre de Robert fut meublée ainsi qu'un cabinet de travail. Enfin, le navire le "Glorieux" fut en vue. On l'amarra au quai; l'amirauté remplit les multiples formalités de l'arrivée, et Robert de Miniac se trouva libre de courir où le poussait son cœur. La course avait été fructueuse. Il rapportait des étoffes, des bijoux, des ivoires, des divers pays traversés. Les deux pièces qu'on lui destinait furent ornées de souvenirs de voyages, et l'intérieur de cette modeste maison prit un air de luxe, pour le mariage du jeune chirurgien avec Blanche de la Huchère.

De ce jour commença pour ces deux êtres un bonheur que la main du malheur put seule mettre en débris. Ils s'aimaient ardemment, noblement, et pas une désillusion ne projeta son ombre sur leur joie. Il fallut repartir, cependant. Mais cette épave trouva Blanche courageuse. Elle avait désormais un double intérêt dans la vie, et pendant l'absence de Robert on la vit chaque jour à sa fenêtre coudre ou broder de mignons objets, qu'elle jetait en souriant dans une corbeille.

Durant la troisième absence de son mari, deux événements graves se passèrent dans la maison du faubourg de Saint-Servan. Mme de la Huchère mourut en bénissant à la fois Blanche et l'enfant qui venait de naître et qu'on appelait Jocelyne.

Robert trouva donc sa jeune femme en deuil; et cependant, il la vit sourire en lui présentant la petite créature rose et blanche qui le regardait de ses grands yeux surpris.

Le chagrin ressenti par Mme de Miniac avait altéré sa santé; le chirurgien ne repartit pas tout de suite. Il voulait laisser sa femme un peu consolée, et s'accoutumer lui-même à son double bonheur.

Les semaines, les mois s'écoulaient; le front de Blanche se rassérénait, et Jocelyne commençait à sourire. On offrit à Robert un engagement qu'il accepta. Durant l'espace de dix années, il devait naviguer à bord du "Phénix", bâtiment bon marcheur, gréé, ponté comme pas un, et qui avait déjà fait ses preuves.

Sans doute, Blanche tremblait chaque fois que son mari reprenait la mer; mais on s'accoutume au péril. Les pêcheurs dont les maisons se dressent sur des falaises minées par la vague, y dorment sans songer au péril; Robert revenait de chacun de ses voyages sans maladie et sans blessures, et Blanche finissait par croire impossible qu'il lui arrivât malheur.

Cependant, à Saint-Malo, on attendait en vain le "Phénix".

La date de son retour était passée, et les armateurs restaient sans nouvelles. A cette époque on s'alarmait vite. Si la tempête est aujourd'hui l'unique danger couru par les marins, au XVII^e siècle les pirates de toutes nations devenaient mille fois plus redoutables. Il n'était pas une mer, pas une baie où l'on pût être à l'abri des écumeurs barbaresques ou des pirates anglais. Ils infestaient les côtes comme les requins certains parages. Tirant leur richesse de la piraterie, dédaignant le commerce, qui procure des bénéfices trop lents, les Turcs, montés sur des navires de toute forme et de tout tonnage, faisaient de la Méditerranée un vaste champ de bataille. Les hardis écumeurs étaient l'effroi et la ruine du commerce de la chrétienté. Sans doute, on luttait contre eux, on remportait de grands, de nombreux avantages. Mais combien de larmes coûtait une défaite. Il s'agissait bien moins alors de la cargaison volée, du bâtiment pris sur lequel flotteraient désormais les étendards du prophète, que des prisonniers faits par les Turcs. Quel était le sort de ces infortunés? soit que le Pacha les gardât dans ses bagnes, soit qu'on les vendît à des particuliers. Aux tortures du corps s'unissaient les persécutions. Placés souvent entre l'apostasie et la mort, la terreur faisait de quelques-uns des renégats, et les chrétiens ne comptaient point de plus mortels ennemis.

On comprend les angoisses envahissant le cœur des Malouins quand un de leurs navires tardait à rentrer au port. On savait le Turc embusqué de tous côtés. On multipliait les vœux et les pèlerinages. Chaque jour une terreur croissante ramenait sur le port les parents, les amis des matelots, des négociants et des passagers. On interrogeait les capitaines des autres navires.

La tempête avait-elle sévi dans les parages que devait parcourir le "Phénix"? Les bâtiments comme çant avec le Levant apportaient-ils une légende grosse de sang et de larmes?

Parmi les femmes et les mères empressées d'apprendre le sort d'êtres chers, Mme de Miniac était la plus intéressante et la plus affligée. Tenant par la main Jocelyne, elle errait sur les quais, interrogeant les matelots, fouillant l'horizon du regard, demandant à tous ce qu'ils savaient du sort du "Phénix". Un à un elle quitta ses ajustements coquets, et parut vêtue de noir, comme Jocelyne. Toutes deux portaient le deuil par avance; et pâles, belles dans leur douleur, elles eussent arraché des larmes aux cœurs les plus durs.

A mesure que passaient les semaines se confirmait davantage la certitude d'un malheur.

Si la jeune femme eût encore conservé un doute, une lettre reçue par la mère du capitaine du "Phénix" révéla l'étendue de l'infortune, qui atteignait un grand nombre de familles.

La suite d'un combat inégal, le "Phénix" avait dû céder au nombre. Les corsaires turcs, après avoir dépécé le navire selon les lois du partage établi, avaient vendu les officiers et les matelots. Un certain nombre d'entre eux travaillaient sur le port, quelques-uns, devenus la propriété du Pacha, servaient dans les palais ou gémissaient dans les cachots. Quant au capitaine, acheté par un négociant, il accomplissait un travail de manoeuvre.

Il croyait savoir que le chirurgien, M. de Miniac, faisait partie des esclaves auxquels avait droit le Pacha sur chaque prise amenée par les corsaires.

Mais là se bornaient les renseignements du capitaine du "Phénix". Une partie de son équipage avait été entraînée dans l'intérieur des terres, et nul ne pouvait savoir si jamais on en entendrait parler. C'était la séparation sans fin, plus terrible que la mort même, puisqu'elle s'augmentait de la pensée des tortures quotidiennes subies par un être aimé.

Quand Mme de Miniac apprit quel était le sort de son mari, elle fut saisie d'une fièvre si subite et si violente qu'on la crut perdue. Elle survécut cependant, rattachée à la vie par son amour pour sa fille et par une faible et lointaine espérance.

Une chance de salut restait aux marins devenus esclaves: celle du rachat. Ceux qui avaient fait l'acquisition des malheureux spéculaient sur la pitié et la générosité de leurs proches. Un homme dont la famille était riche rapportait un gros bénéfice à son maître. Le Pacha, qui se réservait les prisonniers les plus intelligents et les plus robustes, comptait leur rançon au nombre de ses revenus. Souvent aussi il se trompait dans ses calculs. Tel savant appartenait à une famille pauvre qui jamais ne parviendrait à le racheter.

Les parents écartés, restaient les religieux de la Merci.

Ceux-là revenaient les mains pleines d'aumônes, brisaient les fers des captifs, les ramenaient en France et les rendaient à des parents désolés. Mais, quelle que fût la générosité des fidèles, et leur pitié pour les prisonniers des Turcs, bien peu chaque année recouvraient leur liberté. Ne fallait-il point d'ailleurs songer d'abord aux plus faibles, aux plus malheureux, résister aux entraînements de la compassion et remettre à un prochain voyage ce qu'on aurait voulu tout de suite accomplir.

Mais enfin, si lointaine que fût cette chance, elle existait. Mme de Miniac rattacha son cœur à cet espoir. S'efforçant de dominer son angoisse, elle triompha de la fièvre qui la clouait sur son lit, se reprit à s'occuper de sa fille, et eut désormais un but dans sa vie: la délivrance de Robert.

Jusqu'à cette heure elle avait vécu des sommes gagnées par son mari. Il lui restait une réserve bien modeste, encore s'interdit-elle d'y toucher, et résolut-elle de vivre désormais de son travail. Très instruite, fort adroite, elle pouvait tour à tour donner des leçons et s'occuper d'une façon fructueuse.

Avec un courage héroïque et simple, elle se rendit chez ses anciennes amies, visita les femmes de riches armateurs, leur demandant appui et conseil.

L'intérêt qu'elle inspira, intérêt mêlé de respect, ne tarda point à porter ses fruits.

Trois mois après avoir appris la catastrophe du "Phénix", Mme de Miniac pouvait non seulement se suffire, mais mettre chaque mois de côté une somme consacrée au rachat du captif.

Une orpheline, sa filleule, Ganette, fut chargée du soin de la maison, afin de permettre à Jocelyne de prendre part à l'œuvre commune.

L'andis que la petite servante vaquait aux soins du ménage, Jocelyne exécutait des broderies délicates, sa mère parcourait la ville, s'intéressant à sa tâche. Le soir les réunissait, et toutes deux recommençaient l'entretien dans lequel revenait sans fin le nom du père et de l'époux.

Afin de se trouver plus près de ses élèves et des magasins, Mme de Miniac quitta sa maison de Saint-Servan, et vint habiter Saint-Malo. Il lui eût été impossible de traverser deux fois par jour, en bateau, l'espace séparant la ville de son faubourg. Elle trouva une maison modeste et tranquille, dans une rue étroite, et loua la demeure où elle avait vécu si heureuse.

Les seuls événements de sa vie étaient l'arrivée des bâtiments corsaires.

Il lui semblait toujours que l'un d'eux apporterait des nouvelles de l'absent. Vingt fois déçue, elle n'en continuait pas moins ses douloureuses enquêtes, demandait aux officiers, aux matelots, si nul ne savait ce que devenaient les marins du "Phénix".

Hélas! les bagnes et les cachots d'Alger les gardaient trop bien pour qu'il leur devînt possible d'écrire à la famille.

Le jour où les marins du "Neptune" se répandirent en joyeuses bandes dans les rues de Saint-Malo, Mme de Miniac reçut au cœur le même choc qui la frappait à chaque débarquement. Mais sur ce cœur meurtri les coups retentissaient d'une façon plus cruelle et plus sinistre. Le temps, en s'écoulant, bien loin d'amortir sa douleur, la rendait plus âpre. Elle redoutait de mourir à la peine, avant d'avoir accompli son œuvre de libération.

Serrant contre elle le bras tremblant de Jocelyne, elle demeura longtemps assise sur le rocher du Grand-Bé, sans avoir le courage de prendre la parole. Elle laissait couler des larmes sur son beau et pâle visage, et fixait son regard voilé d'un brouillard de pleurs sur la mer, qui se plaignait au loin, et mourait en petites vagues sur une bande de sable doré.

Des barques dont les voiles se découpaient sur un ciel pur, passaient au large; des vols de mouettes traversaient l'azur. Autour d'elles régnait le silence, et tandis que des tavernes de la cité Corsaire s'élevaient des chants d'une joyeuse ivresse, Mme de Miniac et sa fille, pressées l'une contre l'autre, pleuraient celui qui, sans doute, murmurait leur nom.

—Robert! ah! Robert! s'écria Mme de Miniac dans ses sanglots.

Jocelyne passa un de ses bras autour de son cou.

—Pourquoi te laisser abattre et te désespérer aujourd'hui? de manda-t-elle. Rien n'est changé dans notre situation et dans la sienne. Si nul ne nous apporte des nouvelles de mon père, il ne s'ensuit pas qu'il doive être plus malheureux. Nous prions tant pour lui que le Seigneur le prendra en pitié; nous travaillons si activement pour amasser le prix de sa rançon que nous parviendrons à compléter ce qui nous manque.

—Jocelyne, en trois années, combien avons-nous amassé?

—Si nous comptons ce que tu possédais à l'époque de la prise du "Phénix", la différence des revenus de ta maison, avec le loyer que nous payons, ce que tu as gagné avec tes leçons, et moi avec mes broderies, nous avons plus de deux mille livres.

—Chérie! Ne sais-tu pas qu'il en faut au moins le double pour acquitter la rançon de ton père?

—On te paie davantage, mes broderies deviennent à la mode. Encore deux années, et nous aurons l'argent nécessaire. Alors, profitant d'un voyage des Pères de la Merci, nous leur confierons notre trésor, et nous les chargerons de négocier avec le Pacha la liberté de mon père.

—Deux ans! répondit Mme de Miniac, vivrai-je jusque-là.

—Ah! tu deviens cruelle! s'écria Jocelyne en resserrant davantage la chaîne de ses bras caressants. Je sais bien que dans ton cœur mon père occupe la première place; je ne saurais m'en plaindre. Le soulager dans son malheur, parvenir à lui rendre la liberté, est le but de ma vie. Cependant, la préoccupation qu'il me cause ne m'empêche pas de t'aimer. Mais toi! C'est à peine si ta pensée se reporte sur moi quand des nuages sombres traversent ton esprit. Mourir! tu n'en as pas le droit tant que je te reste, car ta perte serait ma condamnation. Nous devons exister l'une pour l'autre. Si tu ne veux pas désespérer ton enfant, jure-lui de ne jamais plus céder à ces idées de découragement.

—Ah! dit Mme de Miniac, j'en triomphe souvent; je te le jure, cet amour maternel dont tu sembles douter à cette heure, me fortifie cependant chaque jour. En te voyant si belle, en te trouvant si courageuse et si dévouée, je me dis que ton père sera fier de toi le jour où il te pressera dans ses bras.

—Il ne me reconnaîtra pas, dit Jocelyne en secouant la tête. Je comptais huit ans quand il partit

pour le voyage dont il n'est pas revenu. J'étais une enfant, il retrouvera une jeune fille. Mais j'en suis certaine, si ses yeux hésitent, il me devinera à mes baisers.

Mme de Miniac attira sa fille dans ses bras et la garda sur son cœur.

Plus de deux heures elles restèrent ainsi, plongées dans des sentiments si profonds qu'ils arrêtaient la parole sur leurs lèvres.

Le jour baissait; l'horizon paraissait ceint d'une double écharpe pourpre et vert pâle; un bruit lent et monotone se faisait entendre autour du Grand-Bé: clapotis sourd et continu dont les deux femmes n'entendaient point les murmures. Cependant, peu à peu le sable devint humide, des flaques d'eau envahirent les roches; des franges d'écume baignèrent l'ilôt de granit.

La mer montait.

Lorsque Mme de Miniac sortit de sa contemplation, la route conduisant à la terre ferme, sans être interceptée, devenait cependant difficile. La mère poussa un cri de frayeur.

—Ce n'est rien! fit Jocelyne; néanmoins il est temps de partir.

Elles descendirent le Grand-Bé, traversèrent en posant le pied d'une pierre sur l'autre, la distance qui les séparait du rivage, et se trouvèrent en sûreté au moment où une vague énorme battit avec fracas les flancs de l'écueil.

Alors deux têtes dont l'expression n'avait rien de rassurant se montrèrent entre la brèche d'une muraille ruinée. Jadis on avait élevé des constructions sur le Grand-Bé. Le vent d'hiver en balaya la toiture; les murailles tombèrent sur place, laissant debout deux angles, puis des meurtrières, et une sorte d'appentis suffisant pour mettre un homme à l'abri de la pluie.

Souvent, durant les heures chaudes de la journée, les enfants y coururent, heureux de trouver ces cachettes propices. Les pêcheurs y préparaient leurs appâts; les petits s'y attardaient, s'amusant à voir monter la marée; le dimanche, les jeunes filles venaient rêver en cherchant sur la mer l'ombre d'une voile.

Il n'était point rare, non plus, que de mauvais gars s'y cachassent, certains que personne ne les écouterait préparer des projets criminels et disposer leurs batteries.

Ceux qui, après le départ de Jocelyne et de sa mère apparurent au milieu des murailles ruinées, passaient à bon droit pour des êtres malfaisants. Paresseux, ivrognes, on ne leur connaissait point d'état, et bien que de temps à autre on les vît manier les rames d'un bateau, ils ne comptaient point parmi les mariniers. Les fraudeurs, en grand nombre à Saint-Malo, les régalaient souvent d'eau-de-vie de contrebande. Chaque fois qu'un méfait se commettait dans la ville, on pouvait, sans crainte de faire tort à leur réputation, en accuser Corbillaud et Bouche-en-Coeur. Trop habiles pour se laisser prendre, ils réussissaient toujours à prouver un alibi vainqueur, chèrement payé à leurs complices, et reprenaient le cours de leurs méfaits avec une nouvelle audace.

Corbillaud comptait vingt ans: court, trapu, râblé, certain de sa force, ayant de longs doigts pressants et nerveux, un regard capable d'embrasser vingt objets à la fois, il était le premier des deux associés. Bouche-en-Coeur lui obéissait humblement, et il ne se révoltait jamais qu'au moment du partage, assez peu équitable quelquefois.

Ce jour-là, aucun d'eux ne put réclamer la priorité de l'idée qui leur traversa le cerveau. D'un regard tous deux se comprirent:

—Bonne affaire! dit Corbillaud.

—Excellente occasion, ajouta Bouche-en-Coeur.

—Il s'agit d'enlever le magot.

—Quand?

—Ce soir.

—C'est bien vite, nous manquons de renseignements.

—Bah! les femmes nous en ont suffisamment fournis... Plus de deux mille livres à cueillir...

—Sais-tu où elles demeurent?

—Elles se chargeront de nous l'apprendre.

—Suivons-les alors.

Tous deux descendirent le Grand-Bé en quelques enjambées, et se trouvèrent à quelques pas de Mme de Miniac et de sa fille.

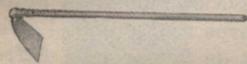
La maison qu'elles occupaient n'avait que deux étages surplombant l'un sur l'autre. De larges poutrelles noires s'entrecroisaient sur la façade, les fenêtres aiguës dressaient des pignons sombres, et toute la devanture de cette demeure se composait de vitrage à carreaux étroits donnant à l'ensemble un aspect de légèreté.

(A suivre)

Quelques sujets d'intérêt rural

VOICI le moment des labours, après un sommeil de plusieurs mois, se débarrassant de son manteau de neige, la terre féconde va prodiguer ses trésors à l'homme qui l'aime et la cultive.

De l'Atlantique au Pacifique, tout le long de cet immense ruban de sol canadien où l'on pratique la culture des céréales, les gens des fermes, les grands et les petits agriculteurs, tels des abeilles au temps de la moisson, vont se livrer sans relâche aux labours de la campagne.



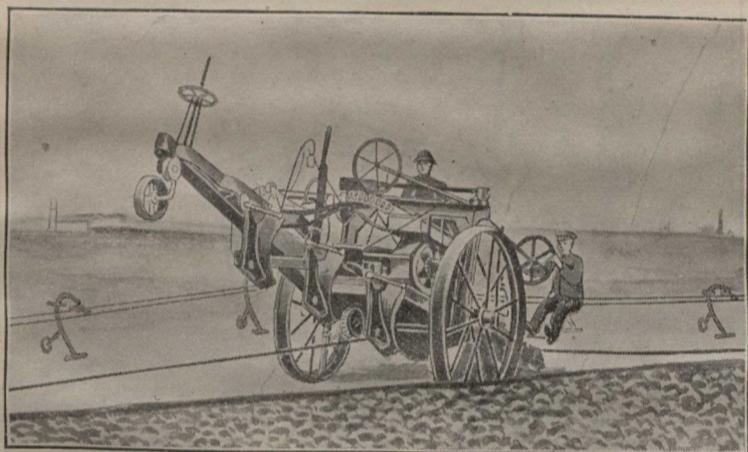
Houe à fer plein

Parmi toutes ces occupations, l'une des plus importantes est sans conteste celle qui consiste à fouiller le sein de la terre, avant de lui confier, avec espérance, les semences qui bientôt se convertiront en belles gerbes d'or.

Si vous le voulez bien, aujourd'hui, je vais vous entretenir de quelques considérations générales concernant le labourage.

Comme je le disais il y a un moment, le labour est une des principales occupations de la vie aux champs. Ses excellents effets ont donné naissance à cet adage : "Bonne culture vaut demi fumure".

Un bon labour débarasse le sol des mauvaises herbes ou plantes adventices ; il ameublisse le sol et facilite la pénétration des racines. En divisant et en retournant la terre, il augmente sa porosité et favorise l'action de l'air sur les substances contenues dans la couche arable, ainsi que sur les bactéries de la nitrification, qui fabriquent de l'azote nitrique, sur la germination et la respiration des racines.



Labourage à l'électricité

La profondeur du labour dépend des effets qu'on veut obtenir.

Les labours superficiels ont 3 à 4 pouces de profondeur.

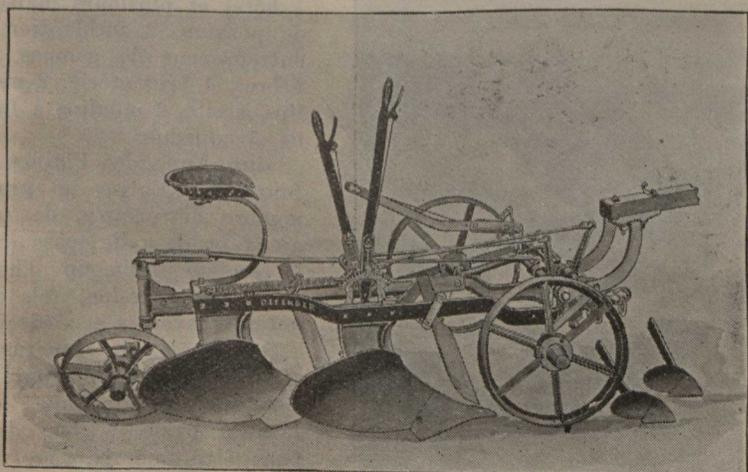
Les labours ordinaires ont de 6 à 8 pouces de profondeur.

Les labours profonds ont de 8 à 10 pouces de profondeur.

Les labours de défoncement ont de 13 à 19 pouces de profondeur.

La constitution du sol est un élément important d'appréciation pour régler la profondeur du labour.

Labours légers — Les façons culturales très légères, c'est-à-dire les binages qui grattent la terre superficiellement, sont insuffisants pour détruire la capillarité sur tous les points et, d'autre part, ils permettent à la chaleur et à la sécheresse extérieure d'atteindre facilement la terre compacte et de lui soutirer son humidité. Les binages d'été sont bons pour détruire les plantes adventices, mais ils



Charrue canadienne dite "Sulky" pour terre pesante. Capacité : 16 à 20 pes de large, 4 à 8 pes de profondeur.

sont dangereux parce qu'ils permettent aux rayons solaires de dessécher le sol.

Labours profonds — Les labours profonds sont à recommander soit qu'on se propose d'augmenter l'épaisseur de la couche arable, soit qu'on veuille la maintenir. On approfondit le sol de deux façons différentes : 1^o En augmentant chaque année la profondeur du labour et ramenant le sous-sol à la surface ; 2^o En ameublissant le sous sol sur place sans le retourner.

Labours à la main — Les labours à la main sont ceux que l'on exécute à l'aide de la bêche, de la fourche en fer, de la houe. Ils constituent une opération de jardinage, plutôt qu'une opération agricole.

Labours à la charrue — La charrue, en permettant d'utiliser la force des animaux pour le travail de la terre, affranchit l'homme d'un pénible labeur et contribue largement au progrès de la civilisation. Son invention qui se perd dans la nuit des temps, est considérée à bon droit comme un des grands bienfaits de l'humanité. La charrue antique a reçu peu à peu de notables perfectionnements.

L'ancien araire, rudimentaire et informe, déchirait péniblement la terre sans la retourner ; il la repoussait latéralement à droite et à gauche, à la manière du buttoir moderne. C'est Arbuthnot, un Anglais, qui formula la première théorie du "versoir" ; le mémoire qu'il publia en 1774 attira l'attention de Jefferson, ancien président des Etats-Unis, qui remplaça le "versoir droit" par le "versoir contourné". Plus tard, vers 1822, Mathieu de Dombasle, illustre agronome français, construisit la charrue qui porte son nom et qui a servi de modèle aux constructeurs modernes. En 1854, M. Grandvoinet entreprit l'étude mathématique de la charrue et lui donna ainsi une base vraiment scientifique. L'expérience a démontré que le travail d'ameublissement de la terre est beaucoup plus parfait avec le versoir à surface concave se rapprochant d'une portion de cylindre qu'avec le versoir à surface hélicoïdale.

Il est presque futile de faire remarquer que les machines aratoires ont beaucoup été perfectionnées depuis quelques années.

Il existe actuellement une grande quantité de modèles de charrues, depuis la charrue primitive, jusqu'à la puissante charrue électrique avec trolley mobile. Si je ne me trompe il y a quelques spécimens de ces coûteuses machines au Canada. Pour l'éducation de mes lecteurs je leur donne dans cette page quelques dessins des charrues les plus employées et les plus perfectionnées.

ÉTENDOIR A LINGE

L'étendoir à linge pour le séchage est, d'une façon banale, quelque chose de fort simple à installer ; on étend une corde entre deux arbres, entre deux murs, entre deux supports de bonne volonté ; puis, sur cette géométrique chaînette, on fait chevaucher les accessoires du vêtement que l'on veut faire sécher.

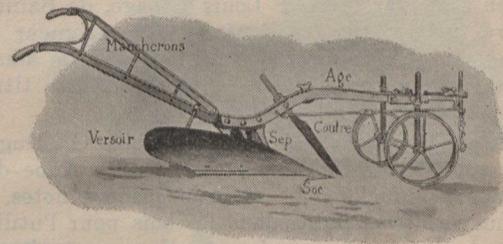
Mais, il faut prévoir l'assaut du vent qui fait flotter, met à la voile et emporte. Pour y obvier, on attache le linge sur les cordes avec des épingles ; or, il y a deux inconvénients, même lorsque ces épingles sont les petites fourches en bois qu'emploient nos ménagères canadiennes.

D'abord on n'a pas toujours des épingles sous la main ; ensuite, lorsque l'on a des épingles et lorsqu'on les plante dans le linge, ou qu'on fixe celui-ci avec les petites machines en bois dont j'ai parlé, on fait des trous dans les tissus avec de l'oxydation ou de l'humidité autour.

J'indique donc l'appareil illustré ici ; correct et tutélaire, il est combiné avec un peu de machinisme, mais sans machiavélisme, par un chercheur de choses pratiques.

Plantez deux montants en bois. Chacun des montants porte une poulie, et sur l'un d'eux, à portée de la main, on attache un petit treuil élémentaire avec manivelle et rochet.

La corde qui devra soutenir le linge à sécher passe sur les deux poulies. Pour accrocher le linge.



Charrue moderne en fer (Dombasle)

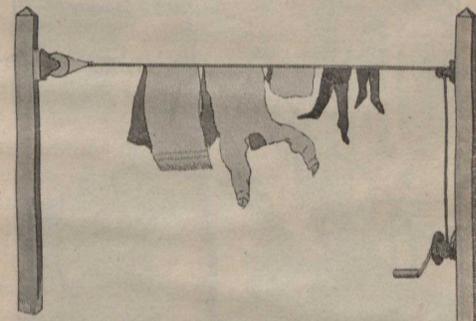
en déarrant le treuil, on donne le mou à la corde, puis on engage les pièces entre les deux brins de la corde, un coup de treuil en sens inverse, tend les deux brins et emprisonne l'étoffe sans la percer et sans le secours d'aucune épingle.

LES OEUFS FRAIS

Dans le précédent numéro de cette revue, j'ai dit quelques mots du poulailler ; je vais, maintenant, parler des oeufs de basse-cour. Aussi bien, ce sujet est-il à l'ordre du jour, puisque nous sommes au moment de l'année où, entre autres, le marché de Montréal est abondamment pourvu d'oeufs frais.

Lorsque vos poules ont pondu librement dans la basse-cour, au hasard du nid qu'elles se sont constitué, il se produit souvent une des deux choses suivantes : ou bien, elles dévalent cyniquement ces oeufs, espoir du consommateur d'oeufs frais pondus ; ou bien, elles font subir à leurs oeufs un commencement d'incubation nuisible à la conservation ultérieure.

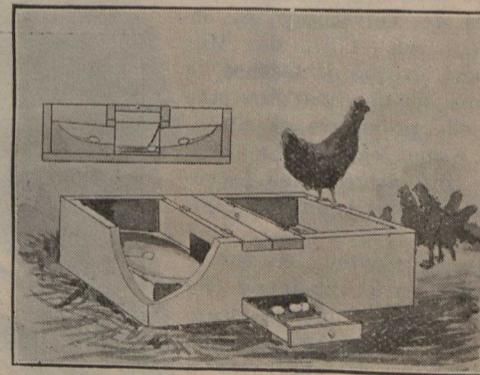
Comment y obvier ?



Dispositif de séchage rationnel pour le linge en plein air

En disposant, dit un ingénieux chercheur, la sorte de "piège à oeufs" que montre notre dessin. La poule est tentée d'aller pondre dans une agréable boîte laquelle occupe le milieu du poulailler et vers laquelle l'attirent d'alléchants appâts. Mais, dès que l'oeuf est pondu, il roule dans un tiroir-magasin, garni de feutre pour amortir le choc, et fermé de chaque côté, par des rideaux en cuir qui fonctionnent à la façon des clapets de pompe. "L'oeuf de nid en porcelaine, qui excite les poules à la pondaison, ne manque pas, bien entendu, dans ce système ; mais comme, il ne pourrait entrer en comptabilité logiquement on le fixe contre la boîte à l'aide d'un léger fil de fer.

Il ne manquerait plus que de faire pondre, dans ce curieux coffre, la célèbre "poule aux oeufs d'or".



Nid à magasin pour recueillir les oeufs pondus par les poules dans les basses-cours

Mais, depuis qu'il en a été question, il paraît qu'elle s'est envolée. Les intéressés doivent donc se contenter de recueillir des oeufs à la coque de la formule usuelle.

Sainte Anne des Plaines

STE ANNE DES PLAINES, avant son érection en paroisse (1787) portait le nom de Mascouche du Page, de la Plaine ou la Belle Plaine ; faisait partie de Saint-Louis de Terrebonne, comté de la Province de Québec sur la rive nord de la rivière des Mille Îles au nord de l'île de Jésus, et ancienne seigneurie Lesbois achetée en 1720 par le sieur Louis Lepage, de Sainte-Claire, prêtre, fils de René Lepage, seigneur de Rimouski. Ce digne prêtre déploya un zèle admirable pour la colonisation et passe, à juste titre, pour un des bienfaiteurs de son pays.

“A ses propres frais, ajoute l'abbé G. Dugas dans son histoire de la paroisse de Ste Anne des Plaines à laquelle nous empruntons ces notes, il fit ouvrir des chemins dans les bois pour l'utilité des colons ; construire des moulins pour scier le bois et moudre les grains ; développa divers genres d'industrie, tels que fabrication du goudron, chantiers de bois pour la construction des navires ; forgeries pour fabriquer le fer, et fit plus par son énergie et son dévouement pour la cause de la colonisation, que les grandes sociétés favorisées de privilèges royaux et envoyées au Canada dans le but de coloniser”.

Les premiers colons de Ste Anne des Plaines furent Thomas et Pierre Gagnon, de Château-Richer, les Barret, les Racine, les Caron, les Côté de la Côte Beupré, auxquels ne tardèrent pas à se join-



Vue de la chaise

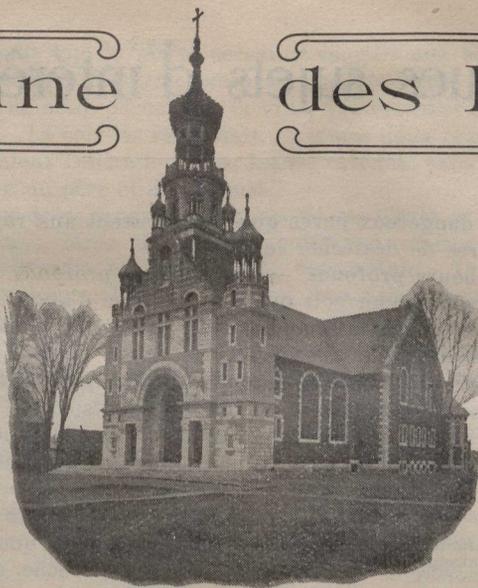
Photo. Dumas, Montréal

dre Louis Huot de l'Ange-Gardien, ses trois fils, René, Joseph et Pierre, avec les Giguère, les Gaudard et les Malboeuf, ainsi que les Forget ou Froget, descendants de Nicolas Froget des Patis, de Notre-Dame d'Alençon qui, en 1653, épousa à Québec, Madeleine Martin, fille d'Abraham Martin, possesseur des fameuses plaines qui portent son nom. Ajoutons les familles Gauvreau, Coursolle, Lauzon, Gauthier et Granger — cette dernière originaire de l'Acadie. Et c'est au prix d'efforts vraiment surhumains, héroïques que ces vigoureux bûcherons canadiens se taillent des fermes dans la forêt vierge et conquièrent le sol canadien.

Les colons de Ste Anne furent desservis par les curés de Terrebonne, et obtinrent en 1787, de Mgr Hubert, évêque de Québec, la permission de construire une chapelle provisoire en attendant une église. La chapelle fut érigée sous le vocable de Ste Anne des Plaines.

Messire Coyteux en fut le premier curé ; Etienne Godard, de Ste Anne de Beupré fut nommé bedeau avec l'obligation de charroyer à l'église tant de seaux d'eau pour faire l'eau bénite le Samedi Saint. On se fera une idée exacte de la pauvreté de la paroisse, à son début, en lisant la lettre suivante que Messire Coyteux écrivait à l'évêque de Québec :

“ Il n'y a ici ni tabernacle,



Vue de l'église actuelle

Photo. Dumas, Montréal

ni ciboire, ni calice, ni crucifix, ni chandeliers, ni cierges, ni hosties, ni linge d'église, ni chasuble ; il n'y a pas même un plat pour en faire un bénitier”. Oui, mais la générosité toute de sacrifice des braves colons chrétiens eut bientôt remédié à cet état de choses.

En 1802 M. Rinfret succéda à Messire Coyteux et fit construire une église ; croix latine, sans colonne, 120 pieds de long, grande nef 46 de large. “Les superbes carrières qu'on a exploitées en 1900 le long de la rivière Mascouche, pour bâtir la nouvelle église, n'étaient pas ouvertes alors, raconte l'abbé Dugas ; d'ailleurs les moyens de les exploiter faisaient défaut. On bâtissait donc avec de gros cailloux ramassés dans les champs et le long des grèves, et l'on se demande comment les maçons d'alors s'y prenaient pour faire de solides constructions avec de si pauvres matériaux”.

En 1836, M. Poirier, curé passionné pour le chant et la musique, dota son église d'un orgue ; ce fut un événement dans la paroisse. Un nommé Elzéar Poirier forgeron du village qui possédait quelques notions d'harmonie fut engagé pour accompagner le chant tous les dimanches et fêtes pour la somme de 50 piastres par an ; bientôt le chœur de Ste Anne des Plaines fut admiré des paroisses voisines. Ceci ne surprendra personne si l'on songe qu'en 1836, les orgues étaient encore rares au Canada, et que peu d'églises avaient les moyens de se payer le luxe de ce bel instrument.

Dans l'espace de quelques heures un incendie désastreux (1843) consuma l'église de Ste Anne des Plaines. Les registres furent perdus. Ce malheur arrivé à la veille de l'hiver fut une double calamité pour la paroisse.

Quelle douleur pour ces braves gens, contemplant les ruines du modeste monument qui leur avait coûté tant d'efforts, tant de travaux, tant de sacrifices. Le jour de la Toussaint l'office fut célébré dans l'ancienne chapelle qui servait de presbytère. “Le 2 novembre, dit l'historien de la paroisse de Ste Anne des Plaines, c'était triste comme la mort”.

Le premier moment de découragement passé, on se remit vaillamment à l'oeuvre et le 22 août sui-

vant, M. le grand-vicaire Paul Archambault, curé de Vaudreuil, présidait la cérémonie de la bénédiction de la nouvelle église et d'une modeste cloche de 226 livres, bientôt remplacée par une autre de 1,200 livres, don généreux de l'honorable Joseph Masson de Terrebonne.

Le 25 septembre 1855, dans une assemblée des paroissiens, on décida de construire un nouveau logement au curé, alors M. Champoux qui, tel un père au milieu de sa famille, passa 34 années au milieu de ses ouailles et dont le corps repose dans l'église à côté de celui d'un enfant de la paroisse, Alfred Lemay qui, tombé malade à l'âge de 18 ans, mourut à 30 après avoir enduré un véritable martyre sans jamais laisser échapper une parole de plainte. Sa Grandeur Mgr Bourget le visita trois fois et déclara que ce chrétien montrait des vertus héroïques. Ce jeune homme est considéré comme un saint et plusieurs personnes assurent avoir été guéries par l'application des linges qui avaient servi à couvrir ses plaies.

M. Ed. Demers né à Longueuil en 1818, succéda à M. Champoux. Le village de Ste Anne souffrait de son isolation des grands centres et la routine du bon vieux temps allait son train, lorsque la construction et la vente du chemin de fer des Laurentides (ligne de Saint-Lin) qui traverse aujourd'hui le village, vint lui donner un nouvel essor.

Le curé actuel de Ste Anne des Plaines, M. J. E. Dugas, ordonné prêtre le 6 juin 1869, succéda à M. Demers. Tout zèle, tout dévouement pour le bien spirituel et le progrès temporel de la paroisse, il



Une Scierie

Photo. Dumas, Montréal

s'est fait l'âme de toutes les entreprises utiles qu'il a aidées de sa personne et de ses deniers, veillant tout particulièrement sur les écoles, il en a neuf sur un bon pied et fréquentées assidûment par les enfants. La construction du beau temple dont nous reproduisons ici la gravure, a été l'événement le plus remarquable du règne de M. Dugas.

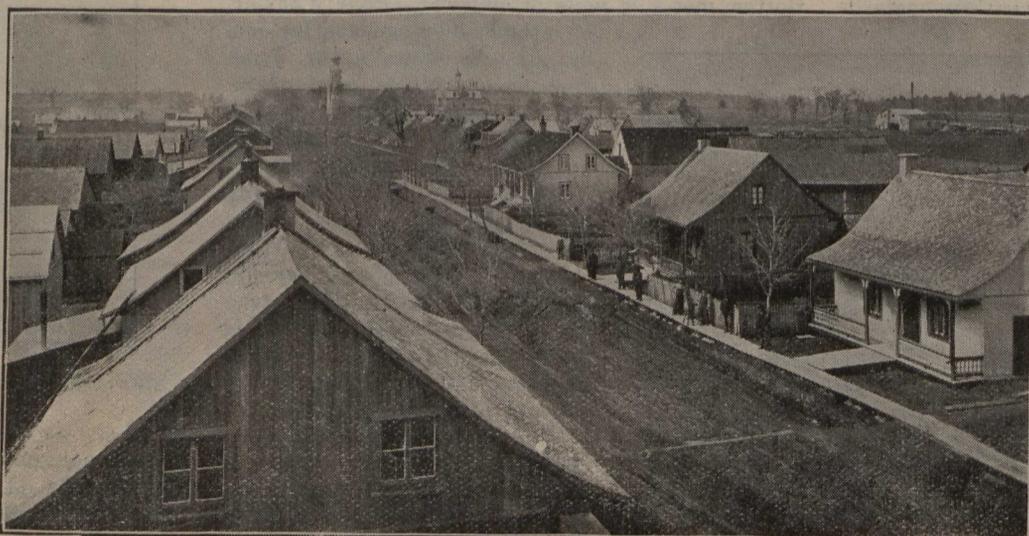
Depuis une quinzaine d'années, une foule d'améliorations se sont opérées dans la paroisse et le village de Ste Anne. On y a posé le téléphone et la voie ferrée qui met Ste Anne des Plaines en communication avec la ligne d'Ottawa, de St Jérôme et du Grand-Nord, est d'un avantage précieux pour les cultivateurs qui exportent une grande quantité de bois, de foin, de grains, de beurre, etc.

Il y a à Sainte-Anne des Plaines 3 médecins 1 notaire, 3 marchands, 2 forgerons, 1 peintre, 1 tanneur, 1 hôtel et plusieurs maisons de pension, 2 ferblantiers 1 entrepreneur de pompes funèbres, 1 briqueterie, 2 moulins à scie, 2 moulins à farine, 1 aqueduc.

Sainte-Anne des Plaines a fourni à l'Eglise un grand nombre de prêtres, de religieux et de religieuses et à la société beaucoup d'hommes de profession, tels que notaires, avocats et médecins.

Succursale du sanctuaire vénéré de Sainte-Anne de Beupré, Sainte-Anne des Plaines passe à bon droit pour être une paroisse modèle de bon esprit de paix et de concorde.

ADALBERT CHATFOUR



Vue générale du Village

Photo. Dumas, Montréal

Comment fortifier nos enfants



L'EXERCICE DE LA CANNE.—Pendant que le pied fait pression sur la canne, l'enfant s'efforce de la soulever et développe ainsi les muscles de ses reins.



POUR FACILITER LA RESPIRATION.—L'enfant étant étendu par terre, on écarte et rapproche alternativement ses bras afin de faciliter le jeu de la respiration.



LA LUTTE

PERSONNE ne peut songer à contester à présent la nécessité du sport. C'est le seul moyen de maintenir active la circulation du sang, de faciliter le jeu des poumons, de conserver la souplesse des membres et d'empêcher le fâcheux embonpoint de venir déformer le corps et l'alourdir. En bien, ce que nous voulons, dans cet article, c'est adapter le sport aux jeunes enfants, et proposer des exercices ne nécessitant aucun appareil. La bonne volonté des pères doit suffire. Il faudra en effet que les papas se résignent à faire l'office de "trapèzes" et d'"anneaux" et participent à tous ces mouvements. Cette nécessité ne leur sera sans doute pas cruelle, car ils n'aiment rien tant en général que de jouer avec leurs enfants sur les genoux. Il leur suffira de pratiquer leurs jeux habituels, suivant quelque méthode et en s'appliquant à développer tour à tour les muscles de leur bébé. Ce sera pour eux du sport en chambre, du sport pratique et sain.

Voici un choix varié de ces exercices. D'abord, la canne. L'enfant devra s'efforcer de soulever, à l'aide d'une canne, le pied de son père. La canne est maintenue par un pied sur le sol, tandis que l'autre jambe fait pression. Ce sont les muscles des reins qui travaillent alors principalement. Pour faire agir ceux des bras et des reins simultanément, le père se met à genoux par terre en se soutenant avec les mains. L'enfant devra le renverser. C'est la lutte, c'est le résultat immédiat conquis au prix de l'effort; aussi l'enfant mettra-t-il toute son énergie, déploiera-t-il toute sa force pour remporter la victoire. Ses petites jambes tendues sur le sol, il pousse rageusement l'espèce de grosse bête que représente le dos de son père. Celui-ci résistera autant qu'il le jugera nécessaire et se laissera "tomber" quand il sentira l'enfant tout essoufflé.

Nous arrivons maintenant à un autre exercice purement physiologique, qui a pour but direct le développement des poumons et qui rappelle un peu les manoeuvres auxquelles on se livre pour rappeler un noyé à la vie. L'enfant étant étendu sur le dos, on lui prend les mains et on lui écarte les bras suivant les mouvements de la respiration. Ce n'est plus un jeu positivement, et Bébé préfère infiniment s'amuser avec le "rétablissement par le mouchoir". Pour cela, il s'étend encore par terre et arc-boute ses pieds contre ceux de son père. Il saisit alors à deux mains le mouchoir et il doit se laisser relever sans plier sur les jarrets, ni sur les reins. La chose est très facile, mais on peut le présenter à l'enfant comme une manière de petit tour de force, et il est ravi de l'essayer et de le réussir.

Le bras du père peut aussi se transformer en barre fixe mouvante et soulever et déposer tour à tour l'enfant, qui se soutient par les bras. Un autre exercice excellent et dont nous ne pouvons, par suite de manque de place, donner de photographie, est le suivant: L'enfant s'assied sur un des genoux d'une grande personne, passe ses jambes sous la cuisse sur laquelle il ne pose pas, et se croise les bras. Il est ainsi parfaitement maintenu. Il se renverse alors en arrière le plus qu'il peut, puis se remonte peu à peu. Tout son corps travaille, les muscles de ses jambes et de ses cuisses qui servent à le maintenir, ceux de ses reins et de tout son buste, puisqu'il faut que par leur seule tension il revienne à sa position primitive après s'être renversé.

Tous ces jeux, bien des pères s'y sont livrés très souvent sans réfléchir aux bienfaits que leurs enfants pourraient en tirer. Ils faisaient de l'hygiène sans le savoir, et il faut espérer qu'ils continueront, maintenant qu'ils sont avertis. Grâce à ces pe-



LA BARRE FIXE.—Le bras est transformé en barre fixe et bébé doit s'y suspendre.



POUR FORTIFIER LES ÉPAULES ET LES REINS.—Bébé s'est mis sur le dos, s'arc-boutant contre les pieds de son aîné et a saisi à deux mains le mouchoir qu'il lui tend.

tits exercices pratiques et faciles, ne demandant aucun apprentissage, les membres encore jeunes et peu résistants des garçons et des fillettes ne subissent pas les tensions trop fortes et les dures tractions musculaires que réclame la gymnastique aux appareils.

Il sera bon, chaque fois qu'on se livrera à ces jeux, d'ouvrir la fenêtre de manière à ce que les poumons aspirent l'air le plus possible; la respiration a une importance capitale dans tous les exercices, nous ne l'ap-

prendrons à personne; il est donc sage de la surveiller avec soin.

Plusieurs exercices ne figurent pas dans nos dessins. L'un d'eux veut plus d'entraînement, mais il est merveilleux pour mettre en mouvement tous les muscles du corps. Il consiste, pour l'enfant, à s'étendre entre deux chaises, la tête et l'extrémité des jambes servant seuls de supports. Il doit par la tension des membres et des muscles se tenir rigide et ne pas fléchir. Il faut essayer cet exercice avec précaution, car les efforts disproportionnés sont nuisibles, mais certains enfants le font très facilement après quelques essais. Il suffit d'employer, au début, beaucoup de ménagements.

Un point capital qu'il importe de retenir, c'est que dans l'éducation moderne, le développement physique des enfants doit suivre parallèlement leur développement intellectuel. Mais il est dangereux, quand ils sont trop jeunes, de les exposer à la rigueur excessive de la gymnastique qui exige des mouvements trop violents. Dans la série des exemples pris sur le vif par nos photographes, nous exposons les plus pratiques de ces exercices physiques.

Nous laissons au papa le soin de les varier à l'infini, en ne s'écartant pas trop du principe de la fréquente répétition d'un exercice plutôt que la pratique de mouvements d'une trop grande violence ou de fatigue.

L'assouplissement du corps, ne l'oublions pas, durcit les muscles et leur donne de l'élasticité.

Les enfants de quatre ans peuvent commencer à faire ces exercices. Leurs petits membres, qui ne demandent qu'à s'agiter, se développeront ainsi plus normalement et prendront de la consistance qui leur permettra de résister, le temps venu, aux fatigues des entraînements qui font le corps sain tout en rendant le cerveau lucide et actif.

C'est à dessein que, dans le courant de cet article, nous avons employé souvent le mot: jeu. C'est en s'amusant que l'enfant travaillera avec profit, et c'est une des conditions essentielles de ce genre de travail. Quels bienfaits pourrait-il retirer d'une gymnastique ennuyeuse. Il n'y mettrait aucune énergie, ne se soumettrait à aucun effort et, par conséquent, ne s'améliorerait pas. Tandis qu'avec les exercices, enfants en apparence, mais d'autant meilleurs, que nous avons proposés en exemple et que chacun pourra augmenter et développer, l'enfant mettra dans leur accomplissement toute sa joie de vivre et de dépenser ses jeunes forces.

C'est pourquoi il ne nous a pas paru inutile d'en parler.

Ainsi parle M. Max Rivière, à qui nous empruntons ces notes, qui conviennent à tous les enfants.



POUR FORTIFIER LES ÉPAULES ET LES REINS.—Il doit se laisser relever sans plier un seul instant sur les jarrets ni sur les reins.

De la décoration d'un appartement

TAPISSER élegamment les différentes pièces du logis, voilà la question qui se présente chaque année avec un regain d'actualité à l'esprit de toute maîtresse de maison soucieuse de donner à son intérieur l'aspect le plus élégant possible.

Rien ne semble plus difficile à choisir que le papier à tenture. Aussi que de rouleaux ne fait-on



Pour le salon de réception.

pas déployer devant soi avant de prendre une décision en faveur de tel ou tel genre, telle ou telle nuance, tel ou tel dessin. Pour le genre et la dimension de ces derniers, il est sage de se baser sur la dimension de la pièce qu'on désire tapisser. Il est bon aussi de se rappeler que les aquarelles et les eaux fortes paraissent mieux sur un papier uni tandis que les peintures, en dépit même de la couleur ou de la largeur de leurs cadres, tirent avantage d'un papier de tenture à petits dessins.

Il y a en ce moment une tendance remarquable à obtenir des effets délicatement harmonisés en combinant des nuances diverses et souvent très contrastantes ainsi qu'on admire dans les peintures murales de Turner, Walker et Alexander, les artistes américains. A noter aussi la ressemblance de certains papiers avec les antiques tentures si précieuses conservées dans les vieux châteaux ou les anciennes maisons de famille.

On fait aussi des panneaux qui imitent si étonnamment les boiseries qu'ils leur sont parfois substitués par préférence. Afin de

rendre la ressemblance plus parfaite encore, la couleur est appliquée sur le bois naturel, et le papier sur la couleur de sorte que le fragile revêtement peut être tracé une fois l'article terminé. Les dessins uniques et originaux atteignent des prix fous ; on cite le cas d'un millionnaire de New-York qui a payé \$7,000 le dessin d'une seule décoration de chambre. Il y a du papier à tenture qui se vend jusqu'à \$2 la verge. Dans la maison d'un autre richard yankee, les murs sont tapissés de papier ayant coûté \$15.00 le rouleau et ceci ne peut même être comparé de loin avec un effet de rose copié d'un vieil hôtel français. Quelques-unes des plus élégantes tentures sont en papier-cuir orné de dessins espagnols ou mauresques sur lesquels a été habilement simulé la patine du temps ; d'autres sont dans le style de la Renaissance allemande. Ces imitations sont remarquablement bien réussies pour la plupart.

On obtient en combinant artistement les couleurs, une multitude d'effets imitant les styles vénitiens, hollandais, turcs, etc. Comme ces tentures sont généralement peintes sur commande les propriétaires choisissent l'ameublement de la pièce dans le même style. Rien n'est plus joli que l'uniformité de style dans la décoration d'une pièce. Par exemple une chambre Louis XVI sera tapissée de papier délicatement teinté avec un motif de fleurs qui se retrouvera sur le brocart des fauteuils et des divans. Ce genre conviendrait particulièrement bien à un boudoir. Dans quelques très vieilles habitations de la Nouvelle-Angleterre on retrouve encore des tentures où sont représentés des paysages, des rivières, des arbres, des maisons sur un fond de ciel bleu. Il ne reste plus aujourd'hui que de rares spécimens de ces tentures. Il en existe un à "Cherry Valley" dans l'état de New-York



Une pièce de la maison de l'ex-président Pierce, à Hillsborough, N. H. — Paysages et scènes diverses.

où les murailles d'un vieux manoir sont couvertes avec des scènes de chasse peintes il y a plus de cent ans. Un autre se voit à Keene, N. H., au "Perry House". On en retrouve aussi quelques-uns à Medford, une vieille cité du Massachusset. Il en existe probablement d'autres que la pioche des démolisseurs aura respectées. Mais ces anciennes tentures deviennent de plus en plus rares, c'est pourquoi les grands fabricants modernes de papier à tentures ne perdent pas une occasion de copier les vieux modèles qui décorent les anciennes maisons de la vallée de New-York, les étranges motifs des châteaux hantés de Salem et les belles décorations florales de quelques vieux intérieurs à Québec et à Montréal. Ces copies sont du reste si semblables aux originaux qu'on a souvent peine à les en distinguer.

En fait, l'art des fabricants de papiers à tentures ne connaît presque pas de limites. Les Watteau et autres scènes françaises rivalisent de beauté avec les scènes représentant des jeux Olympiques ou d'étranges motifs sur fond uni d'une merveilleuse chaleur de ton. Un autre dessin copié sur une vieille tapisserie américaine est le Morris. Il est plus décoratif que reposant pour la vue et il ne peut être judicieusement adopté que dans un intérieur somptueux et très vaste. Les personnes à fortune limitée ou ne possédant qu'une maison de proportions ordinaires ne peuvent employer ce papier, mais qu'elles se consolent, une grande variété d'autres dessins solliciteront leur choix.

Pour une anti-chambre, on peut choisir le papier veiné qui imite le noyer ou l'acajou. Quelques clous de cuivre disposés de ci de là donnent à cette tenture un aspect très riche. Pour un cabinet de

travail ou une bibliothèque, des scènes de chasse ou de course ou de golf, ou encore des reproductions de tapisseries de Smyrne sont parfaites. D'autres papiers pour bibliothèque sont à effets de verrière et les nuances sont aussi variées que



Tapiserie représentant une scène de don Quichotte, trouvée dans une vieille maison de Salem.

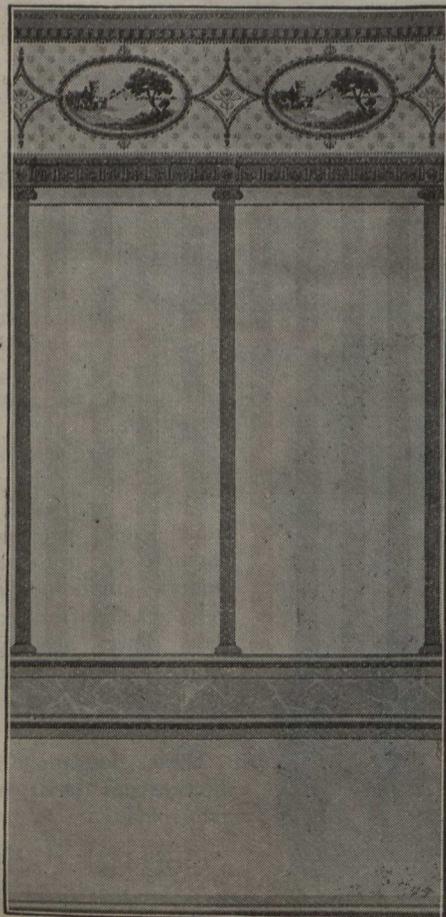
dans un vitrail de cathédrale. Pour les chambres à coucher, il se fait de jolis modèles à treillis avec retombées de feuillages et de fleurs.

Dans une chambre sombre la monotonie des dessins conventionnels doit être rompue avec des bouquets de chrysanthème, de coquelicots ou autres fleurs apparentes. Dans les petites pièces, un effet de velours panne s'harmonisant à la nuance du plafond fait toujours bien.

Peu de personnes savent combien de travail et de dépense coûte au fabricant de papier à tenture l'obtention d'un modèle nouveau. Des artistes remarquables travaillent constamment et à prix d'or pour créer de nouveaux dessins et pour harmoniser ensuite de nuances et de formes, plafond, bordure et murailles.

L'art du coloriste a fait depuis quelques années de grands progrès et la multitude de motifs et de nuances qui sont maintenant dans le commerce rendent relativement facile le choix d'une décoration lorsque l'acheteur a soin d'avoir bien présente à l'esprit la dimension des pièces à décorer, leur ameublement, etc.

Ce que nous croyons devoir recommander encore avant de terminer cette étude, c'est de choisir pour les pièces où l'on doit lire ou travailler, bibliothèque, salle d'étude, ouvroir, des papiers de teintes ne fatiguant pas la vue, tels que les bleus, les verts ou les jaunes pâles. Le rouge doit être évité avec soin, car si cette couleur a pour propriété d'exciter la gaieté, son effet sur l'organe visuel n'en est pas moins des plus nuisibles.



Tapiserie unie avec bordure artistique.



Effet de ciel et de forêt pour l'anti-chambre.



La vie au foyer

Manière de donner des bains aux enfants

Il serait bon de nous arrêter un moment à la manière de donner des bains. On peut employer une baignoire d'enfant ordinaire, mais dans le cas où le bain serait plus chaud ou plus froid que ceux auxquels l'enfant est accoutumé, il serait plus sage de placer dans la baignoire, surtout si cette dernière est en métal, un drap ou une grande serviette, pour empêcher que le corps, en touchant les parois, ne reçoive un choc.

Après un bain chaud, l'enfant doit être immédiatement roulé dans un drap de laine bien chauffé, et ne doit être habillé qu'après avoir été bien séché.

Lorsqu'on désire administrer un bain tiède ou presque froid, et que l'on craint un choc trop violent, l'enfant étant timide ou nerveux, il serait bon de graduer le bain, c'est-à-dire le faire graduellement changer de température. Dans ce cas, on peut adapter au robinet d'eau froide, un tube que l'on dissimule ensuite sous le drap placé dans la baignoire. On fait couler ensuite l'eau chaude et, après avoir déposé l'enfant dans le bain, on tourne légèrement le robinet d'eau froide, cette dernière produisant après quelques minutes la température voulue.

La durée d'un bain varie avec la température. L'on ne doit jamais prolonger un bain au delà de dix ou quinze minutes. Un bain très chaud doit être de courte durée. Il vaut mieux répéter l'immersion s'il est nécessaire, après quelque temps, que de permettre à l'enfant de rester trop longtemps dans le bain.

Lorsqu'il devient nécessaire d'administrer des bains froids, il vaut mieux, surtout lorsqu'on est sans l'avis d'un médecin, les donner avec une éponge. L'enfant peut être couché sur un drap et légèrement recouvert, tandis que chaque partie de son corps doit être épongée jusqu'à ce que le soulagement en résulte. Il est presque impossible de fournir des indications concernant l'usage des bains froids ou chauds, comme ils dépendent largement de la condition du pouls et de la circulation, qui ne peut être reconnue qu'à l'aide d'une grande expérience.

Cependant, l'on peut dire que dans les cas ordinaires, si l'enfant est faible ou abattu, il est préférable d'administrer un bain chaud. Si, d'un autre côté, l'on a pour objet de provoquer rapidement une transpiration abondante, un bain de vapeur est recommandable. L'on peut employer à cet effet une bouillotte. Dans ce cas, les draps de lit devront être relevés en forme de tente, soit à l'aide de cerceaux placés en-dessous ou d'une corde au-dessus, et la vapeur devra être introduite à l'intérieur par un tuyau. Pour un enfant qui peut rester assis, l'on peut recourir à un vieux moyen. L'enfant étant placé sur une chaise, cette dernière ayant généralement un fond d'osier; on entoure le malade et la chaise d'un drap, en les renfermant tous deux, comme dans une tente, et en permettant à la tête de l'enfant de sortir par le haut. On place ensuite sous la chaise, dans une bassine, une brique ou une pierre chauffée, sur laquelle on fait lentement couler de l'eau bouillante. La chaleur de la pierre vaporise l'eau déjà chauffée.

Si l'on désire réduire la chaleur dans n'importe quelle partie du corps, on a généralement recours à des compresses d'eau froide ou des sacs de glace. Les premières sont tout simplement des linges pliés, trempés dans de l'eau glacée et tordus suffisamment pour empêcher l'eau de couler. Ils sont ensuite appliqués sur la partie — l'oeil, par exemple, — dans laquelle on désire diminuer le cours du sang, et par contre réduire l'inflammation de la partie. Pour rafraîchir une surface plus grande, le sac à eau en caoutchouc peut être partiellement rempli d'eau froide et appliqué sur la partie malade. Des sacs de glace plus adaptés aux applications spéciales sont faits de caoutchouc mince, qui peuvent être parfaitement ajustés à la surface.

On peut appliquer aussi la chaleur sur les corps au moyen du sac à eau chaude, qui est généralement adopté. Si l'on désire plusieurs applications à la fois, on peut les obtenir à l'aide des boules d'eau chaude — dont on se sert généralement à défaut de sacs en caoutchouc — de briques enveloppées de linges, de sacs remplis de sable ou de sel, chauffés au four.

Une application chaude et humide produit une fomentation. Généralement, des linges plongés dans de l'eau chaude sont appliqués sur la partie où la douleur doit être soulagée ou bien à la surface de laquelle on désire attirer le sang. On peut accroître l'effet stimulant en arrosant le linge tordu de teinture de camphre. Des applications d'esprit de térébenthine, employé de cette manière, ou bien simplement répandu sur un linge sec sont également recommandables.

RECETTES MENAGERES

Le mouton. — Le mouton, pour être bon, doit avoir la chair rouge foncé, et la graisse fine et blanche; il faut autant que possible qu'il soit rassis, car le mouton trop frais est dur et le goût n'en est pas aussi bon.

Gigot de mouton rôti. — Prenez un rouleau à pâtisserie et battez votre gigot pendant deux ou trois minutes, ceci l'attendrira beaucoup. Choisissez trois ou quatre goussets d'ail, et piquez votre gigot, avec un couteau, à trois ou quatre places différentes, et introduisez une gousse d'ail dans chaque entaille. Embrochez-le et placez-le devant un feu vif, puis mettez dans la lèchefrite un peu d'eau et de sel, et gros comme une noix de beurre.

Il faut un quart d'heure de cuisson par livre de viande; par conséquent, pour un gigot de quatre livres, une heure suffit. Après ce temps, débroschez le gigot, servez-le sur un plat long, avec la sauce dégraissée, dans une saucière.

Le gigot, comme le rosbif (aloyau), doit



Pain nuancé avec les ingrédients qui servent à le confectionner.

être rose à l'intérieur, et le jus qui en découle, pendant qu'on le découpe, est la meilleure sauce des rôtis de mouton.

Pieds de mouton à la poulette. — Mettez-les dans l'eau chaude et grattez fortement tous les poils avec un couteau. Enlevez aussi une petite touffe de poils qui se trouve dans la séparation du pied, puis le grand os, et mettez-les cuire quatre à cinq heures dans l'eau.

Mettez dans la casserole un morceau de beurre gros comme la moitié d'un oeuf et une cuillerée de farine; lorsque le beurre et la farine sont bien fondus, mouillez avec un ou deux verres d'eau; ajoutez sel, poivre, bouquet de persil, épices et oignons, que vous laissez cuire une demi-heure. Au moment de servir, liez votre sauce avec un jaune d'oeuf. Pour cela, vous prenez un jaune d'oeuf, que vous mettez dans un bol, puis vous le délayez en ajoutant un peu de votre sauce, que vous employez tiède (trop chaude, l'oeuf tournerait). Mettez aussi un filet de vinaigre.

Lorsque tout est bien mélangé, versez dans votre ragoût, que vous avez ôté du feu et que vous servez de suite. Ayez soin de remuer en versant la liaison dans la sauce.

Épaule de mouton aux navets. — Faites désosser une épaule, arrangez-la en rond, ficellez-la bien et mettez-la dans une casserole avec un morceau de beurre ou de la bonne graisse; faites-lui prendre couleur et retirez-la. Ajoutez au beurre qui est dans la casserole deux cuillerées de farine et laissez bien roussir, puis mettez trois verres d'eau ou de bouillon, sel, poivre, persil, épices. Remettez l'épaule et laissez cuire pendant deux heures et demie.

Pendant ce temps, vous avez épluché huit ou dix navets que vous avez coupés en morceaux pas trop petits, et auxquels vous avez fait prendre couleur dans la poêle avec un peu de bonne graisse de rôt ou de volaille. Quand ils sont bien jaunes, retirez-les, mais ne les faites cuire avec l'épaule qu'une heure avant de servir. Dégraissez et servez sur un plat rond l'épaule entourée de navets; couvrez avec la sauce.

Pain nuancé. — Voici une recette très simple d'un plat original et joli: le pain nuancé. Prenez deux pains comme ceux que vous voyez sur notre gravure, l'un brun, pain de seigle ou pain bis; l'autre, un pain ordinaire, blanc. Coupez dans les deux des tranches d'égale épaisseur, que vous beurrez comme pour des tartines; placez, en les faisant bien adhérer, les tranches les unes sur les autres, en alternant régulièrement les nuances. Enlevez la croûte et coupez en morceaux carrés, tels que représentés dans notre gravure. Très simple, ainsi que vous le voyez, et ce pain, outre qu'il est délicieux, fait sur la table un très bel effet.

CORRESPONDANCE

Gabrielle. — 1. Paul d'Esmorin est un des rédacteurs de l'Album Universel, et Parrain-Gâteau aussi, sous un autre pseudonyme, mais ce sont deux personnalités absolument différentes. 2. Votre message a été fait, j'espère que vous avez reçu la prime et le numéro de notre journal que vous demandiez.

Québec 1905. — Combien je suis charmée de vous revoir! Je n'espérais plus ce plaisir, depuis si longtemps que j'en étais privée. Votre petit conte sera publié dans l'une de nos pages enfantines. Comment êtes-vous? Toujours heureuse, n'est-ce pas? Ecrivez-moi encore, voulez-vous?

Jean Suie. — Merci pour votre jolie carte et vos bons souhaits. Je suis bien touchée de ce que vous ne m'avez pas oubliée.

La Française. — Un peu tardivement, je vous dis merci, à vous aussi, pour vos bons souhaits et toutes les jolies choses que vous inspire votre bienveillance à mon égard. Merci et au plaisir de vous l're bientôt.

Jeannette. — Le costume-tailleur pourrait être bleu foncé, la robe de visite en soie ou en joli drap suède champagne. Merci de votre propagande et de vos bons souhaits; je vous retourne mon meilleur souvenir, et je serai toujours heureuse de vous faire plaisir.

Rose d'avril. — Nous publions aujourd'hui même une étude sur les toilettes de communicantes et divers autres articles sur la première communion, contenant tous les détails que vous demandez. Lisez-les attentivement. Avec tant et de si charmantes sympathies, notre journal ne peut faire autrement que d'arriver au pinacle du succès.

Marielle. — Les serviettes de toilette se marquent au bas, au milieu; on fait aussi des couvre-essuie-mains brodés très jolis.

Une Outaouaise. — Le deuil d'un père se porte deux ans, dont un an avec crêpe, six mois de noir

et six mois de demi-deuil. **Prévenchette.** — Pour cette saison, une robe de lainage blanc ferait mieux qu'une robe de mousseline. Vous pouvez mettre, dans la voiture, sur votre toilette blanche, un grand manteau ample en taffetas gris ou beige.

Morose. — On ne présente pas une jeune fille à un jeune homme, mais bien ce dernier à une jeune fille. Il s'incline devant elle et elle salue en souriant gracieusement.

Curieuse. — 1. Les petits boutons de la peau disparaissent au moyen de lavages à l'eau de gruau. 2. La chaussure noire est plus élégante que la chaussure de couleur. 3. Le deuil d'un enfant de quinze mois peut se porter trois mois, six mois avec crêpe ou seulement tout noir. Il n'y a pas pour ce deuil de règle absolue; c'est surtout une affaire de coeur.

R. G. — Merci de vos souhaits aimables, je suis bien sûre qu'ils porteront bonheur à notre revue. Il n'y a pas de toilette spéciale pour une marraine; il suffit d'un joli costume de ville. Le cadeau à la mère de votre filleul n'est nullement obligatoire. Le parrain doit un cadeau à sa "commère"; fleurs, bonbons, parfums, se donnent très bien dans ce cas.

Fleur champêtre. — C'est M. Edmond Rostand qui a écrit la "Ballade du petit manchon".

Pâquerette. — Les chapeaux de crin sont plus en faveur qu'ils ne l'ont jamais été; ils sont plus légers que les chapeaux de paille. On les garnit de fleurs et de ruban; pas de plumes qui alourdissent la forme, ni de boucles de métal. Si vous êtes blonde, un chapeau noir vous ira très bien. Les nuances de chapeau dont les blondes doivent s'abstenir sont le jaune, le brun pâle, le beige et le rose.

Bébé Rosette. — La robe blanche que les jeunes filles revêtent pour la solennité de la distribution de prix peut être aussi coquettement ornée qu'on le désire. Dans notre page de "Toilettes de communion", une illustration représentant une robe de visite pour fillette, vous donnera une jolie idée de ce qui peut se faire en ce genre.

COLETTE.

1905

Novi-Modi



UN DE NOS MODÈLES DU PRINTEMPS 1905

COSTUMES-TAILLEUR
MANTEAUX
JUPES Dans les genres les plus nouveaux



Aucune autre maison du Canada ne peut rivaliser avec les dernières créations de NOVI-MODI.

Novi-Modi Costume Co., Ltd.
2364 Ste-Catherine
MONTREAL

Communiantes et Communiant



POUR tout le monde, la première communion est une fête charmante. Les regards se posent, souriants, sur les blanches théories de fillettes, qui, durant plusieurs semaines, traversent les rues bruyantes des cités, les rues paisibles des villages. Je pourrais, au lieu de semaines, parler de mois, car l'époque de cette fête est très variable. Dans certaines localités, on la célèbre alors que l'hiver s'achève à peine. Il arrive que la neige des mousselines se mêle à la neige qui tombe, comme des flocons de duvet de cygne, dans les plis des voiles. Ailleurs, c'est par les jours ensoleillés de mai et de juin. A Montréal, les premières communions ont lieu durant tout le mois de mai.

C'est non seulement une jolie fête, mais une fête importante. Elle marque, surtout pour les petites filles, la fin de l'enfance et le commencement de l'adolescence. Sans cesse, cette phrase revient sur les lèvres des mamans: "Tu dois être raisonnable, à présent que tu es une grande fille."

Les chères petites semblent, pour la plupart, avoir conscience du sérieux que prend

tance. Il vaut mieux s'abstenir de donner des objets devant servir à la toilette du matin, tels que brassard ou insigne pour les garçonnets, aumônière, ceinture, chapel ou missel. La maman pourvoit à ces choses elle-même.

Il y a une infinité de jolies fantaisies que l'on peut offrir: crucifix, statuettes, médaillons, porte-bonheurs. Nos illustrations donnent une idée de ce qui se vend en ces genres. Il y a des émaux qui sont de pures merveilles, et qui coûtent fort cher; puis il y a, pour les gens moins fortunés, de toute jolies médailles dont les prix sont fort abordables. Les livres de piété les plus offerts sont l'imitation de Jésus-Christ, l'imitation de la sainte Vierge, l'introduction de la vie dévote, les Paillettes d'or, la Journée du Chrétien, la Vie des Saints, le Combat spirituel, etc. Les autres cadeaux de piété sont: les dizaines en médailles ou en perles, les médailles, les croix, les tableaux de piété, les sujets pieux en bronze, les plaquettes d'argent ou d'émail, que l'on met sur un cheval de velours et qui se posent sur la cheminée ou sur une étagère dans la chambre de l'enfant.

Dans la série des bijoux plus profanes, voici les broches dont la plus nouvelle fantaisie, cette année, est le petit cercle d'or creux avec, au milieu, les initiales de l'enfant, en poussière de diamants. Sur le couvercle de l'écrin et derrière la broche, est gravée la date du jour. Un bracelet, une bague, une chaînette peuvent aussi s'offrir à une fillette. On ne leur offre guère d'autres pierres que les perles, les turquoises, le corail rose. A citer encore, la montre en or ou en argent avec initiales, la chaîne sautoir, la bourse en cuir ou en argent, une boucle de ceinture, un nécessaire de bureau, une boîte à ouvrage, etc.

L'usage des cadeaux de première communion devient, en certains lieux, obligatoire, abusif même. Au lieu de se borner, comme on le faisait il y a quelques années, à un échange de souvenirs sans valeur, on s'astreint à l'offre d'une série de cadeaux se surpassant les uns les autres en luxe et en nouveauté.

L'étalage des souvenirs offerts à la fillette ou au jeune garçon est presque aussi luxueux, aussi important que l'exposition des objets de prix offerts à la jeune mariée. On les dispose de même pour le jour de la réception de la première communion, sur les meubles des salons, dans les vitrines, sur le piano, sur la cheminée, sur des tables voilées spécialement à cet usage. Beaucoup d'amis ajoutent à leurs cadeaux l'envoi de fleurs, au matin du jour de la cérémonie. Ce bouquet blanc de fleurs uniformes peut être fait de roses blanches, de lilas blancs, de muguet, de jacinthe, etc. Les muguet s'envoient en panier, les roses en bouquets, les lilas en gerbes.

Les amis, les simples connaissances, les jeunes amies du catéchisme, toutes les personnes reçues et invitées chez la mère de l'enfant lui doivent un cadeau. C'est une manière plus ou moins commode pour eux de se libérer d'une invitation qu'ils ne peuvent rendre.

Les domestiques peuvent aussi donner un souvenir à l'enfant; le plus souvent, ce cadeau consiste en une image, en photographies pieuses, une médaille; il serait déplacé pour eux de donner un objet de valeur, que la maîtresse de maison se croirait obligée de rembourser d'une manière ou d'une autre.

La liste des cadeaux peut s'allonger à l'infini. Les parents proches, les parrains, marraines, peuvent offrir de l'argent. C'est souvent ce qui fait le plus grand plaisir à l'enfant, un peu blasé de toutes les choses reçues, en trop grand nombre, parfois.

Pour quelques enfants, trop nombreux, hélas! le mot de première communion semble un peu être synonyme de cadeaux et de gâteries.

La faute n'en est-elle pas un peu aux parents, s'intéressant trop vivement aux ca-

deaux que peuvent recevoir leurs fils ou leurs filles, les sollicitant indirectement, les palpant, les comparant, y attachant une importance si grande que l'enfant, imitateur inconscient, classe désormais les amis suivant la valeur de leurs cadeaux.

Hélas! il est bien des enfants pauvres qui feront aussi leur première communion et à qui nul cadeau ne viendra rappeler ce beau jour. Fasse le ciel qu'une plus grande joie intérieure les inonde, et que nul regret profane ne se mêle à leur joie.

N'est-il pas bien regrettable que, dans ce jour où l'égalité devrait être parfaite, puisque le Maître divin descend pour tous, pauvres comme riches, et qu'il a aimé les derniers plus encore que les premiers, n'est-il pas bien regrettable de voir combien les uns sont comblés, gâtés, tandis que les autres, placés tout à côté, sont exposés à ressentir de l'envie, à faire d'amères comparaisons, et à songer à des choses dont leur jeune âge et leur ignorance de la vie ne leur permet pas de comprendre le pourquoi.

Dans la plupart de nos pensionnats, les bonnes religieuses ne permettent pas à leurs élèves communiantes de prendre leur congé au dehors, ce jour-là. A toutes, elles font servir un goûter, et c'est ensemble que les petites s'amuse à toute la journée. Les parents peuvent voir leur fillette au parloir, mais ils ne peuvent l'emmener. C'est sage: les plus pauvres d'entre ces petites élèves sont sur un pied égal. Leurs toilettes sont uniformes, les caresses et les gâteries qu'on leur prodigue au couvent sont les mêmes pour toutes, et nul autre cadeau et nul autre cadeau que ceux des petites compagnes ou des religieuses ne sont reçues au pensionnat. Ainsi, il n'y a pas de convoitises éveillées, pas de larmes de regret versées peut-être, le soir, dans le creux des petits oreillers blancs.

Le congé de première communion a donné une quinzaine de jours plus tard, et chacune le passe dans sa famille. Là, les cadeaux peuvent être exhibés et montrés à l'enfant, qui n'en peut plus être distraite. Dans les familles où ils sont moins nombreux et moins beaux, ils sont remplacés par une affection peut-être plus attentive et plus tendre, les parents n'étant distraits ni par les devoirs mondains ni par les soins de toilette, ni par aucune autre préoccupation futile. Qui sait si la petite fille pauvre n'est pas la plus heureuse?

La confirmation a lieu généralement le jour même de la première communion, excepté dans quelques paroisses de la campagne.

Il va sans dire que le parrain et la marraine de confirmation ne doivent pas un cadeau à chacun de leurs nombreux filleuls; cette attention n'est due qu'aux enfants qu'ils connaissent ou dont ils sont liés avec les parents.

Les objets que représentent nos gravures sont de toute beauté et de prix très abordables. Ils ont été photographiés spécialement pour l'Album Universel, chez Granger Frères.

Les petits communiantes doivent, accompagnés de leurs mamans, faire une visite, dans les quinze jours suivant la cérémonie, aux personnes qui leur ont offert un souvenir.

Pour cette visite, les fillettes porteront la robe blanche, mais pas le voile, et les petits garçons, l'habit du grand jour, sans insigne ni brassard.

Ces choses gracieuses auront été précieusement serrées dans le coffret aux souvenirs chers, et elles rappelleront plus tard, au milieu des contre-temps et des vicissitudes de la vie, l'époque très douce des élans mystiques et de la bienheureuse purté de l'âme.



Dizaine-porte-bonheur en vieil argent. Ecrin en maroquin doublé de velours.



Image de la Vierge, en émail sur fond de velours. Ecrin de maroquin.

leur vie. On voit poindre, en elles, la future femme; elles ont une part plus active dans les travaux de leurs mamans; une part plus intime dans sa confiance: elles deviennent la petite amie; on leur parle sérieusement, gravement.

La première communion est la première des fêtes blanches qui attendent la jeune fille. Il n'en est, du reste, que deux, et un grand nombre ne célèbrent jamais la seconde, qui est le mariage. Et combien la première est plus joyeuse, étant exempte des préoccupations qui sont le corollaire inévitable du jour de l'hyménée; alors que la vie s'oriente, à l'insu de tous, pour le bonheur ou le malheur.

Pour perpétuer le souvenir de cette fête charmante de la première communion, les parents, les amis des communiantes leur offrent divers cadeaux, qu'il s'agit de choisir jolis et appropriés. Il est mieux d'offrir ces cadeaux le jour même de la communion, après la cérémonie, afin que les petits, pendant les jours de retraite qui précèdent la grande action, ne soient distraits par aucune préoccupation futile. Car il importe de veiller à ce que les petites âmes soient lilliales ainsi que la mousseline des voiles, que le satin des brassards.

Notre mission ici n'est pas de parler de la parure des âmes, où Dieu doit venir pour la première fois, mais loin de nous, pourtant, la pensée de conseiller quoi que ce soit pouvant apporter une ombre à la clar-



Coupe-papier et cachet; manche, motif pieux en vieil argent. Ecrin de maroquin blanc.

té des petites âmes. On attendra donc au jour de la première communion pour offrir à ses petits amis les souvenirs que notre affection leur destine; le plaisir qu'ils en retireront sera aussi grand, et ils en jouiront sans remords.

Le choix est extrêmement varié des cadeaux que l'on peut offrir en cette circon-

CARDEZ VOTRE ARGENT



Plutôt que de le jeter par les fenêtres en achetant pour le teint des poudres et lotions sans valeur renfermant souvent des ingrédients nuisibles et des poisons. Si votre visage est enlaidi par des boutons, ou si la peau est rougeâtre, rugueuse, grasse, j'ai une recette qui vous la guérira sûrement et sans danger. Vous pouvez préparer le mélange pour dix sous. La préparation resserme la peau, et en fermant les pores en chasse toutes les impuretés, empêche les rides et laisse la peau saine et en bon état.

CHEVEUX GRIS.

Si vous avez les cheveux blancs ou si vous grisonnez, et si vous voulez leur rendre leur nuance primitive, j'ai une formule pour cela. C'est sans danger aucun, pour les cheveux, le cuir chevelu et la santé en général; ne contient pas de soufre, plomb, nitrate d'argent, couperose, ni poison d'aucune sorte. Ne s'enlève pas au toucher, ne colle, ni salit, ni poisse les cheveux, ne tache pas le cuir chevelu; fait pousser les cheveux, leur donne une apparence souple et lisse. Pour quelques sous vous pouvez en faire assez.

BLANCHEUR DU TEINT.

Je peux vous envoyer la formule pour blanchir le teint; préparez d'avance, elle se vend \$2.00 chez le pharmacien. J'en ai fait usage et je puis vous garantir que cette préparation enlève les tâches de rousseur, dissipe le hâle ou les rougeurs de la peau. Vous la préparez pour le dixième du prix que coûtent les lotions vendues pour le teint.

POUR FAIRE POUSSER LES CHEVEUX.

C'est tout ce qu'il y a de plus simple. Je les fais pousser sur le cuir chevelu, en arrêtant la chute, prévient les pellicules, tend à faire friser ou à boucler les cheveux, empêche la calvitie et fait pousser les cheveux à profusion. Parfaitement pur et sans danger. Peut-être préparé pour quelques sous seulement.

TRANSPIRATION EXCESSIVE.

Des pieds et des aisselles; grisonner certaine sans clore l'orifice des pores et sans nuire au corps. Les dames qui transpirent beaucoup des aisselles seront guéries d'une façon permanente. Soulagement immédiat pour les pieds tendres et sensibles. Plus de manivaise odeur causée par la sueur. Peut se préparer pour quelques sous seulement.

RIDES PRÉCOCES.

J'ai une préparation infallible pour faire disparaître les rides. Applications faciles, sans danger et bon marché. Elle comble les parties creuses en nourrissant la peau qui redevient une, souple et blanche. Guérit les gerçures des mains et des lèvres, et la rugosité causée par le froid et les savons impurs. Facile à préparer et à peu de frais.

TROUAILLE.

Lotion pour le visage; fera disparaître l'apparence grasse et luisante de la peau, la rendant souple et blanche en cinq minutes; en huit jours enlève tous les boutons, dissipe le hâle, blanchit la peau sans irriter; sans danger aucun; ne contient pas de poisons. Pour cinq sous vous en ferez assez pour durer six mois.

POILS FOLLETS.

Au visage, cou, bras et autres parties du corps; les détruit vite et les enlève sans douleur, sans décoloration et aucun dommage à la peau. Agit d'une manière efficace en moins de trois minutes. Sans danger et absolument certain.

Prix et Autres Renseignements.

Les Recettes seront envoyées sous enveloppe ordinaire cachetée. Prix: 50 cents pour deux; 75 cents pour quatre; \$1.00 pour six. Il faut que le prix en argent mandat ou timbres accompagne la lettre. Ces Recettes sont simples, sans danger et font tout ce qu'elles promettent. Nous avons des centaines de témoignages à l'appui de leur efficacité. Les pharmaciens vendent les ingrédients de mes recettes et vous n'êtes pas obligé de m'écrire pour les avoir. Ecrivez à

MADAME LAJEUNESSE, Dermatologiste, TORONTO, ONT. CANADA.

LE ROBUR

Janvier 1905. M. BEAUPRÉ. Il y a trois ans j'étais un homme fini, mais quelques flacons de votre incomparable ROBUR m'ont rendu la force et la santé malgré mon âge avancé, et je suis depuis ce temps aussi bien et aussi vigoureux que j'ai jamais été. Quatre médecins m'avaient traité en vain pendant une couple d'années, et sans autre résultat que de me dire qu'il n'y avait plus rien à faire pour moi, et que ma seule ressource était de m'en aller à l'hôpital. Je n'aurais jamais cru qu'un seul remède pût amener un effet aussi prompt et aussi durable que ce ROBUR, auquel je dois la vie, dans mon entière conviction. PIERRE COLLIN, 157 Désery. Le ROBUR est préparé à la PHARMACIE C. BEAUPRÉ, 73 DESERY, HOCHELAGA. En vente partout et par la poste, 50c et \$1.00.

COFFRES-FORTS DE MEILINK
A L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DU FEU
DE \$1600 À \$5000

LE FER À CHEVAL NEVERSUP
EST LE MEILLEUR SUR LE MARCHÉ

LUDGER GRAVEL AGENT
TEL. MAR. 964. MONTREAL
"BELL MAIN 641"

Ecrivez pour nos prix et catalogues et mentionnez "l'Album Universel."

POILS FOLLETS ENLEVÉS

"THORENE", le nouveau traitement, enlève les poils follets sûrement, sans danger et sans douleur. Pas d'acides ni autres ingrédients malfaisants. Toute dame ainsi affligée devrait employer le remède souverain, envoyé par la poste, scellé sûrement, \$1.00. Adresse:

The Madam Thora Toilet Co.
Toronto, Canada.



Jeux et Récréations



Nos sens et leurs erreurs.
— L'ouïe

Tout le monde sait que l'organe de l'ouïe sert à recevoir le son, ou, pour mieux dire, les "ondes sonores".

Quand vous jetez une pierre dans l'eau, il se produit une série de ronds concentriques qui vont en s'affaiblissant et finissent par disparaître. Si ces ronds, avant d'être fondus avec le reste de l'eau qui dort, viennent à être arrêtés par un objet quelconque, un pieu, un bateau, ils se frappent contre cet objet.

De même le son traversant l'air produit des ondes qui, venant frapper l'oreille, entrent par le pavillon et sont reçues par le "nerf auditif".

C'est cette vibration sonore qui est la cause de nombreuses illusions. Lorsqu'on a un rhume de cerveau, on croit parfois entendre, en se mouchant, des bruits de clairon, de cloche, de sifflet. C'est ce qu'on appelle les "bourdonnements d'oreille". Par contre, l'habitude nous empêche d'entendre des bruits constants. Le balancier de votre horloge, qui paraît faire un assez gros bruit à quelqu'un qui vient vous rendre visite, n'est pas entendu par vous-même.

Les vibrations sonores nous sont transmises non seulement par l'air, mais par les corps solides ou liquides, et cela avec l'illusion d'un bruit énorme. Appliquez un bout de votre règle à l'oreille; de l'autre main, grattez l'autre bout; vous croirez entendre remuer des pièces de bois (fig. 1).

Mieux encore, prenez une cuiller d'argent ou de ruolz; suspendez-la au milieu d'un fil; faites une boucle à chaque extrémité de ce fil et accrochez ces boucles à vos deux oreilles (fig. 2). Si, en balançant la cuiller, vous la frappez au bord de la table, vous entendez un bruit de cloches aussi fort qu'un bourdon de cathédrale.

C'est du reste cette transmission du son par le fil qui permet à deux personnes de se parler bas à une distance de 12 à 15 pieds, alors qu'une troisième personne, placée à côté de celle qui cause, n'entend rien. On prend deux petits couvercles de boîtes en ferblanc (boîtes à cirage, à bonbons, à pastilles), on fait un petit trou au fond de chaque couvercle. Dans chaque trou, on passe l'extrémité d'un long fil que l'on fixe par un noeud. Celui qui parle porte les lèvres presque au ras du fond d'un des ronds pendant que le deuxième tient l'autre rond appliqué à son oreille. C'est ainsi qu'enfant, on téléphonait bien avant l'invention du téléphone.

L'illusion des bruits éclatants transmise par les corps solides tient au manque d'habitude; l'air qui nous transmet d'ordinaire les vibrations, nous les envoie avec moins d'énergie. Une illusion que presque tout le monde a remarquée est celle produite par la transmission du son au moyen des os du crâne. Si vous croquez un gâteau très sec, la bouche presque fermée, vous entendez un bruit extraordinaire; il vous semble même que vos voisins doivent vous regarder, et cependant personne n'entend rien; ce bruit est produit par le bris de l'objet, transmis par les os de la mâchoire et du crâne au nerf auditif.

La place me manque pour citer quantité d'autres illusions de l'ouïe, toutes plus amusantes les unes que les autres.

En voici cependant une dernière, facile à expérimenter quand on est en société.

Vous bandez les yeux d'un d'entre vous, exactement comme pour jouer au colin-maillard. Vous prenez deux pièces de dix centins que vous fixez avec un peu de cire molle, l'une au pouce, l'autre à l'index de la main droite. Cela fait comme une petite paire de cymbales.

Votre camarade étant assis sur une



Fig. 1. — On entend un bruit énorme.

chaise, vous faites sonner vos deux pièces en les frappant l'une contre l'autre, tantôt à droite, tantôt à gauche de la tête.

Si vous lui demandez d'où vient le son, il répond sans se tromper.

Mais si vous placez votre main au-dessus de sa tête, juste dans la ligne perpen-

diculaire de son nez, de sa bouche et de son menton, ou même sous son menton, demandez-lu où vient le son, il croira entendre le choc des pièces à droite ou à gauche et il ne fera pas une réponse qui ne prête à rire. Et, ce qu'il y a de plus drôle, c'est que chacun se croit plus malin que le voisin: c'est à qui se fera bander les yeux et commettra les mêmes erreurs. On croit toujours entendre le bruit du côté où l'on penche la tête. De là l'expression "tendre l'oreille".

C'est le même fait qui se produit l'été, lorsque, vous promenant dans un pré qui vient d'être fauché, vous entendez le cri d'un grillon. Vous allez de droite et de gauche sans rien trouver, et il vous faut rester immobile à attendre un nouveau cri pour chercher l'insecte. La première fois vous aviez la tête penchée à droite ou à gauche; le grillon était exactement devant vous; vous avez cru entendre son cri du côté où vous aviez l'oreille tendue.

Voilà quelques-unes des illusions et en même temps des expériences amusantes que peut nous procurer le sens de l'ouïe.

Petits jeux de société. — Les Girouettes

Ce jeu était autrefois fort en vogue dans les salons. Voici comment on joue :

On assigne, à chaque coin de l'endroit où on se trouve, le nom des quatre points cardinaux: est, ouest, nord, sud.

Quelqu'un de la société représente Eole (dieu des vents); il place les joueurs sur une ou plusieurs files. Tout le monde est debout, en silence. S'il plaît à Eole de prononcer: Nord! tous les joueurs, imitant



Fig. 2. — Le bruit des cloches.

le mouvement d'une girouette, doivent se tourner sur-le-champ vers le sud. S'il prononçait: Est! on devrait se tourner vers l'ouest.

Lorsque le joueur chargé de représenter Eole crie: Tempête! il faut tourner vivement trois fois sur soi-même, et se retrouver à la place qu'on occupait avant ce mouvement. Ceux qui l'exécutent mal donnent un gage. Ce jeu, très simple, est très divertissant, lorsque Eole sait varier ses commandements de façon à dérouter les girouettes.

Tirez! Lâchez!

Chacun des joueurs prend un ruban; l'ordonnateur du jeu tient un bout de tous les rubans; lorsqu'il dit "lâchez", il faut tirer, et quand il ordonne de lâcher, il faut lâcher. Ceux qui font le contraire donnent un gage. Ce jeu deviendrait insipide, si on le prolongeait; mais il peut servir à varier les agréments d'une soirée. Comme il procure une grande quantité de gages, les jeunes gens ne manquent jamais de le proposer.

Problème

Deux hommes veulent partager entre eux huit gallons de sirop contenus dans une cruche de huit gallons. Ils n'ont pour mesurer leur sirop qu'une cruche de cinq gallons, une de trois gallons, et la cruche de huit gallons, dans laquelle est contenu le sirop. Comme ils sont au milieu du bois, ils ne peuvent se procurer d'autres vaisseaux. Comment feront-ils pour séparer également les huit gallons de sirop pour en avoir chacun quatre gallons?

Charade

Mon Un est fleuve d'Italie;
Mon Deux a bu jusqu'à la lie;
Et la cuisinière Eulalie
Au sel, mesdames, souvent m'allie.

L'addition posée d'avance

Un précepteur, voulant surprendre en même temps qu'intéresser ses élèves, leur dit un jour :

— Mes chers amis, voulez-vous que ce qui sert habituellement à vous faire travailler, vous amuse aujourd'hui? J'ai, pour cela, une petite opération à vous proposer.

Elle va vous paraître difficile, impossible même... Il est tout naturel que, si elle vous paraissait facile, je ne vous la proposerais pas.

Vous savez tous ce que c'est que le total d'une addition.

Ce total, n'est-ce pas, ne peut exister que quand toutes les sommes à additionner sont connues?

Eh bien, ma proposition consiste en ceci: Je vais additionner six sommes.

Ces six sommes seront, si vous le voulez, de quatre chiffres chacune.

Vous allez en poser trois, les trois premières, et tout à fait à votre gré.

Je poserai les trois autres.

Mais, avant tout cela, je m'engage à vous poser le total de ces six sommes, non encore écrites.

Les élèves se récrièrent.

Le maître persista.

Il prit alors son crayon blanc, fit six points perpendiculaires indiquant les places des six sommes à écrire, tira une raie au-dessous, et sous la raie inscrivit:

29997

Vous voyez ces cinq chiffres, reprit-il: eh bien, ils sont le total de l'addition future.

Maintenant, posez-moi trois sommes de quatre chiffres.

Les élèves, très intrigués, posèrent les trois sommes que voici :

3247

1563

4826

— A mon tour, reprend le maître.

Et il pose, en ne prenant que le temps de les écrire, ces trois autres sommes :

6752

8436

5173

— Additionnez, ajoutez-il.

Les élèves additionnent, et, à leur grande surprise, ils trouvent pour total la somme même que leur professeur a posée d'avance, c'est-à-dire :

29997

Ils ne s'attendaient pas à celle-là, et leur étonnement s'accroît de plus en plus.

A qui mieux mieux, ils lui demandent comment cela peut se faire.

— Pour la récompense de votre premier devoir bien fait, leur répond-il, je vous apprendrai mon secret.

Le premier devoir fut fait à merveille.

Le professeur s'exécuta, enchanté de ce zèle, et leur dit :

— Posez-moi, à la suite l'un de l'autre, quatre chiffres 9.

Les élèves posèrent donc :

9999

— Multipliez cette somme par 3.

Ils multiplièrent, et ils obtinrent le grand total déjà connu :

29997

— Nous voyons bien cela, reprennent les élèves; mais cela ne nous dit pas comment vous avez deviné ce résultat.

— En multipliant 9999 par 3, vous avez fait la même chose que si vous aviez additionné cette même somme de 9999 écrite trois fois au-dessous l'une de l'autre.

— Parfaitement.

— Eh bien, je n'ai fait que couper en deux, avec votre aide, chacune de ces trois sommes de 9999.

Celles que vous avez posées étaient une partie quelconque de ces dernières.

Celles que j'ai posées après vous, n'en étaient tout simplement que les compléments.

Expérimentez-le sur l'une; ce sera le faire sur toutes.

Votre première somme est :

3247

La mienne :

6752

Additionnez-les, vous aurez :

9999

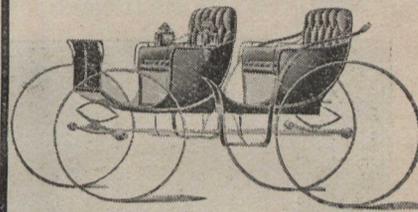
Cette opération s'est répétée trois fois, et vous a donné mon total, posé à coup sûr à l'avance.

Faire passer un oeuf dans une bague

Pendant douze heures faites tremper un oeuf dans du vinaigre, la coquille deviendra si flasque que vous pourrez l'allonger et la faire passer à travers une bague. Le tour fait, remettez l'oeuf dans l'eau froide, et il reprendra sa forme.

.VOITURES.

TUDHOPE



Les célèbres voitures "Tudhope" ne sont surpassées par aucune autre sur le marché. Elles sont solides, confortables, élégantes et d'un beau fini.

Prix à la portée de tous.

Demandez notre catalogue et nos prix.



Georges Bélanger

39 à 43 rue Bonsecours

MONTREAL

A. Scott & Cie

HORLOGERS

BIJOUTIERS

et OPTICIENS



Notre assortiment de BIJOUX, MONTRES, HORLOGES DE--- FANTAISIE, OBJETS D'ART, ARGENTERIE, COUTELLERIE, LUNETTES, ETC., est des plus complets.

Nous faisons une spécialité de MONTURES A DIAMANTS---

Nous importons nos PIERRES PRECIEUSES directement des mines.

L'essai de la vue est fait gratuitement par M. GAUVREAU,--- spécialiste diplômé, attaché à la maison

A. SCOTT & CIE

1545 rue Ste Catherine, Montréal

Concours magique de L'Album Universel

Historique et tout à fait canadien, le nouveau concours que nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs. C'est un concours-devinette fort captivant et facile à trouver.

Pour votre empressement et votre soin à résoudre cet intéressant concours, nous donnerons vingt magnifiques prix, consistant en gravures d'art de réelle valeur.

NOTE AUX CONCURRENTS. — Les enveloppes devront porter le mot Concours; nous parvenir au plus tard le 23 courant, et ne pas contenir autre chose que la carte exigée. Conformez-vous exactement à ces conditions si vous tenez à ne point voir vos réponses tomber à l'eau.



Lisez attentivement

Six dessins différents d'aspect constituent ce deuxième concours de l'Album. Chaque dessin représente le nom d'un personnage canadien-français d'héroïque mémoire.

Pour avoir droit à une des magnifiques primes offertes, il n'est point nécessaire de trouver la solution des six dessins; il vous suffira de nous envoyer par la poste trois solutions exactes sur six. Naturellement, les premiers prix seront distribués aux concurrents qui nous enverront toutes les solutions du concours, c'est-à-dire les noms exacts des six personnages représentés par les divers objets de la vignette ci-dessus.

Sur la carte contenant la formule pour les solutions, ou sur une autre, à votre choix, écrivez de votre plus belle écriture, et par numéro d'ordre, les noms demandés ainsi que votre adresse exacte.

Adressez, par la poste, à Concours, Album Universel, 1961, rue Sainte-Catherine, Montréal.

La solution du concours de cette semaine sera publiée dans un numéro subséquent de l'Album Universel, ainsi que le nom des 20 concurrents heureux, et celui de tous

ceux qui nous auront envoyé la réponse exacte.

Toute question concernant le concours restera sans réponse.

Semaine prochaine : Concours des Lettres Vagabondes.

Formules pour les Solutions

CARTE DU CONCOURS No 2

de l'Album Universel, 1961, rue Ste Catherine, Montréal, Canada.

1er nom
 2e "
 3e "
 4e "
 5e "
 6e "
 Noms et adresse.

Solution du Concours précédent

Le premier prix de ce concours est gagné par Déziel Samson, Notre-Dame de Lévis; le 2ème, par A. J. Geoffrion, 372 Cedar St., Manchester; le 3e, par Arthur Monday, 1309 rue Notre-Dame, Montréal; le 4e, par Florian Ruest, jr, 33 Quincy Ave., Pawtucket; le 5e, par Léa Garnault, 39 Victor Ave., Toronto, Ont.

Nous avons aussi reçu des solutions justes de Mlle Jeanne St Jean, Contrecoeur; Thomas Demers, Coaticook; Lucien Samson Lambton, Beauce; Hormidas Boisvert, Reine Desrosiers, Marcelle Prévost, Louis Brégent, Etienne Duquet, T. Brown, Joseph Laflamme, Ernestine Sansregret, J. B. Soucy, Louis Doucet, Jeannette Claude, Louise Payette, Minnie White, John Hall, Auguste Crisier, Agapit Bienvenu, Emma Letourneau, A. Sullivan, Ulric Sansfaçon, Julie Laurent, Eléazar Laverdure, Zéphirin Moreau, Louis Arsenault, Jean Valiquette, Aimé Sigouin, Jeanne Sirois, Marie-Louise Drolet, Charles Boutet, Joséphine Chagnon, Caroline Dubord, Ernestine Viger, Adalbert Charbonneau, Frédéric Chalut, Yvan Bonenfant, Paul Chabot, Juliette Ladouceur, Napoléonne Gareau, Henriette Benoist.

Un mari ivrogne guéri.



Une dame qui a sauvé son mari et sa maison, écrit :— "J'ai pensé pendant longtemps essayer Samaria pour le guérir de ses habitudes de boire. Un jour il entra au domicile sous l'effet de la boisson après avoir dépensé son salaire de la semaine. J'ai envoyé chercher le remède Samaria et lui ai administré dans son café. Il ne s'est jamais douté de rien, et avant d'avoir employé tout le traitement, il a complètement arrêté de boire. Je crois sincèrement que ce remède peut guérir les cas les plus difficiles. ECHANTILLON GRATIS et pamphlet envoyés cachetés, vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse. THE SAMARIA REMEDY CO., c

23 Rue Jordan, Toronto, Ont. Toutes les commandes des États-Unis remplies de notre Bureau américain. Pas de douane à payer.

1.000.000

de pastilles La Digestive
vendues en quatre mois

vous prouvera que, contrairement à ce que vous pensez, IL Y A DU BENEFICE pour vous à lire cette annonce.

La Digestive

guérira votre dyspepsie, (pas toutes sortes de dyspepsie, mais tout simplement votre dyspepsie). Ce n'est pas un remède patenté, et il ne CONTIENT AUCUN POISON. Pourquoi ne pas nous écrire... de suite, avant de tourner cette page... et nous demander un échantillon, que nous vous enverrons gratuitement et avec plaisir.

Laboratoire de Remèdes et Produits Végétaux Laliberté
136 RUE ST-DENIS

CATARRHOL

Est le seul remède qui guérissent positivement le CATARRHE, RHUME DE CERVEAU, FIEVRE DE FOIN.

C'est un onguent merveilleux, différant de tous les autres car il ne contient ni graisse ni saindoux; il ne rancit jamais.

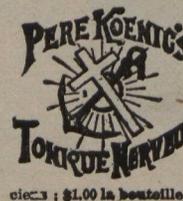
En vente partout, envoyé ici ou aux États-Unis sur réception de 75 cents.

ADRESSEZ : COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA Ch. G, Bâtisse "La Presse", Montréal.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !



GRATIS un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout. KOENIG MED. CO., 100 Rue Lake, CHICAGO. En vente chez les pharmaciens; \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.



EDMOND J. MASSICOTTE, Artiste-Dessinateur, (3e étage) 1480 rue Notre-Dame, Montréal — Illustrations décoratives pour couvertures de livres, catalogues, étiquettes, annonces pour le commerce. Affiches, monogrammes, cachets, etc.



Richard Wagner

“Parsifal” à Montréal

La troupe d'opéra de Savage a donné, à Montréal trois représentations de l'oeuvre suprême de Wagner. L'Album Universel se devait de relater le succès de cette grande fête d'art.

On a beaucoup parlé de “Parsifal” en ces derniers temps, et il ne reste rien à dire qui n'ait été dit; cependant, nous croyons devoir résumer succinctement l'historique et l'action de ce chef-d'oeuvre religieux, avant de rendre un hommage sincère au grand effort artistique de monsieur Savage.

Le drame

Au début de “Parsifal”, la colère de Dieu pèse sur le Montsalvat, un monastère espagnol où il existe un ordre de chevaliers pieux qui gardent dans un Calice, le Saint-Graal, quelques gouttes du Sang de Jésus-Christ.

Le roi Ampfortas, violant ses vœux, a cédé aux séductions de la courtisane Kundry, tandis que le complice de cette femme, Klingsor, déroba la lance qui fit jaillir le sang de Jésus et que l'on conservait auprès du Saint-Graal. En s'enfuyant, de cette lance, Klingsor a blessé Ampfortas d'une blessure que ni les herbes de la forêt ni les eaux du lac ne peuvent rafraîchir; en plus, la seule vue du sang, exaspérant sa souffrance et son remords, le roi se soustrait à son terrible sacerdoce et suspend le rite sacré qui faisait découvrir le Saint-Graal, alors que le Sang divin s'échauffait et s'illuminait, et que tous les chevaliers pieux communiaient en souvenir de la Cène.

C'est ici que paraît le singulier sauveur, l'homme ignorant et pur qui doit guérir Ampfortas. Un chevalier l'a rencontré dans les bois Montsalvat. Conduit au monastère, “Parsifal” assiste aux mystères de dévotion et de souffrance qui doivent faire de lui le Rédempteur, instruit par la compassion. Au second acte, Klingsor, pour empêcher la guérison d'Ampfortas ordonne à Kundry de corrompre en “Parsifal” l'innocence qui fait sa force; mais le souvenir d'Ampfortas et la souffrance contemplée défendent “Parsifal” contre les tentations offertes. En vain Klingsor, furieux, brandit contre lui la lance sainte: le héros la saisit au vol et s'enfuit victorieux...

Après avoir erré longtemps dans la montagne, “Parsifal” revient, épuisé de lassitude, s'asseoir au seuil du monastère. Kundry, en qui opère la rédemption, s'approche pénitente du chevalier vierge, détache ses sandales et lave ses pieds meurtris. “Parsifal” a pitié de Kundry comme il a eu pitié d'Ampfortas; il relève la pécheresse et la bénit. C'est le vendredi saint, et les chevaliers pieux adjurent Ampfortas de découvrir le Calice. Il s'y refuse, et déjà ses compagnons le menacent, quand de nouveau paraît “Parsifal” qui, de la lance reconquise, guérit la blessure d'Ampfortas. Proclamé roi, il monte à l'autel et de ses mains chastes il élève le Calice. La colère de Dieu est apaisée; l'oeuvre de miséricorde est accomplie. Sur la foule mystique agenouillée, redescendent les grâces et les bénédictions.

La musique

Jamais peut-être la musique n'a donné de gage plus noble à la cause de la vérité que dans ce drame, ou mieux, dans ce mystère, où la beauté musicale et la beauté morale se confondent.

Wagner avait d'abord rejeté les légendes d'origine chrétienne comme impropres à inspirer et le poète et le musicien. Dans son second ouvrage, “Opéra et Drame”, il entreprend l'élimination de la matière poétique et musicale, dans le christianisme, en affirmant: 1o que le merveilleux religieux pour prouver la toute-puissance divine, viole les lois de la nature, et qu'il admet seulement le merveilleux poétique qui se borne à condenser la réalité en des symboles caractéristiques; 2o que la légende chrétienne ne peut féconder la musique

parce qu'elle va de l'agitation de la vie terrestre au repos en Dieu, c'est-à-dire du mouvement au calme, et que la musique, comme le drame, exige au contraire un mouvement toujours croissant.

Cependant, Wagner devait écrire “Parsifal”, un drame religieux et chrétien, où l'exégèse wagnerienne se donne amplement carrière. Car les scènes religieuses de “Parsifal” sont sublimes, et celles-là seulement. Les autres, à l'exception du chœur merveilleux des filles-fleurs, sont souvent trop longues. Mais le second tableau, l'avant-dernier et le dernier sont de purs chefs-d'oeuvre.

Quand Ampfortas paraît, porté, pâle et mourant, sur une litière, d'admirables chants pieux se font entendre.

En un “Miserere” poignant, le roi implore Dieu de mettre fin à son supplice; des voix éloignées lui promettent un sauveur mystérieux et lui recommandent d'accomplir son devoir malgré ses souffrances. Ampfortas, se soulevant avec peine, découvre le Saint-Graal. Alors l'obscurité se fait profonde et, tandis que l'orchestre frémit tout bas, les anges chantent là-haut des mélodies d'une envergure extraordinaire.

“Prenez et mangez, ceci est mon corps! Prenez et buvez, ceci est mon sang! Faites ceci en mémoire de moi.” Entre chaque verset l'orchestre répond, tendre, plaintif, lointain, comme étouffé par les ténèbres qui l'enveloppent. Le Sang lumineux éclaire seul le théâtre, et de la coupole qui vibre comme un orgue gigantesque, tombent des concerts divins sur ces hommes qui prient, sur cet homme qui souffre. Quand le ciel s'est tu, la terre parle à son tour, et avant de se retirer les chevaliers en-

entendu à Montréal, et M. Rothwell est un artiste qui mérite un hommage spécial. de miséricorde et d'amour. Sur ces deux ailes immenses de l'âme, la pureté et la piété, les grandes phrases mélodiques s'élèvent jusqu'au ciel. “En écrivant de telles pages, a dit Camille Bellaigue, Wagner était peut-être assez près de mourir, pour apercevoir déjà les rayons éternels.”

L'interprétation et la mise-en-scène

“Parsifal” comporte cinq tableaux avec trois changements à vue. Tous ces décors grandioses ou pittoresques ont été composés avec un soin extrême et minutieusement exécutés selon la tradition de Bayreuth. Il faut trente-deux hommes pour porter les colonnes sur lesquelles s'enroulent les toiles des changements à vue; dix-huit électriciens habiles surveillent les effets de lumière, tandis que trente-quatre machinistes manient les changements. Cette main-d'oeuvre est réglementée d'une façon admirable; tout s'accomplit dans un ordre parfait et dans un silence religieux. Le directeur de la scène, M. William Lavine, mérite des félicitations chaleureuses; les plus habiles metteurs-en-scène européens reconnaîtraient l'impossibilité de faire mieux.

Le public montréalais a fait à “Parsifal” un accueil réconfortant. Le critique de “La Patrie” a résumé dans un article d'un bel enthousiasme, l'opinion de la presse canadienne; je voudrais le remercier d'avoir si bien défini ce que tous les artistes ont éprouvé à ces merveilleuses représentations.

L'orchestre, aux mains de Walter Rothwell, semblait un merveilleux instrument;



“Parsifal” scène finale du IVe acte.

tonnent à l'unisson un choral d'une inspiration encore plus émouvante que celui de la “Passion”, de Bach.

Jamais la musique religieuse n'a connu d'aussi longues, d'aussi enivrantes extases!

Nous devons encore nous arrêter à la scène de l'enchantement du Vendredi-Saint. Parsifal a racheté par sa vertu, les fautes de la pécheresse Kundry. Après que la pénitente, comme jadis Madeleine, a baigné de ses larmes et essuyé de ses cheveux les pieds de son rédempteur, le chevalier innocent la relève. Dans la forêt brille la lumière du matin, et le jeune homme regarde autour de lui avec un doux ravissement. Des fleurs exquisent l'entourent et s'élèvent jusqu'à son front. Les voix se fondent avec l'orchestre dans un murmure très doux, mais pénétrant comme les parfums de ces fleurs qui renaissent sous la sainte rosée baptismale. Avant cette scène, et cette autre plus exquise encore du chœur des filles-fleurs, la nature ne s'était jamais exprimé dans un langage aussi doux, aussi troublant, aussi délicieux!

Au dernier tableau, même décor et même situation qu'au second; cependant, on y retrouve des beautés toujours plus belles. L'entrée de Parsifal rayonnant, symbole du Christ résuscité, est indescriptible. Quand il élève au-dessus de la foule le calice resplendissant, tous les thèmes sacrés reparaisent, élargis, apaisés, radieux.

Le miracle est accompli, les harpes pétillent, leurs accords ruissellent; l'orchestre entier s'épanche dans une adorable effusion. C'est le meilleur orchestre que nous ayons

il avait de la puissance, de l'éclat, de la délicatesse.

Le chœur des filles-fleurs était la perfection, — grâce, justesse, précision, — et les voix fraîches et les femmes jolies. Le chœur des chevaliers du Graal n'était pas suffisant. Les solistes n'étaient peut-être pas tous dignes de l'ensemble. Toutefois, Franz Egénieff fait un Ampfortas remarquable; il a chanté avec une belle voix, en artiste consciencieux et distingué. M. Putman Griswold ne mérite aussi que des éloges.

Maintenant, la personnalité qui doit se dégager ici, c'est celle de M. Savage; c'est lui qui perd le plus en cette affaire, et qui gagne le plus. Il a montré une fois de plus ce dont il est capable. Les fureurs d'une foule de snobs qui ont crié au scandale parce qu'il faisait voyager “Parsifal” hors de Bayreuth, ne changeront rien à ses convictions intimes, et il continuera à travailler pour l'amour de l'art, et pour l'amour de sa patrie. Il faudrait aux États-Unis un peu plus de ces hommes-là.

ALBERT JEANNOTTE,

Professeur au Conservatoire de l'Université McGill.

Le portrait de Richard Wagner, que nous reproduisons en tête de cette page, est un des plus ressemblants qu'on ait du grand maître allemand. Il fut fait alors que le génial musicien jouissait déjà d'une gloire universelle.

Le style

est aussi
essentiel à l'élégance
que
l'air à la vie.



La meilleure coupe au monde combinée avec le meilleur tissu ne donnera qu'un résultat déplorable si l'habit manque de style.

Le style, au Semi-ready, c'est une science. C'est le résultat de bien des calculs et de beaucoup de travail — ce n'est pas l'effet du hasard.

Un modèle est d'abord établi, critiqué dans tous ses détails par nos experts, puis modifié jusqu'à ce qu'il soit parfait. Ces modèles servent de base pour tous les autres habits.

Semi-ready Tailoring

231, SAINT-JACQUES
1551, STE-CATHERINE
MONTREAL

Deux heures avec Paderewski

MAINTENANT que le grand artiste nous a laissés sous le charme inoubliable de son génie musical, et que tout ce que Montréal compte de mélomanes est allé offrir à ce virtuose incomparable l'hommage d'un enthousiasme général et absolu, passons, si vous le voulez bien, une heure avec ce maître incontesté, et celle qui fut, en Pologne et en France, une de ses plus brillantes élèves, Mme Szumowska.

Mme Szumowska est, comme Paderewski, Polonaise d'origine. Elle habite actuellement un État frontière du Canada, puisqu'elle est domiciliée à Brookline, Massachusetts. Elle fut pendant cinq ans, à partir de 1890, l'élève de Paderewski, à Paris, et elle jouit dans le monde musical d'une réputation parfaitement établie par de nombreux succès en Amérique et en Europe.

"Lorsque je fus pour la première fois élève de Paderewski, dit-elle, c'était à Varsovie, et je n'avais que douze ans. Ce n'était pas le grand Paderewski d'aujourd'hui, bien qu'il possédât déjà une réputation de compositeur d'un talent considérable.

Plus tard, nous nous retrouvâmes à Paris, et, là, j'eus de nouveau le privilège de l'avoir pour maître.

Paderewski ne croit pas que l'on doive pratiquer à l'excès. Il dit que quatre heures par jour suffisent, tant pour l'étude des exercices purement techniques que pour l'interprétation. Le temps à consacrer à l'étude varie naturellement selon la personne; certains élèves peuvent étudier beaucoup plus que d'autres. Paderewski, lui-même, joue plusieurs heures par jour, mais il possède une force d'endurance remarquable. J'étudiai moi-même cinq heures par jour, sous sa direction; cependant, quatre heures par jour, c'est le maximum auquel on puisse s'attendre de la moyenne des élèves.

Paderewski me conseilla une demi-heure de doigté par jour, au début de l'exercice, en jouant très lentement, avec ampleur et langoureusement. C'est de cette façon qu'il pratique tout ce qu'il étudie, en jouant lentement et en touchant franchement la note. Après avoir joué une pièce plusieurs fois en public, Paderewski rentrera chez lui et rejouera le même morceau, lentement, tout comme s'il était élève. C'est ainsi qu'il acquiert la certitude absolue dans l'exécution, la clarté, la netteté, pendant que le son, ce facteur si important, s'impose à l'attention et à la critique.

Paderewski veut la note chantante. Pour cela il appuie fortement sur la touche, et la maintient sans hésitation. La première demi-heure de pratique journalière doit être entièrement et uniquement consacrée aux gammes, aux arpèges exécutés par mouvement simultané et contraire, ainsi qu'aux octaves, aux tierces et aux sixtes.

Il recommande de jouer les gammes lentement, très legato, en élevant les doigts le moins possible, mais en pressant fortement sur le clavier, de façon à maintenir la touche d'ivoire ferme, sans hésitation, dans chaque succession de tierce, de quart ou de seconde, afin d'obtenir l'uniformité et la souplesse du doigté.

Quant aux morceaux, ils doivent être étudiés le plus tranquillement possible et choisis avec soin.

Après m'avoir fait exécuter lentement les exercices un certain nombre de fois, le maître m'ordonnait de les jouer une fois très vite, puis de revenir au temps originel de la pratique.

Durant la demi-heure consacrée à la technique, les exercices étaient remplacés par trois études de vélocité, de Czerny, choisies pour moi par Paderewski lui-même, l'une en la mineur pour la main droite, l'autre en la mineur pour la main gauche, et la troisième en ré bémol majeur pour la main droite.

Il me conseillait de les pratiquer avec une grande délicatesse de touche. J'exécutais avec un double volume de sonorité les expressions marquées, par exemple, mezzo forte pour piano, fortissimo pour forte, mais toujours lentement, excepté dans les répétitions, que je jouais plus vite pour revenir ensuite au premier mouvement. Sa méthode pour obtenir un legato parfait consistait en l'action de presser sur la touche, en jouant lentement, en se rendant compte de la liaison des notes entre elles et de la qualité du son produit. Dans l'étude des octaves, je devais constamment

frapper les notes au moyen du poignet, très souple, mais avec le poids naturel de la main, excepté toutefois dans les passages où une grande puissance de sonorité était demandée; alors je devais me servir du bras. Je ne me suis toujours servi que du poignet. C'est un tort de consacrer plus de temps à la pratique purement technique; une demi-heure chaque jour est largement suffisante.

Pendant les deux ou trois premières semaines, il est bon de donner aux jeunes élèves deux ou trois heures par jour des exercices purement techniques. C'est la méthode que m'enseigna Paderewski, la seconde fois que j'étudiai sous sa direction.

Quant à la manière de se tenir au piano, Paderewski condamne positivement ce qu'il appelle le relâchement corporel ou nerveux. Et voici ce qu'il conseille sur ce point important :

Il faut se tenir dans une position facile, aisée, sans contrainte, et s'asseoir sur le tabouret le plus naturellement du monde; la position des mains ne doit être ni trop haute, ni trop basse, le bras ferme et les doigts ramenés de façon à ce que la première phalange porte à plat sur les touches. J'ai suivi scrupuleusement cet avis, dont je comprends de plus en plus l'importance au point de vue d'une exécution sans reproche.

En choisissant d'après Paderewski les morceaux pour mes études, je ne puis que dire qu'il m'a donné quelque chose de son répertoire et de son jeu; il serait difficile de tenter même d'en faire une liste. Voici sa méthode :

Étudier les dispositions particulières de l'élève; lui inculquer tout ce qui est approprié à ses dispositions et tend à son développement; ce qui est bon pour l'un ne l'est pas toujours pour un autre. Paderewski s'applique surtout à l'étude individuelle, personnelle de l'élève.

Le choix des morceaux à étudier doit se trouver aussi en rapport avec le tempérament de l'exécutant; par exemple, un jeune pianiste avec trop de tendance à l'impressionnabilité, étudiera avec avantage la musique de Bach, tandis qu'un autre au tempérament froid, retirera plus de profit des études sentimentales de Chopin.

La science musicale romantique et classique me fut enseignée par Paderewski, au cours de mes études, avec un soin égal, convaincu qu'il était qu'aucune œuvre ne saurait être exécutée sans profit. Schumann, Beethoven, Chopin, Bach et tous les compositeurs modernes étaient l'objet de son choix; mais les vieux maîtres évidemment l'inspiraient encore plus, car il estimait qu'on peut apprendre plus d'eux que des modernes.

Après ses conseils, j'étudiais mes morceaux page par page, une seule page à la fois, très lentement et soigneusement, toujours énergiquement; chaque main séparément, et n'allant pas plus loin jusqu'à ce que la partie étudiée fût parfaitement sue.

Tandis que j'étudiais plusieurs sujets en même temps sous sa direction, et que je consacrais à chaque partie quotidiennement assez de temps, je ne changeais pas de sujet de plusieurs semaines, m'efforçant de les approfondir graduellement. C'est à la perfection des détails les plus minutieux qu'il s'attachait le plus, répétant sans cesse ce qu'il avait dit par ces détails que se distingue l'artiste de l'amateur. Habituellement, il s'asseyait à un autre piano pendant que je jouais, parfois me laissant jouer tout le morceau sans une observation, afin de connaître mon interprétation personnelle. Mais le plus souvent ses interruptions étaient fréquentes. Il me faisait des remarques, des corrections, jouant la phrase lui-même et me la faisant jouer ensuite, encore et encore, jusqu'à ce que je l'exécutasse correctement suivant son idée.

L'individualité de l'élève doit être beaucoup considérée, certainement; mais au moment de l'étude, il doit suivre exactement la direction du maître.

Le professeur communique à son élève sa manière d'interpréter et la façon dont le travail doit être fait, selon lui. C'est à l'élève à suivre cette direction.

Pour l'étude du chant, ce que préférait Paderewski, c'était des extraits des romances sans paroles de Mendelssohn, et les nocturnes de Chopin, avec leur mélodie soutenue. Ces morceaux étaient étudiés fortement, en levant légèrement les doigts, d'abord sans pédales, que l'on employait presque aussitôt. Les progrès dans le chant dé-

pendent de l'oreille et de l'étude constante des exercices. Ce que nous avons dit pour obtenir une sonorité parfaite dans le piano peut s'appliquer également à la voix.

L'usage des deux pédales, d'après Paderewski, est un art, et grâce à ses profondes études à ce sujet, il obtient des effets que l'on ne pourrait remarquer chez les autres pianistes.

Pour donner un aperçu de cette importante partie de l'étude du piano, il faudrait un volume, car innombrables sont ses effets et ses combinaisons.

Paderewski use beaucoup de la pédale douce pour les passages doux; quelquefois les deux ensemble, quelquefois séparément. Dans une mélodie soutenue ou tout autre, il ne se sert presque jamais de la pédale forte; quelquefois il change de pédale à chaque note, quand la mélodie et l'harmonie le demandent.

Dans l'exécution des gammes par octaves, il faut se servir avec discrétion de la pédale, particulièrement dans les notes graves.

Pendant mes cinq ans d'étude chez Paderewski, je me suis convaincu qu'il est aussi unique comme professeur que comme pianiste. Quoique sévère, il est très bon et très patient. Le charme de sa personne et sa puissance de persuasion convainquent absolument que tout ce qu'il dit est juste. S'il critique sévèrement, il encourage aussi chaleureusement, et, dans ces occasions, l'on éprouve un enthousiasme qui subjugué.

Il prétend qu'il n'aime pas l'enseignement et qu'il préférerait donner son temps à l'étude et à la composition; mais il est dans sa nature d'être enthousiaste en tout. Quelquefois, nos leçons se prolongeaient tellement, que je demandais à les cesser, dans la crainte de le voir se fatiguer outre mesure.

Il est juste de dire que je crois lui devoir ce que je sais.

Paderewski malade

On sait le succès remporté par Paderewski dans les quelques représentations qu'il vient de donner au Canada.

Jouer un soir à Montréal, l'autre à Toronto, l'autre à Québec, etc., etc., était trop présumer des forces de l'artiste, qui fut pris d'une paralysie des mains, le soir d'une représentation dans l'Ontario.

Il restait encore dix concerts pour terminer la tournée entreprise. Le médecin qui fut appelé ordonna le repos le plus complet au malade, qui va reprendre le chemin de la Suisse pour se reposer d'une tournée qui aura été malgré tout triomphale et profitable.

Le patriotisme de Paderewski

Paderewski est né en Pologne, dans ce pays que les tsars ont conquis et où ils ont exercé une oppression qui a souvent fait frémir d'indignation tous les peuples d'Europe.

Le célèbre pianiste fut invité un jour à donner une audition au palais impérial de Saint-Petersbourg. L'empereur fut enthousiasmé du talent de l'artiste, et dans ses compliments, il lui dit :

"La Russie s'honore, monsieur, de posséder un musicien tel que vous.

—Pardon, dit le célèbre virtuose, rectifiant la phrase du souverain, "la Pologne est ma patrie."

Le tsar comprit, et tourna les talons. Depuis, Paderewski n'a plus joué devant la Cour de Russie.

Un nouveau théâtre Wagnérien

Il serait édifié à Ostende. L'idée, bien que récente, a fait déjà un long chemin, et l'on assure que les premières souscriptions ont déjà atteint le chiffre de \$140,000 environ.

Des parts de patron seraient établies au prix de \$2,000, donnant droit à l'abonnement impersonnel d'un fauteuil.

La saison comporterait vingt-quatre soirées lyriques de fin juin à fin juillet. Il y aurait notamment la première année, huit représentations de "Don Juan" en italien, et quatre cycles de l'"Anneau du Nibelung". L'illustre ténor Van Dyck aurait la direction artistique de l'entreprise. Celui-ci engagerait pour cette première saison des artistes chantant en italien, et des chefs d'orchestre réputés.

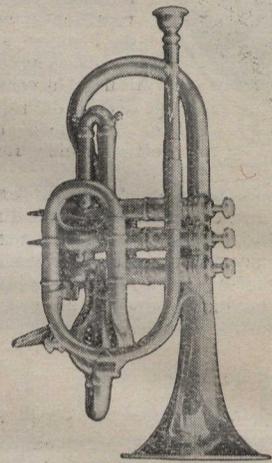
Le théâtre, très vaste, avec entrée monumentale et bâti selon le type des théâtres de Bayreuth et de Munich, serait construit derrière la digue, non loin du Palace-Hôtel.

La salle, contenant dix-huit cents places, serait disposée en grand amphithéâtre, au prix de \$5 la place. Au fond, il y aurait trois loges et, au-dessus, une galerie à prix populaires.

Pour construire le théâtre, il faudrait \$300,000 environ; de plus, un fonds de roulement devrait être assuré.

Ce projet a reçu un commencement d'exécution: on a demandé à des architectes de Bruxelles et d'Anvers un croquis et des plans sommaires, qui seront discutés ultérieurement, mais qui, en principe, ont été approuvés.

MUSIQUE



Le Public trouvera aux deux magasins de la maison

ED. HARDY

VIOLONS, GUITARES, MANDOLINES, BANJOS, FLUTES, CLARINETTES, CORNETS, TROMBONES, INSTRUMENTS DE CUIVRE, DE BOIS, ETC., A TRES BON MARCHE. MUSIQUE EN FEUILLE, choix des plus variés.

Les commandes par la malle sont exécutées avec promptitude.

ED. HARDY

1686 rue Notre-Dame
1814 rue Ste Catherine
MONTREAL

Gram-o-phone BERLINER



(La voix de son maître)

CETTE Machine réalise, au point de vue du rendement, la perfection la plus absolue.

Le Gram-o-phone Berliner

est l'ami des familles, le musicien que chacun veut entendre. Notre répertoire de morceaux de chant est des plus complets.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

Berliner Gram-o-phone Co. of Canada, Ltd.

2315, Ste-Catherine, MONTREAL

L'Art de Nettoyer



POUR assurer la bonne tenue d'une maison, il faut préciser d'une façon stricte la destination de chaque pièce; le manque d'ordre découle souvent de l'affectation vague de chacune d'elles. Les enfants sont une des principales causes de désordre d'un ménage, et s'ils sont mal élevés, leur mauvaise

éducation se traduira de suite par leur manque de soins. Quand ils reviennent de l'école, ils jettent leur casquette, leurs vêtements, leurs livres, sur les meubles de la salle à manger; ils vont ensuite se déchausser dans une chambre voisine, où ils laissent traîner leurs chaussures de-ci de-là. Le soir, on bousculera les souliers, on les piétinera, on les poussera sous un meuble, et, quant aux vêtements laissés dans la salle à manger, ils auront été, au moment de mettre la table, jetés en tas dans un coin. Le soir, après le repas, ils seront imprégnés de l'odeur des plats, quelquefois de fumée, si le père, les fils ont passé la soirée et fumé dans la même pièce.

Il eût été pourtant si facile de parer à ces inconvénients: il suffisait simplement que les enfants eussent été dressés à accrocher eux-mêmes, à leur retour, leurs vêtements où ils doivent être et à mettre leurs chaussures à la cuisine.

Le centre du foyer pour les ménages simples est la salle à manger. Rien de plus logique d'ailleurs que l'affectation de la famille pour cette pièce où il y a du feu, de la lumière, une table large au centre; où l'on se réunit aux heures de liberté; où l'on se détire les "coudes sur la table." Quoi de plus naturel que de voir chaque jour s'y accumuler tous les objets qui intéressent les occupations quotidiennes? Le garçon y apporte ses livres de mathématiques, ses cahiers, ses compas; le père, sa pipe, ses journaux, ses revues; la mère, sa corbeille à ouvrage; la jeune fille, ses broderies et son crochet.

La maîtresse de maison a essayé tout d'abord d'arrêter l'envahissement, et, devant le flot montant, elle s'est résignée et ne souffre même plus du désordre de cette pièce, devenue un vrai bazar.

Nous ne saurions trop engager les maîtresses de maison à lutter contre cette déplorable négligence, qui ne convient pas à leur dignité et est d'un affreux exemple sur leurs enfants. Il est illogique de leur apprendre à respecter l'ordre des pièces de réception et de leur permettre tout désordre dans les pièces où l'on vit. Si la salle à manger nous sert de pièce familiale, il faut la préparer à sa destination; dans un coin, un fauteuil placé près d'une table garnie des accessoires du fumeur; plus loin, la chaise et la table à ouvrage de la maîtresse du logis; une caisse pour les jouets de bébé dans un coin; contre le mur, deux rayons pour les livres et les cahiers de l'écolier.

Les meubles trop nombreux dans une même pièce sont des plus nuisibles à la désinfection et au bon entretien de cette pièce. De même en est-il des profusions de rideaux et de tentures, qui sont des nids à microbes et qui interceptent l'air pur et le soleil, si nécessaires à la bonne hygiène et au bien-être.

La désinfection. — Il n'est personne aujourd'hui qui ignore la théorie microbienne, mais il faut bien reconnaître que les nécessités pratiques qui en découlent ne sont pas encore entrées dans nos moeurs. Or, il faut bien se pénétrer de l'idée que lutter contre l'infection, c'est arriver trop tard. Prévenir les maladies, tel doit être le but de la désinfection bien comprise. C'est pourquoi il faut l'introduire dans la pratique journalière, il faut qu'elle entre dans les coutumes.

Tout s'infecte dans les maisons, au bout d'un certain temps d'occupation, par le seul fait de notre vie matérielle. Les pestilences que l'atmosphère charrie perpétuellement se fixent sur les murailles, les planchers et les tentures des maisons. Nous l'avons nommée: la poussière, notre ennemie de chaque jour. De là l'utilité de la désinfection fréquente.

Les robes trop longues. — Pourquoi porter des robes longues et les laisser traîner dans la rue? Le pire inconvénient est

celui de ramasser les poussières, les crachats qui souillent les trottoirs. Le soir ou le lendemain, robe et dessous sont brossés, dans la chambre, et les microbes qu'ils recèlent se trouvent ainsi répandus sur le parquet ou les tapis; les pièces étant bien fermées en hiver, les absorbent et les aident ainsi de leur mieux à se multiplier. Croit-on que ces myriades de bactéries aspirées par la mère et les enfants ne portent pas dans les poumons les germes des maladies les plus infectieuses et notamment la tuberculose? Le danger est réel, mais comment le conjurer? Cela regarde les femmes, les mamans et les couturières.

Balayage sans poussière. — Toutes les bonnes ménagères connaissent plus d'une façon de nettoyer leurs tapis sans les secouer. A celles qui les ignorent, nous pouvons en enseigner plusieurs; on peut jeter sur les tapis, soit du thé ayant déjà servi, soit des feuilles de salade ou de quelque autre légume, puis balayer doucement; la poussière s'agglomère autour des feuilles, et aucun atome ne voltige dans l'appartement. Enfin, il existe certains modèles de balais-brosses, à bascule, qui conservent la poussière à l'intérieur.

La désinfection peut se faire par un procédé très facile. Il suffit de laisser s'évaporer dans un bol, un crachoir ou autre récipient, une solution de chlorure de chaux. Ce produit n'exhale qu'une très faible odeur et n'est pas du tout désagréable. L'eau de Javelle est aussi considérée comme un bon désinfectant.

Le nettoyage des tapis à fond crème. — Le thé légèrement humide, mais non mouillé, ne salit pas, tout au contraire; mais si on le laisse très imprégné d'eau, c'est de l'infusion que l'on répand en petite quantité sur le tapis, et elle tache, cela est certain. On aura donc bien égoutté le thé ayant servi pour une infusion et on en saupoudrera le tapis.

A défaut de thé, on peut se servir de fanes de carottes, de feuilles de navets coupées en très petits fragments.

On nettoie aussi fort bien les tapis en les parsemant de papier doux humecté et déchiqueté en petits morceaux, que l'on balaye ensuite avec la poussière.

La farine de froment mêlée à du sel est bonne aussi, de même que du son mouillé, puis bien pressé entre les mains jusqu'à ce qu'il soit presque sec. On peut également employer du gazon humide.

L'ammoniaque revivifie les couleurs; on en met une cuillerée à bouche par pinte d'eau et on se sert du mélange pour y tremper une grosse éponge, que l'on passe sur toute la surface du tapis.

Ce n'est que de temps en temps qu'il faut employer un de ces moyens, journalièrement on se contente de balayer et de brosser les tapis.

Guerre au plumeau. — Voilà un instrument qui devrait être prohibé des maisons bien tenues. Avez-vous jamais réfléchi à quoi peut bien servir un plumeau? Avez-vous fait quelquefois attention à l'effet obtenu par cet instrument stupide? non. Regardez la ménagère le promener en tous sens sur ses tableaux, ses chaises, son buffet, tapoter avec ses rideaux; que fait-elle? Elle déplace tout simplement la poussière, la fait remuer, en avaler une partie, en fait absorber une autre aux enfants qui se trouvent à côté d'elle, et le reste se pose où il veut, en attendant qu'elle recommence le même manège, le lendemain. Il est plus simple et plus pratique de promener un torchon à peine humide sur les parties poussiéreuses.

Nous ne saurions trop répéter que le soleil est le meilleur des agents hygiéniques, aussi en toute saison doit-on le laisser pénétrer à l'intérieur de nos habitations, en ouvrant chaque jour les fenêtres dans les chambres à coucher, la salle à manger, le salon et la cuisine.

Les rideaux doivent être souvent exposés au grand air. L'usage de placer des draperies ou des portières à toutes les portes devrait être sévèrement condamné. Rien n'est moins joli, moins commode et moins hygiénique.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANÇAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. **LE SYSTEME FRANÇAIS DE DEVELOPPEMENT DU BUSTE** inventé par MADAME THORA est un simple traitement chez soi garantissant pourvu augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secrètes. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE. Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts de timbres-poste à

THE MADAME THORA CO.
TORONTO, Ont.

DENTS BLANCHES EN EMPLOYANT CHAQUE MATIN LES DENTIFRICES DES RR. PP. BENEDICTINS DE SOULAC

Exigez cette marque. Dentifrice hors concours à l'Exposition de Paris 1900.

ELIXIR 50c. POUDRE 35c. PATE 35c. TUBE 25c.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Si votre pharmacien ne les tiens pas, écrivez

GASTON VENNET, 13 rue St-Jean, MONTREAL

BELL TEL. MAIN 4672



L'ami du Fermier

Le Boeuf Salé Clark

Parfaitement cuit. Assaisonné juste à point.

Pas d'os — pas de gaspillage.

Epargne le temps de la ménagère.

Dispense d'aller au magasin quand les chemins sont mauvais, ou que le temps presse.

Un mets succulent et fortifiant.

C'est du Boeuf Canadien, préparé au Canada.

Demandez-le.

BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement vos heures de loisir? Sur réception d'une plastre j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres: Les Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Femme, en 2 vols — La Capitaine — Le Château de Villebon — Miséricorde — La Cosaque — Les Drames de l'Irlande — Le Missel de la Grand'Mère — La Loi d'Amour — L'ami du Château — La Belle Tiennette — Un Duel à Mort — La Fiancée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Amer — Le Sacrifice d'une Femme — La Dame d'Auteuil — La Voleuse d'Enfants — Le Secret du Blessé — Le Compagnon Invisible — Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe — La Bruyère d'Yvonne — La Langue de Mme Z. — Coeur de Sceptique — Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez: Déom Frères, 1877 rue Ste Catherine, Montréal.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, +9.00 a.m., *7.45 p.m.

SPRINGFIELD, HARTFORD, - 7.45 p.m.

TORONTO, CHICAGO, +9.30 a.m., *10.00 p.m.

OTTAWA, +8.45 a.m., *9.40 a.m., \$10.00 a.m.

+4.00 p.m., *10.00 p.m.

HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - 7.25 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, +8.45 a.m., +2.00 p.m., \$3.30 p.m.

*11.30 p.m.

OTTAWA, +8.20 a.m., +5.35 p.m.

JOLIETTE et ST-GABRIEL, - +8.45 a.m., +5.00 p.m.

ST-AGATHE, M 9.00 a.m., +5.20 p.m.

LABELLE, R 9.00 a.m., +5.20 p.m.

* Quotidien + Quotidien, excepté les dimanches.

x Mardi et Jeudi. R Mardi seulement. \$ + dimanche seulement. + Quotidien excepté le samedi

A. LA LANDE agent des passagers pour la ville.

Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques.

voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

FACHEUSES INFLUENCES

Quand on est dans les affaires, il faut veiller tout particulièrement sur sa santé. Aux premiers symptômes de rhume, de toux ou de bronchite, quelques doses de BAUME RHUMAL suffiront pour enrayer le mal et amener la guérison.

OPÉRATIONS ÉVITÉES

Deux lettres reconnaissantes de femmes qui ont évité de sérieuses opérations.—Beaucoup de femmes souffrant comme elles seront intéressées.



Quand un médecin dit à une femme, souffrant de maladies des ovaires ou de matrice, qu'une opération est nécessaire, naturellement, elle est effrayée.

La seule pensée de la table d'opération et du scalpel jette la terreur en son âme. Selon l'expression d'une femme, quand son médecin lui dit qu'elle aurait à subir une opération, elle entendit sonner son glas de mort.

Nos hôpitaux sont remplis de femmes qui devront y subir des opérations pour troubles des ovaires ou de la matrice.

Il est vrai que ces troubles peuvent atteindre un degré où une opération est l'unique ressource, mais ces cas sont plus rares qu'on ne le suppose généralement, parce qu'un grand nombre de femmes ont été guéries par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, après que les médecins eurent déclaré qu'une opération était nécessaire. De fait, jusqu'au moment où le scalpel devient nécessaire pour procurer un soulagement immédiat, ce remède apporte un soulagement certain.

Les témoignages les plus puissants et les plus reconnaissants viennent de femmes qui ont évité de sérieuses opérations en prenant le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Madame Robert Glenn, 434 rue Marie, Ottawa, Ont., écrit :

Chère Madame Pinkham—
"Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est si universellement et si favorablement connu qu'il n'a pas besoin de recommandation, mais je suis heureuse de me joindre au grand nombre de celles qui parlent en sa faveur. J'ai enduré, pendant près de trois ans, des souffrances atroces résultant de maladie des ovaires et les médecins me dirent que je devrais subir une opération,

mais je ne voulais point y consentir. J'essayai votre Composé Végétal et je suis trop heureuse de l'avoir fait, car il m'a redonné une santé parfaite, m'épargnant les souffrances d'une opération et les immenses frais qui en seraient résultés. Veuillez accepter mes remerciements reconnaissants et mes vœux les plus sincères."

Mademoiselle Margret Merkley 275, 3ème rue, Milwaukee, Wis., écrit :

Chère Madame Pinkham—
"La perte de mes forces, une extrême nervosité, des douleurs sérieuses dans les organes pelviens, des crampes et une grande irritabilité me forcèrent à consulter un médecin. Le médecin après m'avoir examinée déclara que je souffrais de maladie des ovaires et d'ulcération et me conseilla une opération comme ma seule espérance. Je m'y objectai fortement—et je décidai en dernier recours d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

"A ma grande surprise, l'ulcération fut soulagée, tous les symptômes alarmants disparurent et je suis de nouveau vigoureuse et pleine de santé; et je ne puis vous exprimer mes remerciements pour le bien qu'il m'a fait."

Les maladies des ovaires et de la matrice progressent continuellement parmi les femmes—et avant de se soumettre à une opération chaque femme devrait essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et écrire à Madame Pinkham, à Lynn, Mass., pour lui demander conseil.

Depuis trente ans, le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a guéri les maladies féminines les plus graves, tous les troubles ovariens, inflammation, ulcération, affaiblissement et déplacement de la matrice, leucorrhée, irrégularités, indigestion et prostration nerveuse. Toute femme qui pourrait lire les nombreuses lettres reconnaissantes conservées au bureau de Madame Pinkham serait convaincue de l'efficacité de ses conseils et du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Demandez conseil à Madame Pinkham—Une femme comprend mieux les maladies des femmes.

Il est un fait bien connu qu'un stimulant sain et inoffensif est nécessaire à tous, surtout aux travailleurs de la tête. Vous ne pouvez en trouver UN MEILLEUR QUE LE



Café de Madame Huot

Il est pur, riche, délicieux. En vente par tous les bons épiciers. En canistres 1 lb. à 40 cts., 2 lbs à 75 cts.

EN GROS CHEZ

E. D. Marceau, 281 & 285 rue St-Paul, Montréal

L'ALBUM UNIVERSEL

Est en vente partout

On peut s'y abonner au mois dans tous les dépôts, à raison de 25 cts par mois

Nécrologie

Ainsi que nous l'avions promis à nos lecteurs, ci-dessous nous donnons la liste des décès survenus à Montréal, dans la huitaine finissant le 1er mai.

Morley, Mary, 50 ans.
Carpentier, Vve Geo., née Descôteaux, 89 ans.

Lavallée, Dme Hubert, née Lasalle, 78 ans.
Paquette, Geo., 39 ans.

Trépanier, Vve Jos., née Rhéaume, 86 ans.
Jacques, Dme Edmond, née Béland, 53 ans.

Maloney, Dme Thos., née Monahan, 63 ans.
Jolicœur, Frézas, 33 ans.

Turcotte, Frs.-Xavier, 77 ans.
Barré, Charles, 79 ans.

Aubin, Damase, 74 ans.
Gagnon, Dme Henri, née Lahaye, 20 ans.

Fyfe Hubert, 74 ans.
Brousseau, Ernest, 60 ans.

Collin, Tancrede, 56 ans.
Masse, Dme Aldéric, née Turenne, 35 ans.

McLeod, Dme Samuel, 47 ans.
Warner, Wm. George, 40 ans.

Arcouet, Vve Alfred, née Silver, 73 ans.
Ouimet, Gédéon, 82 ans.

—schell, Léon, 57 ans.
Valin, Nicolas, 61 ans.

Chagnon, Emery, 41 ans.
Bateman, Dme Hugh, née Beaupré, 59 ans.

Lapierre, Roméo, 26 ans.
Paquin, Edmond, 49 ans.

Touzin, Vve Onésime, née Sauvageau, 84 ans.

Payette, Charles, 44 ans.
Gauthier, Alfred, 61 ans.

St Jean, Dme Antoine, née Martineau, 84 ans.

Corrigan, Vve Cornélius, née Doyle, 70 ans.
Stone, Vve iWill., née Wall, 70 ans.

Dechêne, Tancrede, fils de Théodule, 19 ans.
Callaghan, John, 84 ans.

Gareau, Charles, 85 ans.
Lemoine, Vve Onésime, née Nantel, 79 ans.

Clavet, Dme Nap., née Viau, 41 ans.
Renahan, Vve James, née Donnelly, 64 ans.

Duquette, Antoine, 93 ans.
Bellefleur, Léa, fille d'Alphonse, 23 ans.

Brisevois, François-Xavier, 73 ans.
Hogan, Edward, fils de Thomas, 18 ans.

Janvier, Dme Pierre, née Bissonnette, 51 ans.

Ethier, Vve Jos., née Roy, 77 ans.
Larivière, Edmond, 67 ans.

Dansereau, Elz. Hubert, 58 ans.
Clarke, Marcel, 25 ans.

Hémond, Pierre, 88 ans.
Despatie, Alexandre, 52 ans.

Murphy, Stephen, 33 ans.
Léonard, Vve Jos., née Landry, 75 ans.

Larocque, François-Alfred, 59 ans.
Rellis, Margaret, fille de James, 20 ans.

Grimard, Vve Antoine, née Gervais, 71 ans.
Richard, Alfred, 59 ans.

Rowan, Theresa, fille de Thomas, 33 ans.
Gagnon, Vve Léandre, née Gibeau, 67 ans.

Hurtubise, Barnabé, 73 ans.
Séry, Angelina, 27 ans.

Blanchard, Vve Marc, née Bernard, 64 ans.
Phelan, Joseph, 40 ans.

Barry, François-Joseph, 33 ans.
Thompson, Georgiana, 57 ans.

Desroches, Vve Nap., née Rhéaume, 24 ans.
Raymond, Elisabeth, fille de Suprême, 21 ans.

Daignault, Camille, 64 ans.
Malo, Vve Elzéar, née Perrault, 52 ans.

Martin, Euclide, 62 ans.
Greffé, Dme Julien, née Roussel, 74 ans.

Chaput, Dme J. B., née Leduc, 40 ans.
Foisy, Louis, 79 ans.

Lessard, Vve Edouard, née St Cyr, 54 ans.
Jeusen John Lawrence, 55 ans.

Léga, Eusèbe, 85 ans.
McAnany, Fred., George, 39 ans.

St Louis, Ferdinand, 42 ans.
Brien-Desroches, Vve Michel, 67 ans.

Lauzon, Joseph, 55 ans.
Desautels, Vve Alfred, née Pelletier, 66 ans.

Lapointe, Dme Félix, née Favreau, 63 ans.
Carrier, Louis, 79 ans.

Poupart, Vve J.-B., née Giguère, 72 ans.
Dumas, Dme J. J., née Giboté, 64 ans.

Contant, Dme Eusèbe, née Contant, 24 ans.
Miron, François, 60 ans.

Charbonneau, Vve Antoine, née Leclaire, 65 ans.

Veilleux, Dme Edouard, née Desmarteaux, 36 ans.

ECHANGE DE CARTES POSTALES ILLUSTREES

Les personnes dont, ci-dessous, nous donnons les noms et les adresses, échangeaient des cartes postales illustrées avec tous pays.

Mlle Barbeau, 90 de la Couronne, Québec, Canada.

Arthur Paradis, Boite 117, Montmagny, P. Q., Canada.

Mlle Annette Bruchési, 12 Henderson Ave., Ottawa.

Mlle A. Balthazard, 176 St Christophe, Montréal. Vues et fantaisie.

Raoul Viau, 737 rue Ste Catherine, Montréal. Fantaisies.

Mon offre à tous ceux qui souffrent des reins

Je leur donnerai la valeur d'un dollar de mon remède de sans qu'il leur en coûte rien, qu'ils aient rien à promettre ou à donner.

Je ne pourrais pas vous faire cette offre — un dollar pour rien — si mon remède était un remède ordinaire pour les reins. Mais il n'en est pas ainsi. Il soigne, non pas les reins eux-mêmes, mais les nerfs qui les contrôlent. La cause de toutes les maladies de reins se trouve TOUJOURS dans ces nerfs. Le seul moyen de guérir ces maladies, c'est de vivifier, de reconstituer les nerfs. C'est exactement ce que mon remède LE RESTAURANT DU DR. SHOOP. fait. Je puis en conséquence faire cette offre, sachant d'avance que tous ceux qui souffrent des reins seront soulagés.

Lorsque je parle des "nerfs", je ne parle pas de ces nerfs qui nous font agir, penser et sentir, mais je parle des nerfs automatiques qui, la nuit comme le jour dirigent, sans que nous nous en doutions, le fonctionnement de nos organes. Ce sont là les maîtres, les reins ne sont que des esclaves. Vous ne pouvez en changer les fonctions. Et, cependant, quand ils sont forts, vous vous portez bien et quand ils s'affaiblissent, vous vous affaiblissez et vous mourez.

J'ai écrit un livre au sujet des reins que je vous enverrai gratuitement. Ce livre vous explique, entièrement et clairement, comment ces petits nerfs "intérieurs" contrôlent, non seulement les reins, mais aussi tous les organes vitaux.

Je fais cette offre afin de faire connaître mon remède aux étrangers. Ce n'est pas mon intention d'en faire bénéficier ceux qui se sont déjà servis de mon remède, ils n'ont pas besoin d'autres preuves. Mais, ceux qui ne le connaissent pas ou, qui le connaissent, ont retardé ou ont douté, je dis simplement "écrivez moi et demandez." Je vous enverrai un ordre et votre pharmacien vous donnera une pleine bouteille d'un dollar, m'envoyant ensuite la facture. Il n'y a aucune condition spéciale — aucune demande. Tout ce que vous avez à faire, c'est de m'écrire immédiatement.

Pour avoir une commande gratuite pour une pleine bouteille d'un dollar, adressez-vous au Dr Shoop, boîte 80, Racine, Wis. Dites quel livre il vous faut.

Les cas doux se guérissent souvent avec une seule bouteille.

En vente dans quarante mille pharmacies.

Restaurant du Dr. Shoop



SIROP du Dr LEONARD

Spécifique pour les Coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des Pouxmons.

En vente chez tous les pharmaciens.
PRIX 25 CENTS.
Préparé par la CIE CHIMIQUE "LEONARD," 3141 rue Notre-Dame, Montréal.

Mlle Albertine Paquette, 176 St Christophe, Montréal, Can. Vues et fantaisie.

Mlle A. Wilhelmy, 1032 Demontigny, Montréal, Can. Vues et fantaisie.

J. Albert Marmet, Côte du Passage, Lévis, Canada.

Mlle Alice Desaulniers, Trois-Rivières, Qué., Can.

Louis-Philippe Bédard, 81 rue St Gabriel, Québec, Can. Vues spécialement.

Mlle Marie-Louise Morin, Ouatichouan Falls, Lac St Jean, Canada. Echange surtout avec l'étranger.

Grégorienne, 129 rue du Pont, St Roch de Québec. Vues et timbre côté vues.

A. Letarte, 181 rue St Joseph. Toutes sortes.



Voyez avec quel intérêt ces "jeunes connaisseurs" regardent leur petite amie qui achète une tablette de

Chocolat Fry

Ah ! c'est qu'il est si bon !

Chocolat Fry!

Agents pour le Canada :

D. MASSON & Cie - - - - Montreal

Vin Michel

Le Salut des
Faibles
La Confiance des
Forts



AGENTS: BOIVIN, WILSON & CIE
No 520, rue Saint-Paul, MONTREAL

LE COGNAC

P.H. Richard



est la marque
favorite des
fins connaisseurs

AGENTS POUR LE CANADA.

LAPORTE, MARTIN & CIE. LIMITEE
MONTREAL.



La grande MAISON de Meubles

RENAUD, KING & PATERSON

Meubles, Couchettes de cuivre,
Couchettes de fer, Literie, Tapis,
Carpettes, Prelarts, Etc.

Renaud, King & Paterson

Coin des rues Ste-Catherine et Guy, Montréal



V^{VE} CLICQUOT veut dire Champagne, mais
il n'y a qu'un champagne qui s'appelle **V^{VE} CLICQUOT**

En vente dans tous les clubs
hotels, cafés et restaurants de
première classe

Seuls Agents pour le Canada : **F. X. ST. CHARLES & C^{IE}**

39-41-43, rue St. Gabriel, Montréal